RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE AUX MISSIONS DES PERES de la Compagnie de Jesus.

EN LA NOUVELLE FRANCE, les années 1671. & 1672.

Envoyée au R. P. JEAN PINETTE *Provincial de la Province de France.*

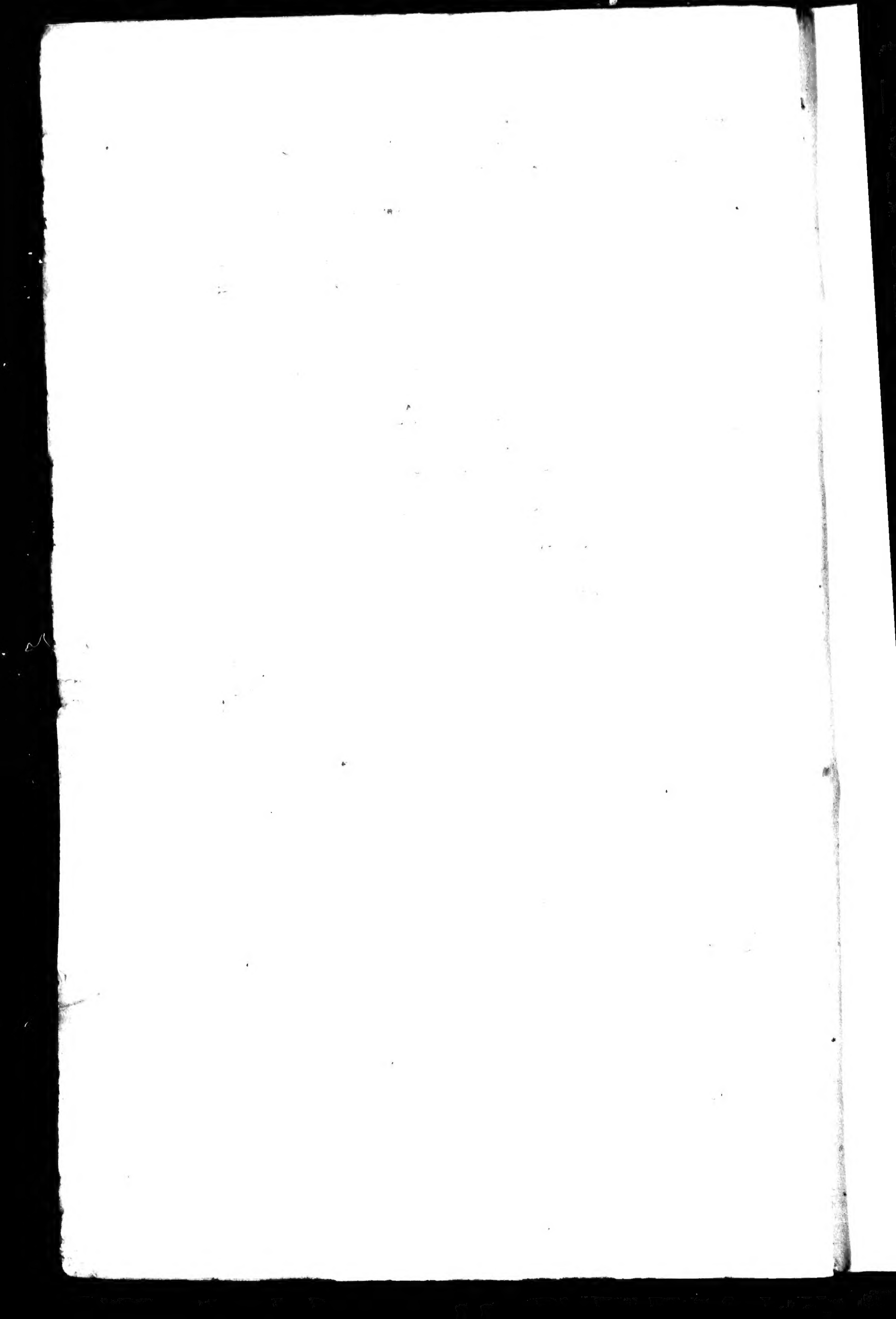
Par le R. P. CLAUDE D'ABLON Recteur du College de Quebec, & Superieur des Missions de la Compagnie de Jesus en la Nouvelle France.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques aux Cicognes.

M. DC. LXXIII.

AVEC PERMISSION.





AU REVEREND PERE

JEAN PINETTE

PROVINCIAL DE LA Compagnie de JESUS dans la Province de France.



ON R. PERE,

Nous ne pouvons regarder ſans quelque chagrin, les vaiſſeaux,

qui partent de nostre rade, puisqu'ils enlevent en la personne de Monsieur de Courcelles, & en celle de Monsieur Talon, ce que nous avions de plus precieux. Eternellement nous nous souviendrons du premier, pour avoir si bien rangé les Iroquois à leur devoir: & éternellement nous souhaitterons le retour du second, pour mettre la derniere main aux projets, qu'il a commencé d'executer si avantageusement pour le bien de ce païs.

Ces pertes nous seroient plus sensibles, si elles n'estoient pas heureusement reparées par la venuë de Monsieur le Comte de Frontenac, nostre nouveau Gouverneur, de qui le Roy a fait choix, pour sou-

ſtenir les hauts deſſeins, que ſa Majeſté a conçeus pour ſa Nouvelle France.

La découverte de la Mere du Nord, & de la fameuſe baye de Hutſon, que l'on cherche depuis long-temps, & qui avoit eſté entrepriſe l'an paſſé, par les ordres de Monſieur Talon noſtre Intendant, a donné moyen a un de nos Mißionnaires de porter la Foy dans des pays, où elle n'avoit jamais eſté annoncée, comme on verra dans le narré du voyage qu'il y a fait par les terres.

Nous n'eſperons pas moins de celuy que Monſieur le Comte de Frontenac, & Monſieur Talon, pour ſatisfaire aux intentions de ſa Majeſté, ont fait entreprendre

pour la découverte de la mer du Sud, qui probablement nous donneroit entrée aux grandes mers de la Chine, & du Japon. Le Pere & les François qui sont envoyez pour cette hazardeuse expedition, ont besoin de beaucoup de courage & de prudence, pour aller chercher des mers inconnuës par des routes de trois à quatre cent lieuës, toutes nouvelles, & parmy des Peuples qui n'ont jamais veu d'Européans.

On est party en mesme-temps, pour aller faire des recherches plus exactes de la mine de cuivre, que le Sieur Peré a trouvée tout fraichement, dans le lac Superieur. Le Navire de quatre à cinq cent tonneaux, qui se fait icy, & un

autre plus grand, dont les materiaux sont tout prests, feront voir les utilitez qu'on peut recevoir de ce pays, pour la navigation, & pourront servir à tirer les avantages, que l'on espere de ces nouvelles découvertes, qui nous donnent moyen, pour la pluspart, de publier l'Evangile aux extremitez de ce nouveau monde.

Il ne nous manque, pour nous bien animer, que la presence de Monseigneur nostre Evesque. Son absence tient ce païs comme en dueil, & nous fait languir par la trop longue separation d'une personne si necessaire à ces Eglises naissantes. Il en estoit l'ame, & le zele qu'il faisoit paroistre en toutes rencontres, pour le salut de

nos Sauvages, attiroit ſur nous des graces du Ciel, bien puiſſantes pour le bon ſuccez de nos Miſſions ; & comme pour éloigné qu'il ſoit de corps, ſon cœur eſt toujours avec nous, nous en éprouvons les effets par la continuation des benedictions, dont Dieu ſavoriſe & les travaux de nos Miſsionnaires, & ceux de Meſſieurs les Eccleſiaſtiques de ſon Egliſe, qui continuent, avec un grand zele, & avec l'edification publique, à procurer l'honneur de Dieu, & à travailler au parfait eſtabliſſement des Paroiſſes dans toute l'étenduë de ce pais : Ce qui ne ſert pas de peu au progrez que fait noſtre ſainte Foy, qui n'avoit point encore eſté portée ſi loin, ny

publiée avec plus de ſuccez.

C'eſt ce que voſtre Reverence remarquera aiſement par la lecture de cette Relation, que nous avons diviſée en trois parties conformement aux trois langues de ce païs, la Huronne ou l'Iroquoiſe, la Montagnaiſe ou l'Algonquine, & la Françoiſe, en chacune deſquelles, les miſericordes de Dieu ont éclatté aux yeux du Ciel & de la Terre.

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur en Noſtre-Seigneur.

CLAUDE DABLON.



TABLE DES CHAPITRES.

Relation de la Nouvelle France des années 1671. & 1672.

PREMIERE PARTIE.

Relation des Missions aux Hurons de Nostre Dame de Foy, proche de Quebec. A Saint Xavier des Praiz, vers Mon-real, & aux païs des Iroquois des années. 1671. & 1672.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE SECOND.

Des Miſſions Iroquoiſes.

CHAPITRE TROISIESME.

CHAPITRE QUATRIESME.

CHAPITRE CINQUIESME.

CHAPITRE SIXIESME.

CHAPITRE SEPTIESME.

SECONDE PARTIE.

Relation des Miſſions aux Peuples Montagnais & Algonquins, à Tadouſſac, aux Outaouacs, & à la baye de Hutſon, à la mer du Nord.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE SECOND.

CHAPITRE TROISIESME.

CHAPITRE QUATRIESME.

CHAPITRE CINQUIESME.

CHAPITRE SIXIESME.

TROISIESME PARTIE.

CHAPITRE QUATRIESME.



PERMISSION.

PErmis d'imprimer. Fait ce 9. Janvier 1673.

Signé, DE LA REYNIE.



RELATION DES MISSIONS A LA COLONIE HURONNE DE NOSTRE-DAME DE FOY proche de Quebec, à S. Xavier des Prés vers Monreal, & aux païs des Iroquois, des années 1671. & 1672.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Colonie Huronne à Nostre-Dame de Foy.

ARTICLE I.

De la Charité des Chrestiens de cette nouvelle Eglise.

LA divine Providence a voulu que la Colonie Huronne fust establie à No-

ſtre-Dame de Foy, proche de cette ville, & au milieu des habitations Françoiſes, pour faire voir qu'elle n'a point d'acception des perſonnes dans la diſtribution de ſes dons, & pour donner de la confuſion à nos François, par les bons exemples de cette Colonie. Une des peines du Pere Chaumonot, qui les conduit, eſt de moderer la trop grande ferveur de leur devotion, & l'excez de leur charité envers les pauvres.

Marie Ooüendráκa, dont il eſt parlé dans la Relation precedente, ayant connu la neceſſité d'une pauvre famille, qui n'avoit pas de quoi ſe couvrir, l'aſſiſta de deux bonnes couvertures; & comme le Pere ſe conjoüiſſoit avec elle, de cette bonne œuvre; Ah mon Pere, dit-elle, je n'ay fait que ce que j'ay dû; je ne puis pas comprendre comment une perſonne, qui auroit deux ou trois paires d'habits, pourroit voir un pauvre nud ſans le ſecourir dans ſa neceſſité. Quand j'ay beſoin de quelque choſe, dit le Pere, pour de pauvres François, je n'ay qu'à m'addreſſer à elle, car je ſuis aſſuré, que ſi elle a ce que je deſire, elle me le donnera.

Comme on lui racontoit un jour de quelle maniere nostre Seigneur fit connoistre à saint Martin, que l'aumosne qu'il avoit faite de la moitié de son manteau, n'estant encore que Cathecumene, luy estoit tres-agreable. JESUS a trop de bonté pour moy, dit-elle, & il me marque assez qu'il agrée le peu d'aumosnes que je fais, par le soin qu'il prend de m'en recompenser dés cette vie: pour un peu de blé que je distribuay l'an passé a de pauvres necessiteux (il est à remarquer qu'elle en donna trente boisseaux) il m'en a rendu une telle abondance que je ne sçai où le mettre; & une si grande quantité de citroüilles (elles sont d'une autre nature que celles de France, & passent pour des fruits delicieux parmi les Sauvages,) que j'ay esté obligée d'aller moi-mesme inviter les François des environs, d'en venir prendre leur charge.

Ces bons Sauvages ont dans cette bourgade une pauvre fille muette & innocente, qui ne s'aide en rien non plus qu'un enfant, & au reste si disgraciée, si laide & si mal-propre, qu'elle fait horreur. Ces bonnes gens, cependant, pleins de cha-

rité se sont accordez d'en prendre le soin de mois en mois : chaque famille s'en charge à son tour, dans la veuë de lui continuer cette charité toute sa vie ; chacun la reçoit dans sa cabane avec devotion, estant bien persuadez de cette parole de Nostre Seigneur, *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis*, ce que vous ferez au moindre des miens, je le tiendray comme fait à moy-mesme.

Cet Esté, pendant les grandes chaleurs, une pauvre femme qui travailloit dans son champ, ayant esté tuée par la cheute d'un arbre, son corps ne fut trouvé que deux jours aprés, déja tout corrompu ; toute la bourgade y courut, mais personne n'avoit le courage de s'en approcher, à cause de la mauvaise odeur qui en sortoit ; jusques à ce qu'une des ferventes de la sainte famille, dit à sa sœur : Allons, ma sœur, allons, pourquoy craignons-nous ce que nous devons bien-tost devenir ? pourquoy avons-nous tant d'horreur d'un corps auquel le nostre doit estre semblable dans peu de jours ? Allons donc, prenons ce corps & le portons au village, pour le faire inhumer en terre sainte, c'est

un devoir auquel la charité nous oblige. A ces paroles, sa sœur prit courage, & toutes deux, aidées de quelques-uns de la compagnie, mirent le corps de la defunte sur une espece de brancart, qui fut bien tost fait, & la porterent à la bourgade, où elle fut enterrée dans le cimetiere, avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise.

Ce qui est merveilleux dans cette petite Eglise, est que l'esprit de charité & d'union y regne dans toutes les familles; elles s'interessent les unes pour les autres, en toutes occasions. Une des anciennes de l'assemblée de la sainte famille voyant que de pauvres veuves n'avoient ni les forces, ni le moyen d'ensemencer leurs champs, & que d'autres qui avoient accompagné leurs maris à la chasse n'estoient pas encore revenuës dans le temps qu'il faloit semer le blé d'Inde, s'en alla, aprés s'estre recommandée à la sainte Vierge, inviter les autres femmes du bourg, à semer les terres de celles qui n'y estoient point, & elles s'y accorderent de bon cœur. Mais comme elle les pressoit de le faire au plûtost, quelqu'une de

ſes amies trouvant trop d'empreſſement dans ſa charité, luy dit qu'elle ſe rendoit importune, & qu'elle devoit conſiderer qu'en cette ſaiſon chacun avoit ſes petites affaires, & meſme aſſez preſſantes. Il n'importe, dit-elle, qu'on me blaſme tant qu'on voudra d'eſtre importune, ne faut-il pas s'incommoder un peu pour aider ſon prochain dans ſa neceſſité, puiſque Noſtre-Seigneur nous l'a commandé? Aprés tout, elle vint about de ce qu'elle pretendoit, au grand contentement de ces pauvres gens qui luy donnerent à leur retour mille benedictions pour ſa charité.

Une jeune femme eſtant allée à la chaſſe avec ſon mary, envoya dire à ſa mere qu'elle luy conſeilloit de ſe retirer, pendant ſon abſence, dans la cabane d'une de ſes parentes, pour épargner le bois qu'elle brûleroit en ſon particulier, & en faire l'aumoſne à de pauvres malades, qui en auroient beſoin; la mere ſuivit le conſeil de ſa fille.

Le Pere Chaumonot ayant fait une inſtruction, dans l'aſſemblée de la ſainte famille, ſur les œuvres de miſericorde: à l'iſſuë de cet entretien, deux de celles

qui y avoient assisté donnerent à deux pauvres femmes à chacune une couverture de ratine, de la valeur de vingt francs la piece ; mais d'une maniere si chrestienne, qu'il sembloit qu'elles n'eussent rien donné, ou plûtost qu'on leur eust fait grace de recevoir d'elles cette aumosne ; aussi n'ignoroient-elles pas que le Paradis en devoit estre la recompense.

Le mesme Pere leur ayant raconté ce que Nostre-Seigneur disoit autrefois à ses Disciples, d'une pauvre veuve, qu'en donnant d'un grand cœur deux petites pieces de monnoye au Temple, elle avoit plus agreé à Dieu, que quantité d'autres qui y avoient fait de riches offrandes ; elle eut tant de joïe d'avoir contribué quelque chose de sa part à l'embellissement de la Chapelle de Nostre-Dame de Foy, qu'elle en passa toute la nuit sans dormir, remerciant Dieu de luy avoir inspiré d'imiter cette bonne femme de l'Evangile.

Cette mesme charité qu'ils ont entr'eux leur rend sensibles les moindres dommages du prochain, ils les reparent au plûtost, & ils chastient mesme severement leurs enfans quand ils en sont la cause, en

voici un exemple entre plusieurs autres. Une mere ayant appris que son petit fils âgé de cinq ans avoit gâté quelque chose dans le champ d'un voisin, & l'enfant l'ayant avoüé, elle le punit rudement sur le champ; le pere estant survenu à ses cris il luy voulut épargner quelques coups; Je vous obeïrai, dit-elle, mon pere, mais puisque vous m'empeschez de le chastier, comme il le merite, ordonnez-luy donc je vous prie quelqu'autre penitence, pour expier sa faute. Oüy-dea, répondit le pere, qu'il se mette à genoux, qu'il demande pardon à Dieu de son peché, & qu'il s'en aille dire dix *Ave Maria* dans la Chapelle; en mesme temps l'enfant se mit à genoux, demanda pardon à Dieu en pleurant, & il s'en alla pour accomplir le reste de sa penitence. Mais la mere craignant qu'il ne manquât à cette satisfaction, ou qu'il ne la fist pas entiere, voulut l'accompagner elle-mesme, & lui fit dire tout haut devant l'Autel les dix *Ave Maria*.

Article II.

De leur zele & de leur devotion.

SI ces fervents Chreſtiens, remplis de l'eſprit de la primitive Egliſe, ſe portent volontiers aux œuvres de miſericorde corporelle, ils ont infiniment beaucoup plus d'ardeur pour les ſpirituelles. Entre mille exemples j'en choiſiray ſeulement quelques-uns des plus illuſtres. Un jeune homme venant de la campagne s'eſtoit arreſté quelque temps à parler à une fille de quatorze à quinze ans, qui travailloit dans ſon champ : une femme zelée & amie de la famille, qui les apperçût, en alla donner avis à la mere de la fille. Cette mere, qui meine une vie toute ſainte, qui conſerve cette fille avec plus de ſoin que la prunelle de ſes yeux, & qui aimeroit mieux, quoy qu'elle ſoit ſon unique, la voir morte que hors de la grace de Dieu, fut ſi affligée de cette nouvelle, que pour prevenir le mal, & luy faire apprehender cette liberté par un châtiment extraordinaire, elle prit de petites cordes, en fit une diſcipline ſemblable à celles qu'elle avoit veuës, & en frappa ſa

fille le lendemain matin à ſon lever. Cette pauvre fille, qui ſe ſentoit innocente, en fut bien ſurpriſe. Et quoy, dit-elle, ma mere, qu'ay-je fait ? quel ſujet vous ay je donné de me traiter de la ſorte ? Ah miſerable que je ſuis, répondit la mere, toute baignée de larmes, faudra-t'il donc que je ſois la mere d'une damnée ? Que j'aye mis au monde & élevé une fille pour les demons, & pour eſtre leur compagne eternelle dans les cruelles flammes de l'enfer ? Ah mon Dieu ! ne permettez pas que ce malheur m'arrive ! Et en diſant ces paroles, elle ſe donna à elle-meſme la diſcipline ſi rudement, qu'elle en porta long-temps les marques ſur ſes épaules.

On auroit de la peine à ſe perſuader l'impreſſion que fait ſur ces ames bien diſpoſées la connoiſſance de nos ſaints Myſteres, & le zele qu'elles ont enſuite, pour ſouhaiter aux autres le meſme bien, & pour le leur procurer par toutes les voyes poſſibles. Une Iroquoiſe Chreſtienne des plus conſiderables d'Annié par ſa nobleſſe, qui n'a quitté ſon païs que pour faire ici profeſſion du Chriſtianiſme avec plus de liberté, s'en eſt expliquée en ces ter-

mes, au Pere Chaumonot.

Mon Pere, je me trouve ici heureusement en possession du bien que je cherchois il y a si long-temps, & que je ne trouvois pas dans nostre païs, j'en ay bien de la joye, & j'en remercie Dieu & la sainte Vierge plus de cent fois le jour. J'ay ici la liberté d'aller prier Dieu quand je le veux : nous avons la Chapelle de la sainte Vierge toute proche de nos cabanes, je suis toûjours la bien venuë aux pieds de ses Autels ; Je demeure parmy des personnes, qui sont dans les mesmes sentimens que moy, vous me consolez, mon Pere, quand j'en ay besoin ; enfin mon esprit est parfaitement content. Une seule chose m'afflige, la misere de mes parens d'Annié, qui sont encore infidéles pour la pluspart, & qui sont en danger de mourir dans leur infidelité. Mon Pere, que cette pensée me fait de peine ! Je sçay bien qu'ils ont aussi bien que nous des Peres qui les instruisent, & qui les exhortent continuellement à embrasser la foy ; il y a aussi des Chrestiens parmi eux, & des personnes qui vivent selon Dieu, il est vray ; mais le plus grand nombre est en-

core du costé de ceux qui suivent nos coutumes superstitieuses, qui vivent dans l'yvrognerie & la brutalité. Ces mauvais exemples seront toûjours un grand obstacle à leur conversion. Mon Pere, il m'est venu une pensée de leur écrire par vostre main, & de leur décharger mon cœur, sur les apprehensions que j'ay de la perte eternelle de leurs ames. Les Peres qui sont sur le lieu leur feront volontiers la lecture de cette lettre.

Le Pere voulut bien lui prester sa main & sa plume, & elle lui dicta toutes ses pensées avec simplicité, adressant divers avis à divers de ses parens, selon la connoissance qu'elle avoit de leurs mœurs & de leurs foiblesses, voici un extrait des principaux articles, que la lettre contenoit.

La premiere personne à qui elle parle est sa sœur : Ma chere sœur, luy dit-elle, je me réjoüis de ce que vous avez embrassé la Foy, si vous voïiez ce que font ici les bons Chrestiens, vous en seriez ravie ; ô que vous auriez de plaisir de les entendre chanter les Cantiques spirituels dont ils honorent Dieu ! Venez donc ici ma chere sœur, & joüissons toutes deux ensemble d'un avantage si considerable.

Tſaoüenté,ma fille,(c'eſt une autre jeune femme à laquelle elle a laiſſé ſon nom) puiſque nous n'avons toutes deux qu'un meſme nom, n'ayons, je te prie, qu'une meſme Religion, fais toy inſtruire, fais toy baptiſer au plûtoſt par les Peres, afin que nous ne ſoyons point ſeparez dans l'eternité! Aſpirons toutes deux à la poſſeſſion de cette unique felicité, que noſtre Seigneur a promiſe aux bons Chreſtiens dans le ciel.

Puis s'adreſſant à ſon pere: Mon pere, mon cher pere, ſi vous ſçaviez le deſir que j'ay de vous voir au ciel avec moy, & ſi vous eſtiez auſſi aſſuré que moy du bonheur qu'on y poſſede, ô que vous auriez envie d'eſtre Chreſtien! Eſcoutez bien les Peres qui vous inſtruiſent, ils vous prêchent des veritez que Jeſus-Chriſt, le maiſtre de nos vies, leur a commandé de vous enſeigner, & entr'-autres qu'il prepare une vie eternelle à ceux qui garderont ſes ſaints Commandemens, & un enfer remply de feux eternels pour ceux qui ne les obſervent pas; Ah mon cher pere, il n'y a que cette malheureuſe habitude que vous avez de vous

enyvrer, qui puisse vous fermer la porte du ciel: Prefererez-vous un plaisir honteux, & qui est toûjours suivi de la perte de la raison, à la possession d'une felicité eternelle. Renoncez donc avec courage à vos intemperances, faites-vous Chrestien. Si vous ne suivez mon conseil, sçachez que dans peu d'années, & peut-estre dans peu de jours je ne seray plus vostre fille, & que vous ne serez plus mon pere.

A un vieillard qui est son oncle, elle escrit ainsi: Mon cher oncle, j'ay bien de la joye de la nouvelle que j'ay apprise, que vous estes Chrestien; Ah procurez je vous prie, le mesme bon-heur à mon pere, j'attends cela de l'amour que vous avez pour luy & pour moy, ne me frustrez point de mon esperance.

Enfin, comme elle avoit coutume, estant dans son païs, de parler dans les Conseils, & d'y dire son sentiment sur les affaires publiques, parce qu'elle estoit du nombre des Otiandér, c'est à dire des Nobles & des considerables, elle conjure toute sa nation de retrancher ce qui les empesche d'écouter les Predicateurs de l'Evangile.

Habitans de Gannaoüaé, vous m'écoutiez autrefois dans les Conseils, mais je merite bien mieux à present d'estre escoutée, puisque je vous parle de vostre salut eternel, & de l'affaire la plus importante que vous ayez en ce monde. Escoutez ceux qui vous enseignent & les croïez, mais renoncez au plûtost, avec moy, à ces miserables coutumes, que nos grands ennemis les demons de l'enfer ont inventées pour nous perdre avec eux; l'attache que vous y avez, aussi bien qu'à l'yvrognerie & à l'impureté, vous bouche les oreilles, & elle empéche que la doctrine salutaire, qu'on vous enseigne, ne penétre jusques dans vos cœurs. Suivez mon conseil, autrement toutes les prieres que nous adressons pour vous tous les jours à la divine Majesté, vous seront inutiles. Ah mes freres, que ne connoissez-vous les maux que souffrent en enfer ceux qui sont morts dans l'infidelité, ou dans leurs pechez, n'ayant pas observé ce qu'ils avoient promis au Baptesme. Que ne vous puis-je faire comprendre les contentemens dont vous joüirez dans le ciel, si vous me voulez croire! Ne pensez point

que les Peres, qui vous instruisent, veillent vous tromper, ils vous portent la parole de celuy qui est la verité mesme, & la bonté souveraine, c'est maintenant que vous devez les écouter, il ne sera plus temps aprés la mort.

Cette ame zelée ne peut finir dans sa lettre; & nous avons remarqué qu'à mesure que nos Neophites croissent dans l'esprit de la Foy, ils ont aussi plus de zele pour la conversion des autres. Un de nos anciens Dogiques nommé Loüis Taondechoren disoit, il n'y a pas long-temps, au mesme Pere, qu'il quitteroit volontiers, s'il le luy vouloit permettre, la demeure de Nostre-Dame de Foy, où il mene une vie douce & paisible, où il est aimé & respecté de tous ses gens, pour aller demeurer en un lieu éloigné, qu'il luy nommoit, fort incommode, & où il auroit beaucoup à souffrir, parce qu'en quelques saisons de l'année, il y a grand abord d'Iroquois, & de Hurons estrangers; & que là il s'emploiroit nuit & jour à leur apprendre les veritez de nostre Religion, & qu'il mourroit volontiers dans cet exercice.

Ils

Ils ſont tous bien informez de l'ardent deſir que Noſtre Seigneur a de la converſion des ames, & c'eſt auſſi pour luy plaire que pluſieurs d'entr'eux font de grandes mortifications, & qu'ils adreſſent continuellement des prieres à Dieu pour le progrez de toutes ces nouvelles Egliſes.

Le Pere fait une remarque ſurprenante dans ſes memoires, que parmy ces nouveaux Chreſtiens, qui n'eſtoient il y a quelques années que de pauvres Barbares, élevez dans l'ignorance du vray Dieu, il en connoiſſoit pluſieurs, qui avoient un don extraordinaire d'oraiſon & d'union avec Dieu, juſqu'à ne perdre preſque jamais ſa preſence. Et tout fraiſchement une bonne veuve qui eſtoit reſtée ſeule pour quelques mois, pendant que ſa famille, & tous ceux de ſa cabane eſtoiẽt allez à la chaſſe, luy diſoit en riant: Mon Pere, mes gens ne ſont-ils pas plaiſans; ils me plaignent fort dans ma ſolitude croyant que je m'ennuyeray beaucoup; vous ſçavez, mon Pere, que je ne m'ennuye jamais moins que quand je ſuis ſeule. J'ay tant de choſes à dire à Noſtre Seigneur, que je n'ay pas la moitié du temps

que je souhaiterois pour luy parler ; je m'entretiens avec luy, comme si je le voyois de mes yeux, je le prie pour ceux qui n'ont pas le bien de le connoistre, je luy nomme tous ceux de ma famille, les uns apres les autres, & je luy demande pour eux, ce qui est le plus avantageux pour leur salut ; je luy raconte mes peines, & mes afflictions : il me semble aussi qu'il me répond, & qu'il s'entretient avec moy, tant il a de bonté. Ah que ie suis éloignée de tomber dans l'ennuy, tandis que ie suis ainsi en conversation avec mon Jesus ! & que les iournées me durent peu ! *cum simplicibus sermocinatio ejus !* Au reste cette bonne femme nommée Jeanne Tsiaoüennia, est celle qui prit ce Printemps dernier, le soin de faire ensemencer les terres des pauvres, & de ceux qui n'estoient pas encore de retour de leur chasse.

Ce fut aussi la mesme, qui assistant de nuit une pauvre malade, apres qu'elle eut receu tous ses Sacremens, & la voyant entrer en l'agonie, alla par les cabanes convoquer toutes les associées de la sainte Famille, les assembla chez la malade, y

fit avec elles des prieres convenables à l'estat où elle estoit, luy disant de temps en temps quelque bon mot à l'oreille, jusqu'à ce qu'elle eut expiré, & mesme passant en suite le reste de la nuit en prieres pour le repos de son ame. J'ajoûteray encore une chose assez considerable de cette devote & fervente Chrestienne. Le jour de Pasques elle alla trouver le Pere, & luy dit : Mon Pere, ie vous prie de trouver bon que ie fasse auiourd'huy un festin aux principaux du bourg, en témoignage de la ioye que nous avons de la glorieuse Resurrection de nostre Seigneur : vous sçavez nos coûtumes ; quand quelqu'un de nos alliez s'est échappé des mains des ennemis, apres les cris de ioye, dont tout le bourg retentit à son arrivée, nous luy faisons festin de ce que nous avons de meilleur pour luy marquer la joye que nous avons de son heureuse delivrance. En ferions-nous moins pour nostre Seigneur Jesus-Christ, qui se presente auiourd'huy à nous dans la gloire de sa Resurrection, apres s'estre delivré par sa toute puissance, des mains de ses ennemis ; il me semble, mon Pere, que ce seroit

en nous une ingratitude insupportable que de manquer à ce devoir. Le Pere luy ayant accordé ce qu'elle desiroit, plusieurs firent le méme, à son imitation, de sorte que toutes les Festes se passerent en devotion, en prieres, & en ces réjoüissances innocentes. Or ces festins consistent d'ordinaire en deux ou trois boisseaux de blé d'Inde, quelquefois mélé avec des pois, & assaisonné ou de quelque poisson, ou de chair boucanée, c'est à dire seichée au feu, & à la fumée; car de boisson il n'en faut point parler. Les prieres s'y font au commencement & à la fin, sans y manquer; apres la benediction que donne le Pere, quand il s'y trouve, ou bien le chef de la famille, on chante avant que de manger quelques Cantiques Spirituels, & pendant ces jours de réjoüissance, tous ces Cantiques furent sur le sujet de la Resurrection de Nostre-Seigneur. Les enfans firent aussi leur petit festin à part, il y avoit un grand plaisir à les entendre chanter à deux chœurs, le triomphe de la Resurrection du Fils de Dieu, les graçons d'un costé, & les filles de l'autre; il se trouve parmy eux de tres-belles voix. Ils gardent

exactement la mesure, ils ne manquent point à faire tous en méme-temps les poses; & pas un ne devance les autres d'une seule sillabe.

Le beau de la ceremonie du jour de Pasque, fut qu'à l'issuë de la grand Messe un ancien Capitaine Chrétien âgé de plus de quatre-vingt dix ans, fut si consolé d'avoir veu une ouverture de la Feste de Pasque si ravissante, tant de devotion & un nombre extraordinaire de communions, dans un mélange agreable de Hurons & de François, qu'il s'écria du milieu de la place, devant l'Eglise, d'une voix puissante, qui se faisoit entendre dans le fond des Forêts voisines.

Koüatondharonnion, Koüatondaronnion, réjoüissons nous, réjoüissons nous hommes, femmes, & enfans, grands & petits, jeunes & vieux, réjoüissons nous, Jesus est resuscité, Jesus est resuscité, il est resuscité pour nous; il a surmonté la mort, nous ne la devons plus craindre, il nous fera part de sa vie, & de sa vie glorieuse. Ne redoutons plus nos ennemis, Jesus dans la gloire, nous tient sous sa protection. Iroquois, apres avoir rassasié

ta cruauté des chairs de noſtre Nation, apres t'en eſtre ſoulé, tu t'eſtois reſervé, comme pour ton deſſert, ce petit reſte que nous ſommes. Ce n'eſt plus pour toy, Jeſus eſt trop puiſſant pour te le laiſſer arracher de ſes mains, & la ſainte Vierge ſa Mere, qui a bien daigné prendre dans cette Chapelle ſa demeure parmy nous, le prie avec trop d'inſtance de nous proteger; il ne nous abandonnera jamais, & il ne permettra jamais que nous ſoyons en proye à ta cruauté. Courage, petit reſte de la Nation Huronne, voſtre tige n'eſt pas encore ſeiche, elle repouſſera, Jeſus reſuſcité, la fera revivre & refleurir: ouy, Jeſus la retablira, & la rendra plus nombreuſe que jamais, pourveu que nous luy ſoyons toujours fideles, & à la ſainte Vierge, & que nous ſoyons fermes dans la reſolution, que nous avons priſe de ne donner jamais aucune entrée au peché, dans cette bourgade, ſur tout aux vices qui ſont capables de détruire la charité & l'union qui eſt entre nous; à l'impureté & à l'yvrongnerie. Ce bon vieillard parloit du cœur, & ſon diſcours fit beaucoup d'impreſſion dans l'eſprit de ceux qui l'écouterent.

Mais il n'y a rien en cela de bien extraordinaire, la foy de ce bon Peuple eſt ſi grande auſſi bien que le deſir, qu'ils ont de ſe ſauver, que vous ne leur parlez jamais de Dieu, de nos ſaints Myſteres, & de tout ce qui touche le ſalut eternel, qu'ils n'en ſoient ſenſiblement touchez. On ne croiroit pas combien ils verſerent de larmes pendant la ſemaine Sainte au ſujet de la Paſſion, que le Pere Chaumonot leur precha le Vendredy Saint, ils ne ſe contenterent pas de témoigner par leurs yeux le ſentiment qu'ils en avoient ils voulurent encore méler leur ſang avec leurs larmes par de rudes diſciplines.

ARTICLE III.

De la devotion des Chrétiens Hurons envers le ſaint Enfant Ieſus.

LA Reverende Mere Marie de l'Incarnation, dont nous parlerons cy-apres, fit au commencement de l'Avent, un preſent au premier Dogique de la petite Egliſe Huronne, Louys Taondechoren, d'une tres-belle Image de cire en relief du ſaint Enfant Jeſus, dans ſon ber-

ceau. Ce bon Sauvage en temoigna plus de reconnoissance, que si on luy eut donné tous les tresors du monde. Toute la Bourgade prit part à sa joye, & regarda cette sainte Image, quoy que donnée à un particulier, comme un bien commun, & comme un present envoyé du Ciel. Leur Pasteur qui ne cherche que de nouvelles occasions d'enflammer toujours davantage ce zele, qu'ils ont pour tout ce qui est du Service de Dieu, prit en effet le dessein du consentement de Louys, d'en donner la consolation à tout le monde, & de faire en sorte que toutes les cabanes eussent les unes apres les autres la joüissance de ce tresor. Comme ils sont bien instruits, ils consideroient dans cette Image, celuy qu'elle representoit; ils sçavoient bien que les honneurs qu'ils luy rendroient, ne s'arresteroient pas à la figure, qu'ils avoient devant les yeux, mais qu'ils passeroient jusques à la personne sacrée du Sauveur du monde, qui a bien daigné se faire enfant pour nostre amour. Ils prirent la pensée d'offrir les honneurs qu'ils rendroient à cette sainte Image, en reparation de la mauvaise reception que les Juifs

firent à l'Enfant Jesus, quand il vint au monde : le Pere qui les vit dans ces bons sentimens, les asseura que cette devotion attireroit sur eux mille benedictions du Ciel. Il leur donna une semaine entiere pour se preparer à recevoir l'Image dans leurs cabanes ; cette semaine se passa dans un redoublement de ferveur bien agreable au Ciel, & à la Terre. Un Missionnaire est heureux, quand il trouve le moyen de s'insinuer dans les cœurs ; tout ce qui peut servir à l'avancement de son Eglise dans l'esprit de la foy, & dans la pratique des solides vertus luy paroist grand. Il écrivit en des billets separez le nom des Chefs de chaque cabane ; & le jour destiné à cette devotion estant venu, apres que l'on eust chanté le *Veni creator*, le premier billet qui se trouva sous sa main, fut celuy où estoit marqué le nom d'une bonne veuve, qui s'estoit signalée entre les autres, dans la preparation, qu'elle avoit apportée pour se rendre digne d'estre la premiere hostesse du petit Jesus. Elle n'avoit pensé à autre chose qu'à ce qui luy pourroit estre agreable, elle s'estoit souvent levée avant le jour, pour aller luy

presenter ses vœux dans la Chapelle, & y reciter son Chapellet, pour flechir en sa faveur le cœur de sa sainte Mere. A cette nouvelle, elle pensa mourir de joye. En un moment tout fut prest, sa cabane bien nette, un petit Autel fort propre, avec son daiz, orné de tout ce qu'elle avoit pu trouver de beau pour recevoir un tel hoste. Car elle estoit bien persuadée, que ce choix estoit un coup du Ciel, & une marque d'une Providence particuliere de Nostre-Seigneur sur elle & sur toute sa famille. La sainte Image y ayant esté portée comme en Procession, & posée sur l'Autel, le Pere leur fit faire une priere pour saluer leur hoste, & luy offrir tout ce qu'ils avoient, leurs biens, leurs personnes & leur vie; & à la fin ils se mirent tous à chanter des Noëls en leur langue en l'hõneur du S. Enfant Jesus, ce qu'ils continuerent tous les jours suivans, à leurs petits Saluts du soir.

La ceremonie fut suivie d'un festin, que fit cette bonne femme aux plus notables de la Bourgade, mais avant que de leur presenter à manger, elle dit à toute la compagnie. C'est le petit Jesus, qui vous regale, & vous sçaurez que quoy que tout

ſoit à luy, independamment de moy, je luy fais neanmoins de ma franche volonté, un don ſpecial de tout ce qui m'appartient, de mon blé & autres grains, & de mes petits meubles, & je le prie auſſi de prendre poſſeſſion de ma perſonne & de mes enfans, pour en diſpoſer comme il luy plaira, pendant cette vie, & dans toute l'étenduë de l'eternité, ç'a eſté pour luy faire cette proteſtation ſolemnelle en voſtre preſence, que j'ay preparé en ſon nom ce petit banquet. Cette devotion fut aprouvée de toute la compagnie, & le Pere qui eſtoit preſent, apres la benediction leur fit faire une priere au ſaint Enfant Jeſus, pour le ſupplier d'accepter l'offrande de cette bonne veuve. Elle voulut de plus que deux de ſes enfans euſſent auſſi leur part à cette offrande. Elle manda à ce deſſein ſon petit fils Joſeph âgé de treize ans, noſtre écolier en la ſixiéme,& filleul de Monſeigneur noſtre Eveſque,qui le fait élever dans l'Evéché. Lors qu'il fut arrivé, elle luy fit premierement adorer Noſtre-Seigneur en ſon Image, & luy demanda par apres,en luy monſtrant quelques colliers de pourcellenne,

en quoy consistent toutes les richesses de la famille, s'il n'estoit pas bien content d'offrir au petit Jesus la moitié de sa part: tres volontiers, dit-il. Elle fit la méme proposition à une fille, qu'elle a, & elle en receut la méme reponse; la dessus, vous me consolez mes enfans, dit elle, le petit Jesus aura donc pour agreable d'accepter la moitié de ce que nous avons de plus precieux, & trouvera bon que du reste nous en achetions nos petites necessitez.

Le lendemain elle pria le Pere de venir jusques chez elle, & la en presence de ses enfans, elle le supplia d'accepter un beau collier de 4000 grains de pourcellenne pour le petit Jesus, afin d'affermir l'amitié, qu'il avoit daigné leur témoigner en choisissant leur cabane pour sa premiere demeure dans la bourgade, & pour le supplier de les regarder toujours, comme des personnes, qui estant toutes à luy, par la necessité de leur estre, & par les secours continuels de ses graces, s'estoient engagées à luy par une resolution volõtaire de leur liberté, pour le servir le reste de leur vie avec plus de fidelité que jamais, le conjurant de ne les point abandonner,

& quoy qu'il prit ſon logis en d'autres cabanes, d'avoir toujours pour eux une Providence particuliere. Le Pere accepta lors le collier, pour ne la point priver du merite de ſa liberalité, & de ſa reconnoiſſance; mais quinze jours apres, il l'obligea de le reprendre, à cauſe de ſa pauvreté, l'aſſeurant que noſtre Seigneur en ſeroit auſſi ſatisfait, que s'il eſtoit employé à embellir ſes Autels.

Cette image du ſaint enfant Jeſus changeant chaque ſemaine de cabane, en la maniere que j'ay dit, juſques à la Feſte de la Purification, chacun par une ſainte jalouſie prenoit plaiſir à luy preparer un repoſoir toujours plus magnifique, trouvoit de nouvelles inventions pour le garantir de la fumée. Cette devotion fit des biens incroyables par tout; la modeſtie, & la retenuë de ceux de la cabane, qui joüiſſoit de ce bon-heur, eſtoit ſi grande, que pendant ce-temps-là, on s'y comportoit à peu pres comme dans une Egliſe, les Saluts s'y faiſoient reglement tous les ſoirs méme en l'abſence du Pere, les petits, auſſi bien que les grands y aſſiſtoient ſans y manquer, & apres les prieres communes,

qu'ils recitoient tous à haute voix, à l'heure ordinaire, ils chantoient alternativement, les hommes & les petits garçons d'un costé, & les femmes & les filles de l'autre, des Cantiques & des Hymnes en leur Langue, sur le Mystere de la naissance du Fils de Dieu : leur maniere de chanter estoit si agreable & si devote, que les François qui demeurent aux environs, & quelques uns méme dans des habitations asassez éloignées, les écoutoient avec admiration & en estoient touchez. Les plus éclairez d'entreux remarquerent un si grand changement dans les familles, qui avoient receu chez elles l'Image du saint Enfant Jesus, que quand ils s'appercevoient de quelque desordre dans une famille, ils souhaittoient aussi tost & procuroient selon leur pouvoir, qu'on y portât la sainte Image : C'est ce que fit leur Capitaine. Voyant un jour que toutes les remonstrances, qu'on faisoit à une jeune femme, pour la porter à se reconcilier avec son mary, ne servoient de rien, il s'adressa avec beaucoup de simplicité & de confiance au saint Enfant Jesus. Monseigneur, luy dit-il, vous voyez l'opiniastre-

té de cette femme, faites luy misericorde, ayez je vous prie la bonté de choisir sa cabane la semaine prochaine pour vostre demeure, & infailliblement son cœur s'amolira, & elle se remettra dans son devoir. Il declara sa pensée au Pere, & la priere qu'il avoit faite : Elle fust exaucée de Nostre-Seigneur comme il l'avoit esperé. Car le Dimanche suivant le Pere ayant fait assembler tout le monde dans la Chapelle, suivant sa coustume, pour l'election du lieu, où logeroit le petit Jesus la semaine suivante, le sort tomba heureusement sur la cabane de la jeune femme : & ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'ayant esté inflexible jusques alors, & dans un orgueil insuportable, elle parut en un moment toute changée, & qu'elle se remit parfaitement bien avec son mary. Dieu se servit encor pour faire ce coup, d'une autre bonne Chrestienne sa tante, qui luy representa fortement, que si elle n'ostoit au plustost le scandale que causoit son opiniastreté, le saint Enfant Jesus n'entreroit point chez elle, mais qu'on procederoit à sa grande confusion, à l'élection d'une autre cabane plus digne de

celuy qui n'ayme que l'humilité , la douceur , la patience & la charité.

S'ils ont une telle confiance d'estre exaucez dans les prieres qu'ils adressent à Nostre-Seigneur , & à sa sainte Mere pour obtenir la guerison des maladies spirituelles , on ne s'estonnera pas de celle qu'ils ont dans leurs maladies corporelles : ie pourrois en apporter cent exemples. Mais un ou deux suffiront pour finir cet article, une Iroquoise Chrestienne promit à la sainte Vierge de visiter sa Chapelle neuf iours consecutifs, & d'y reciter à chaque fois le petit chapellet de la sainte Famille, en faveur d'un de ses enfans fort malade: dés le second iour de sa neuvaine l'enfant fut parfaitement guery, & vint prier Dieu dans la Chapelle a l'ordinaire avec les autres enfans.

Le Principal Dogique de cette Eglise ayant aussi son fils en danger de mort , alla trouver le Pere , qui se disposoit à dire la Messe , pour luy dire qu'il ne vouloit plus se servir de tant de remedes pour guerir son fils ; i'avois l'esté passé , luy disoit-il , un flux si opiniastre , que tous les remedes ne me pouvoient donner aucun sou-

ſoulagement, ie priay un de vos Peres qui alloit à l'Autel, de demander à Dieu ma gueriſon, & le méme jour je fus guery; le méme arivera à mon fils, ſi vous avez la bonté de dire la Meſſe pour luy. Le Pere Chaumonot luy accorda ce qu'il deſiroit, & le méme jour l'enfant fut auſſi parfaitement guery.

Ce bon homme eſt tout remply de Dieu, ayant eu à ſon tour dans ſa cabane, l'Image du ſaint Enfant Jeſus, qui luy appartenoit en propre, il s'entretenoit dans ſon interieur continuellement avec luy; & rendant compte au Pere, des bons ſentimens qu'il avoit eu pendant qu'il avoit jouy de ce bon-heur. J'ay eu, dit-il, la penſée mon Pere, de faire à l'égard du bon Jeſus, à ſon départ de chez moy, ce qui m'arrive en l'abſence de mon fils; vous diriez que mon eſprit le ſuit, & l'acompagne par tout, tant je penſe ſouvent à luy; je ſuis en peine quand il eſt éloigné de moy, je crains qu'on ne luy faſſe quelque mal. Je ſerois auſſi bien faché que dans les cabanes ou Jeſus eſt reçeu en ſa ſainte Image, il ſe fit quelque choſe en ſa preſence, qui le puſt offenſer.

ARTICLE IV.

De la Conversion de Ioachim Annicouton, & sa mort.

QUoy que cette petite Eglise soit florissante, & que toutes les vertus Chrestiennes y soient dans l'éclat, il ne laisse pas de s'y trouver toujours quelques ames rebelles qui donnent de l'exercice au zele d'un Missionnaire fervent, & à la charité des membres les plus sains, qui la composent.

Il y avoit plus de vingt-cinq ans que Joachim Annicouton estoit au rang des Fideles, par le saint Baptesme, quoy qu'il fust demeuré encore infidelle dans son cœur, & n'eust de chrestien que le nom, & de temps en temps, quelque belle apparence exterieure. Ses vices entr'autres, estoient l'impureté, l'yvrongnerie, & l'impieté. Le scandale en estoit d'autant plus grand, qu'il estoit consideré pour sa valeur, son esprit & son bon sens: ces belles qualitez luy donnoient le premier rang dans toutes leurs affaires, & rien ne se terminoit que de son avis.

Ce cœur revolté avoit esté attaqué souvent par divers de nos Missionnaires, & comme il estoit adroit, pour éviter un plus rude assaut, il sembloit quelquefois donner les mains, & se rendre, il paroissoit plus retenu en ses paroles, plus assidu aux prieres publiques, à la Messe & aux instructions; il faisoit si bien qu'il laissoit à tous ceux qui le voyoient cette impression qu'il estoit vrayement converty; jusques à ce que dans l'occasion ses œuvres fissent paroistre le contraire: ce procedé plein de ruse, & de malice faisoit desesperer de son salut, sans un coup extraordinaire de la bonté de Dieu, qui ne vouloit pas que tant de prieres & de vœux, que l'on faisoit tous les jours pour sa conversion, fussent inutiles & sans fruit. Il permit qu'il fut accusé d'estre complice d'un crime, dont il estoit innocent, sur des indices, qui faisoient paroistre la chose probable, on le prend, on le meine en prison, & on luy met les fers aux pieds. En voicy le sujet, deux jeunes fripons revenus depuis quelque temps du païs des Iroquois, où ils avoient esté prisonniers de guerre, se voyant persecutez pour leurs mauvaises

mœurs, prirent le dessein d'y retourner; mais pour estre les bien venus parmy ces Peuples, & rentrer plus aisement dans leurs bonnes graces, ils jugerent qu'ils devoient, ou leur mener quelqu'un de leurs ennemis, ou du moins leur en porter la chevelure; cette resolution estant prise, ils s'acosterent d'un Sauvage de la Nation des Abnaki, nos alliez & ennemy des Iroquois, l'inviterent à aller boire avec eux sa part d'une bouteille, le menerent à l'écart dans les bois, ou l'ayant enyvré, ils le lierent à un arbre à dessein de s'embarquer avec luy le lendemain au point du iour, mais les Hurons en ayant eu le bruit, & Monsieur Talon nostre Intendant en estant averty, mit en méme-temps des Soldats en campagne, qui firent telle diligence qu'ils trouverent l'Abnaki, seul dans ses liens, les criminels n'ayant eu que le temps de s'echapper dés lors qu'ils les avoient apperceus; ils le délierent & le remenerent à ses gens, lesquels indignez de cette action, & n'ayant pas oublié quelque demeslé qu'ils avoient eu avec Annieouton, persuaderent à celuy-cy qui avoit esté dans le danger, de declarer en pre-

ſence de témoins, qu'il avoit appris de ces deux fuyards, qu'Annicouton avoit eſté l'auteur de cette trahiſon, dont on avoit fort apprehendé les ſuites, la nation des Abnaki, eſtant nombreuſe, & aſſez mutine. Ce qui rendoit encore probable cette calomnie, eſtoit que l'un des deux eſtoit ſon proche parent ; d'où on inferoit qu'il ne pouvoit pas avoir ignoré ce mauvais deſſein, & que l'ayant ſçeu, il devoit les en detourner efficacement, ou du moins en donner avis à ceux qui avoient le pouvoir d'empeſcher ce deſordre. Cette calomnie ſi bien concertée trouva tant de creance dans les eſprits, que prés de deux mois ſe paſſerent avant que la verité fuſt connuë ; c'eſtoit le temps que la divine Providence vouloit donner à ce cœur endurcy pour s'amolir & ſe reconnoiſtre. De fait ſe voyant dans une obſcure priſon, les fers aux pieds, couché ſur la terre & en danger de mourir à un gibet, & ſe ſentant accablé de chagrin & comme au deſeſpoir, il fit cette reflexion. Encore avec tous ces maux, ay-je quelques heures un peu douces, de temps en temps, mes parens, & mes amis me viſitent, qui me con-

ſolent, & m'apportent un peu à manger, ils me portent compaſſion, & les Peres ne m'abandonnent point: de plus, ie n'ay pas encore perdu toute eſperance, peut eſtre que mon innocence ſera reconnuë; cependant cette triſte demeure m'eſt inſupportable. Que feray je donc dans l'enfer, qui m'eſt inevitable, ſi ie continuë à vivre, comme i'ay fait iuſques à preſent? ah mon Dieu, miſerable que ie ſuis! comment pourray-ie demeurer eternellement dans ces flammes cruelles, ſans ſoulagement, ſans conſolation, & dans la rage! Il entra ſi avant dans ces penſées ſalutaires de l'eternité malheureuſe, qu'il conçeut pour lors devoir eſtre l'heritage aſſeuré de ceux qui meurent malheureuſement dans leur peché:& la foy, qui ſe reveilla en luy, fit dans ſon eſprit, une impreſſion ſi vive de toutes les veritez chreſtiennes, qu'on luy avoit enſeignées, que tout effrayé de la veuë, qu'il eut des extremes rigueurs de la iuſtice de Dieu envers ceux qui abuſent, comme il avoit fait, de ſes graces, il dit en ſoy-méme. Ah mon Dieu: c'en eſt fait, c'eſt tout de bon que ie veux vous ſervir. Il en prit la reſolution ſi fer-

me, qu'il l'a depuis gardée fidelement iusques à la mort. A la premiere entreveuë qu'il eut du Pere Chaumonot; ah! mon Pere luy, dit-il, ie vous ay trompé iusques à present, i'ay trompé autrefois Aondechete (c'est le nom du Pere Ragueneau) i'ay trompé aussi plusieurs fois Teharonhiagannra, c'est à dire le Pere le Mercier, ie vous ay tous trompez; vous me pressiez tres souvent de me convertir; & moy pour vous contenter, & pour me delivrer, comme ie disois alors, de cette importunité, ie vous accordois en apparence ce que vous souhaittiez de moy; ie vous disois, oüy ie me convertiray; mais il faut que ie vous decouvre un secret, il faut que vous sçachiez que nous avons un oüy qui veut dire non; un certain ouy traisné & languissant, quand nous disons, aaao quoy que nous semblions accorder ce qu'on demande de nous; cet aaao neanmoins ainsi traisné, veut dire, ie n'en feray rien; au lieu que quand nous accordons quelque chose tout de bon, nous coupons plus court & disons Ao, ouy. Maintenant, mon Pere, que i'ay ouvert les yeux, & que Dieu ma fait la grace

de connoiſtre mon malheur, c'eſt tout de bon que je veux changer de vie ; il luy declara enſuite tout ce qui s'eſtoit paſſé dans ſon eſprit, les vives apprehenſions, qu'il avoit euës, des jugemens de Dieu, & pour mettre en pratique ces bons ſentimens; il commença, apres s'y eſtre bien preparé, par une confeſſion generale de toute ſa vie, depuis ſon Bapteſme : il la fit avec des ſentimens qui donnerent bien de la conſolation au Pere. Il eſtoit encore alors dans les fers, mais peu de jours apres, ne s'eſtant trouvé aucune preuve convainquante du crime, dont on l'avoit accuſé; il fut élargy; La joye en fut tres-grande dans le bourg, principalement lorſque dans un feſtin qu'il fit à tous ſes gens, en preſence du Pere, il leur parla en ces termes. Mes freres, c'eſt maintenant que je reconnois Hêchon, c'eſt le nom du Pere Chaumonot, pour mon Pere, & que je me declare ſon fils, je veux doreſnavant luy obeïr, en tout ce qu'il m'ordonnera. Helas ! je n'avois point d'eſprit, lorſque ie me fachois quand on luy donnoit connoiſance de ma vie, & des mavaiſes mœurs de mes ſemblables, ie connois

bien maintenant qu'il nous eſt tres-avantageux pour noſtre ſalut qu'il ſçache tous nos deportemens & toutes nos miſeres, afin qu'il y remedie ; Mes freres, ne vous fiez plus à moy deſormais ; ſi quelqu'un d'entre nous avoit la volonté de ne pas vivre ſelon Dieu, ce que je ne croy pas, qu'il ſçache que ie le décceleray ; il ajoûta pluſieurs choſes de grande edification, qui donnerent ſujet à toute la compagnie d'en benir la divine Majeſté, & de s'en reſiouir avec le nouveau penitent. Ces reſolutions ſi publiques ne furent pas de ſimples paroles, elles furent ſuivies de leurs effets, il ne parut plus rien en luy de ſes anciennes habitudes, il eſtoit des premiers dans tous les exercices de devotion, & il temoigna tant de zele pour bannir du bourg tous les deſordres, & ſur tout, ceux que l'yvrognerie a couſtume de cauſer, qu'il luy en couſta vie. Voicy en peu de mots comme la choſe ſe paſſa. Un ieune homme revenu du païs des Iroquois, chantoit dans ſon yvreſſe, qu'il y vouloit retourner, mais qu'il ne pretendoit pas y paroiſtre les mains vuides, cela vouloit dire, qu'il avoit deſſein de tuer quelqu'un, & d'en em-

porter la chevelure. On en fit raport à no-
ſtre Joachim, qui avoit demandé au Pere
de faire l'office de Dogique, en l'abſence
de Louys Taondechoren, pour reparer le
ſcandale qu'il avoit donné devant ſa con-
verſion, il reprend cet inſolent qui n'étoit
yvre qu'à demy; Mon couſin, luy dit-il,
n'as-tu point de honte de parler de la ſor-
te? ſerois-tu bien ſi denaturé de vouloir
réjoüir nos ennemis en maſſacrant quel-
qu'un de tes proches? n'as tu pas encore
icy un frere, une ſœur, & d'autres parents?
veux-tu donc les abandonner pour t'aller
donner derechef en qualité d'eſclave, à
des barbares qui ont ruiné noſtre païs? il
parloit encore lorſque l'yvrongne, & deux
autres de ſes camarades qui n'avoient pas
plus de raiſon ny de jugement que luy, le
jettent par terre, & le frappant de plu-
ſieurs coups de couſteau, le mettent en
tel eſtat qu'il fut enlevé comme mort de
leurs mains, avec trois ou quatre playes
tres-dangereuſes.

Eſtant revenu à ſoy, il dit au Pere, mon
Pere, mon eſprit eſt en repos, je me ſens
reſigné à tout ce qu'il plaira à Dieu d'or-
donner de ma vie, s'il veut que je meure,

j'espere qu'il me fera misericorde, & qu'il me pardonnera mes pechez; je pardonne aussi de bon cœur à ceux qui m'ont si mal traitté: Comme il paroissoit en danger de mort, & qu'il souffroit de grandes douleurs; il demanda, & receut avec beaucoup de devotion les derniers Sacremens, le Viatique, & l'Extreme-Onction.

Cependant trois jeunes hommes de ses Parens font dessein de le vanger, ils cherchent les meurtriers par toutes les cabanes, ou par bon-heur ils ne se trouverent pas. Le malade ne changea point de disposition d'esprit, au contraire ayant appris ce mauvais dessein, il témoigna en estre fort faché, & que s'il l'avoit sçeu, il les en auroit détournez efficacement.

Le lendemain matin le Pere & quelques anciens l'allerent visiter, ils luy presenterent selon la coutume du païs, un collier de pourcelaine, tiré de leur fisque de Nostre-Dame de Foy, c'est un petit fond qu'ils ont fait entr'eux par devotion, & qu'ils entretiennent comme entre les mains de la sainte Vierge, pour en aider les pauvres, & pour subvenir à quelques necessitez pressantes: Ce fut donc de ce

fond qu'ils tirerent ce collier, pour témoigner à ce pauvre blessé le ressentiment que tout le Bourg avoit de l'accident qui luy estoit arrivé, & pour l'affermir dans ses pensées de paix, de douceur, & de compassion pour les auteurs de sa mort, il les remercia de leur civilité, & de leur charité, & à l'heure mesme il envoya querir les trois jeunes hommes, qui avoient voulu vanger sa mort, & ceux qui pourroient avoir le mesme dessein, leur montra le collier qu'on luy venoit de presenter, en leur disant; Mes neveux, voila la voix, & la parole de Nostre Dame & maistresse, qui nous exhorte a oublier tout le mal que j'ay receu, & l'injure qui m'a esté faite, par ceux que vous sçavez, ne me faites point passer pour un inconstant, & pour un menteur, il n'y a que peu de jours, que je promis solemnellement, que je serois bon Chrestien, & maintenant vous voudriez me faire paroistre un vindicatif. Car ne diroit on pas, si vous faisiez un mauvais coup, que ce seroit moy, qui vous l'aurois commandé? & puis, regardant le Pere, je vous prie, dit-il, mon Pere, qu'on aille chercher les criminels,

tandis que j'ay encore la parole un peu libre, qu'ils entendent de ma propre bouche, que je leur pardonne de bon cœur, & comme je deffends à mes neveux de leur faire aucun tort ; on les trouva, ils entrerent dans la cabane, se placerent vers les pieds du malade, qui les salüa avec beaucoup de douceur, les asseurant qu'il ne leur vouloit aucun mal, qu'il n'attribuoit qu'à la boisson, le malheur qui luy estoit arrivé, & qu'il estoit bien persuadé que jamais ils ne l'auroient traitté de la sorte, s'ils eussent esté en leur bons sens. Au reste leur dit il, vous voyez bien, que pour ce qui est de moy, vous n'avez rien à apprehender, Dieu me fait la grace de n'avoir dans le cœur aucune pensée de haine, ny de vengeance contre vous, mais quand bien je serois si malheureux que d'en avoir, les blessures mortelles, qui me rendent immobile, me mettent hors du pouvoir de vous nuire. Si vous aviez donc à craindre, ce ne pourroit estre que de mes neveux, c'est ce qui m'a obligé de les faire appeller pour connoistre leurs sentimens, & les faire entrer dans les miens; qu'ils parlent, & qu'ils disent nettement

en vostre presence ce qu'ils ont dans le cœur. Le plus apparent d'entr'eux prenant la parole pour tous, declara que pour obeïr a nostre Seigneur, qui commandoit si expressément de pardonner à ses ennemis, ils renonçoient à tous les sentimens de vengeance, qu'ils avoient eu à la veuë du malheur arrivé à leur Oncle. Tous les autres en suite, s'expliquerent là dessus presqu'en mesmes termes, & les coupables témoignerent aussi publiquement, un grand regret de leur faute, & beaucoup de compassion pour celuy qu'ils avoient mis en un estat si deplorable Cette entreveuë se termina par une priere que le Pere adressa à nostre Seigneur, & qu'il fit faire à tous les assistans, en faveur du malade, pour luy obtenir la patience dans ses maux, & la grace d'une bonne mort.

Un de ces jeunes hommes qui avoient voulu prendre vengeance de l'outrage fait à leur Oncle, fut tellement touché de la reprimande qu'il leur en avoit faite, que pour reparer le scandale qu'il avoit donné, il alla prier le Pere Chaumonot de mettre dans le petit Thresor de la sainte Vierge le lendemain, un collier de pour-

celaine qu'il luy presentoit. Le Pere le receut, & le lendemain il le produisit devant tout le monde assemblé dans la Chapelle, témoignant de la part du coupable, le déplaisir qu'il avoit de sa faute, & priant toute la compagnie de luy en obtenir le pardon aupres de la sainte Vierge, qui est considerée comme la maistresse & la souveraine de ce Bourg. Ces sortes de satisfactions ont autant & plus d'effet parmy les Sauvages, que les punitions corporelles parmi nous.

Le malade, qui languit plus de cinquante jours, avant que de mourir, conserva toujours les mesmes sentimens de charité envers les criminels, tandis qu'ils furent en prison, où ils souffrirent beaucoup, il demandoit souvent de leurs nouvelles, par un sentiment de compassion chrestienne, & lorsqu'ils furent élargis, il eust bien voulu pouvoir les délivrer de l'amende, à laquelle ils avoient esté condamnez. Mais ce qui édifia le plus tout le Bourg, & les François du voisinage, fut que ces miserables estans hors d'affaires; il les envoyoit souvent prier de le venir visiter pour sa consolation, & qu'il ne té-

moignoit jamais plus de joye que quand il pouvoit s'entretenir avec eux. C'estoit un spectacle pitoyable que de le voir, ce n'estoit que corruption & que pourriture vers les reins & les hanches, où il avoit esté dangereusement blessé, la chair luy tomboit par lambeaux, & les os luy perçoient la peau; il étoit couché sur une dure écorce d'arbre, couverte d'une legere natte tissuë de joncs, il ne pouvoit de luy-mesme changer de posture, & on ne le pouvoit remuer sans luy faire souffrir des douleurs excessives: cependant il ne luy eschappa jamais en toute sa maladie une parole d'impatience, il benissoit Dieu continuellement & luy offroit ses souffrances. Un jour sa femme, qui n'avoit aucun repos ny jour ny nuit, luy témoignant la peine que luy donnoit une si longue & si facheuse maladie, il luy dit, Aoüendihas, c'estoit le nom de sa femme, ne nous plaignons point, gardons nous bien de trouver à redire au procedé de la divine Providence envers nous; elle est admirable, & tout aimable sur moy, Dieu veut que par ces legeres peines, je satisfasse en cette vie à sa justice, pour mes pechez, qui ont me-

rité

rité mille fois une eternité de supplices. Pendant ses plus cuisantes douleurs, il tenoit d'ordinaire les yeux collez sur un Crucifix, qu'il avoit aupres de son lit, avec ces paroles qu'il tiroit du fond de son cœur. JESUS, je vous tiens compagnie en vostre Croix, je pardonne volontiers à ceux qui m'ont causé ce que je souffre, comme vous avez pardonné à ceux qui vous avoient crucifié, ô que j'endure de bon cœur pour mes pechez, pour lesquels vous avez tant souffert le premier; je vous demande seulement, mon Sauveur, que vous ayez pitié de moy, apres ma mort, j'espere que pour lors vous me ferez part de vostre joye, puisque vous me faites maintenant la grace de participer à vostre Passion; Il n'estoit jamais seul, toutes les familles le visitoient chacune à son tour, & l'assistoient en tout avec une charité bien agreable à Dieu, & que les François ne pouvoient assez admirer.

Le jour de sa mort, le voyant dans des convulsions, qui marquoient que sa fin approchoit, ils s'assemblerent tous dans sa cabane, & comme ils n'ignorent rien des saintes coutumes de l'Eglise, ils firent

comme ils purent en leur langue les recommandations de l'ame en l'abſence du Pere qui eſtoit allé à quelqu'autre bonne œuvre preſſante, apres avoir adminiſtré tous les Sacremens à noſtre malade.

Il fut fort conſolé à ſon retour, de les trouver tous à genoux dans ce ſaint exercice, & ſon malade encore en eſtat de faire en le ſuivant, quelques actes de foy, de confiance en la miſericorde de Dieu, de charité & de reſignation à ſa ſainte volonté, apres leſquels il expira doucement, laiſſant à toute la compagnie de grandes eſperances de ſon ſalut eternel.

Il y eut une circonſtance aſſez extraordinaire en ſes funerailles, où aſſiſterent toutes les familles du Bourg, & pluſieurs François du voiſinage. Avant qu'on miſt le corps en terre, la veufve demanda ſi les auteurs de ſa mort eſtoient preſens; & luy ayant eſté répondu que non, elle pria qu'on les allât querir. Ces pauvres gens eſtans venus, ils s'approcherent du mort, la veuë baiſſée, la triſteſſe & la confuſion ſur le front. La veufve les regardant, hé bien, leur dit-elle, voila le pauvre Joachim Annieouton, vous ſçavez ce qui l'a

reduit en l'estat où nous le voyons maintenant, je ne vous en demande point d'autre satisfaction, sinon que vous priez Dieu pour le repos de son ame. Nous avons reconnu par la conversion de ce Sauvage, qui avoit donné tant d'exercice au zele de nos Missionnaires, qu'il ne faut jamais desesperer du salut des plus vicieux; mais qu'il faut incessamment espier les occasions, & les moments de la grace, qui se fait sentir sur tout dans les afflictions, & nous pouvons dire de celuy-cy, que son emprisonnement & ses fers luy ont fait recouvrer la liberté des enfans de Dieu.

La consolation de ce bon Sauvage auroit esté entiere, si ses blessures eussent pu permettre de le transporter dans l'Hospital de Quebec, où les Religieuses Hospitalieres, que Madame la Duchesse d'Aiguillon y a fondées, & établies depuis plus de 33. ans, assistent avec toute la charité possible, non seulement les François dans leurs maladies, mais aussi les Sauvages, de quelque Nation qu'ils soient, Algonquins, Hurons, ou Iroquois. Tous ces Peuples y sont reçeus

à bras ouverts, traittez & couchez à la Françoise dans leurs maladies : & mesme les familles entieres qui viennent des païs étrangers, pour s'habituer à Nostre-Dame de Foy parmy les Hurons, ou a Sillery avec les Algonquins, y sont les bien venuës, hebergées, & nouries jusques à ce qu'elles voyent clair pour leur établissement. Aussi les sains & les malades, qui y ont recouvré leur santé, publient par tout leur charité, & les bons exemples qu'ils y voyent de toutes les vertus; ils ne parlent qu'avec admiration de leur assiduité auprés des malades, comme elles passent souvent les nuits, ou en prieres, ou en les soulageant dans leurs douleurs, & les exhortant à la patience, avec tel succez, que c'est assez de mourir en l'Hospital de Quebec pour avoir des marques sensibles de sa predestination.

CHAPITRE II.

De la residence de saint Xavier des Prez.

LE Pere Fremin qui a soin de cette Residence, & de la Colonie composée de Hurons & d'Iroquois qui y est attachée, m'en escrit en ces termes, du 14. d'Aoust de la presente année 1672.

Je reconnois manifestement que le saint Esprit a une providence particuliere sur la conduite de cette petite Eglise, & que la sainte Vierge qui y est honorée, & saint François Xavier, qui en est le Patron, y font ressentir par des effets de graces tout extraordinaires, leur pouvoir aupres de la divine Majesté, en faveur de ces pauvres ames, dont la pluspart ayant esté élevées autrefois dans l'infidelité, font maintenant profession des plus hautes vertus, qui se pratiquent dans le Christianisme.

Je fus surpris l'an passé, à mon retour du païs des Iroquois, d'y voir tant de devotion & de ferveur, mais je le suis enco-

re plus presentement de voir leur constance dans ces bons sentimens.

Depuis que je suis icy, je n'ay eu aucune connoissance qu'il soit entré dans aucune de leurs cabanes, une seule goutte des boissons qui causent tant de desordres chez les Sauvages. Ils en ont tous une aversion extréme, quoy que par tout aux environs les Sauvages s'enyvrent tous les jours, avec des excez qui font voir parmy eux, une vraye image de l'enfer, dans la fureur dont ils sont transportez. Ils ont eu icy l'espace de plus de trois semaines un cabaret tout proche de leurs cabanes, pas un n'a eu la pensée d'y mettre le pied; & ce qui me fait voir encore sensiblement l'effet de la grace, est que j'en compterois bien cinquante ou soixante dans cette petite Eglise, qui estoient autrefois de grands yvrongnes, & qui ont presentement tant d'horreur de ce vice, qu'ils ne peuvent supporter ceux qui y sont sujets, & qu'ils ne leur parlent dans les rencontres, que pour leur en donner de l'aversion. Ils se servent eux-mesmes des moyens les plus efficaces, qui soient dans le Christianisme, pour obtenir de Dieu

la victoire sur leurs passions, & les assujettir à la raison, & à sa sainte Loy. Soit que je les aye icy sous mes yeux, soit que la saison de la chasse les en éloigne dans les bois pour y chercher leur vie, ils ne manquent jamais à leurs prieres matin & soir, tous leurs exercices spirituels y vont à l'ordinaire, ce qui m'est une preuve évidente de leur foy, & de leur vertu. Ils en font une profession si publique, en tout temps & en tout lieu, que tous les Sauvages qui viennent icy, ou pour y demeurer, ou pour y visiter leurs amis, prennent resolution de se faire Chrestiens, ou font semblant de l'estre, sçachant bien que sans cela ils n'y seroient pas les bien-venus.

Quand un étranger arrive icy, la premiere chose que font nos Sauvages, c'est de l'instruire, & de le solliciter à demander le Baptesme, & j'estime que par leur zele, par leur pieté, & par leurs bons exemples, ils contribuent beaucoup plus que moy par mes instructions, à la conversion des infideles. Leur assiduité à l'Eglise est extraordinaire: de n'y pas venir prier Dieu, ou de ne pas entendre

la Messe mesme un jour ouvrier, estant dans la Bourgade, cela passe parmy eux pour une grande faute, & il arrive tres-rarement que quelqu'un y manque. Plusieurs entendent deux Messes les Dimanches & les Festes, & ne manquent point ny aux Vespres, ny aux Saluts, outre plusieurs visites qu'ils rendent au saint Sacrement pendant la journée. Au reste, toutes ces devotions publiques n'empéchent pas que tous les soirs avant le coucher, on ne fasse encore les prieres à genoux dans chaque cabane.

La devotion de la sainte Famille, dont nous avons icy une petite assemblée, sert beaucoup à les maintenir dans cette ferveur & dans l'horreur du peché. Une jeune femme étant tombée dans quelque faute, en fut tellemenent touchée de contrition, que dans la resolution de s'en confesser au plustost, elle se retira dans le bois, où elle y fit une rude discipline pour l'expiation de son peché. Une autre ayant trouvé à deux lieuës d'icy, un Infidele, qui avoit un mauvais commerce avec une Chrestienne, fit tant par ses remonstrances, qu'elle luy persuada

de venir demeurer dans ſa cabane ; du moins, me diſoit-elle, j'empeſcheray par ce moyen, quelques pechez de ce miſerable. Je laiſſe pluſieurs autres exemples ſemblables de leur zele & de leur pieté, mais je ne puis obmettre une illuſtre preuve, que me donna il n'y a pas long-temps, une de nos Chreſtiennes, de ſa foy & de ſa confiançe en la ſainte Vierge; elle me vint trouver à l'occaſion de ſon enfant qui eſtoit malade à l'extremité, & me dit, mon Pere, mon pauvre enfant, eſt malade au mourir, je n'ay rien eſpargné pour ſa gueriſon, vous le ſçavez; j'y ay employé tous les remedes imaginables; mais inutilement, je ne m'en veux plus ſervir; je me ſuis trouvée autrefois en la meſme peine, pour la converſion de ma mere, qui eſtoit infidele; j'eus recours à la ſainte Vierge, je fis dire des Meſſes pour elle en ſon honneur, elle m'accorda ce que je luy demandois, & ma mere eſt maintenant bonne Chrétienne; j'eſpere de ſa bonté, la meſme grace en faveur de mon enfant; voila un collier de pourcelaine, que je luy preſente à cette intention; & vous,

mon Pere, vous aurez, s'il vous plaist, la bonté de dire neuf Messes, & la sainte Vierge me rendra mon fils, si elle le veut. La neuvaine n'étoit pas achevée que l'enfant malade estoit parfaitement guery. Je souhaitterois que ceux qui me demandoient autrefois, s'il y avoit des Chrestiens parmy les Sauvages, fussent icy ; nous sommes eux & moy pour avoir bien de la confusion devant Dieu en l'autre vie, à la veuë de tant de pauvres barbares qui se seront servis, plus avantageusement que nous, du secours de ses graces.





DES MISSIONS IROQUOISES.

CHAPITRE III.

De la Mission des Martyrs à Annié.

NOus avons ſept Miſſionnaires dans les cinq Nations Iroquoiſes. Le Pere Bruyas, qui en eſt le Superieur General, a pris le ſoin de la Miſſion des Martyrs à Annié, avec le Pere Boniface, apres avoir travaillé quatre à cinq ans dans la Nation des Onneïout, les plus fiers, & les moins traittables de tous les Iroquois. Cette rude Miſſion de ſaint François Xavier, eſt tombée entre les mains du Pere Millet. Le Pere de Lamberville gouverne l'Egliſe de S. Jean Baptiſte à Onnontagué. Le Pere de Carrheil, qu'un reſtreciſſement de nerfs retenoit à Quebec, s'en eſt retourné dés le Printemps, en ſa Miſſion de S. Joſeph, apres avoir eſté gue-

ry de son mal d'une façon miraculeuse, par le recours qu'il eut à Nostre-Dame de Foy, & à sainte Anne, nous avons appris, qu'il est arivé en parfaite santé ; & que le Pere Raffeix, qui avoit eu soin de cette Mission en son absence, est allé secourir le Pere Garnier, pour partager avec luy le soin, des trois Missions de la Conception, de S Michel, & de S. Jacques à Sonnontoüan, où l'on compte douze à treize mille ames. Le progrez de toutes ces Nations dans la connoissance des veritez de nostre Foy a esté encore tres-grand cette année quoy que je ne trouve que deux cent baptisez dans les memoires de nos Missionnaires, cela veut dire que les malades ont esté plus rares cette année, & que les sains, quoy que suffisamment instruits, n'ont point encore des resolutions assez fortes pour quitter leurs songes & renoncer à leurs coustumes superstitieuses ; les prieres des gens de bien, le zele & la constance des Ouvriers Evangeliques acheveront cet ouvrage du Saint Esprit. Les Sauvages d'Annié, les plus humiliez par les armes du Roy, sont toujours en possession d'estre les mieux disposez à em-

braſſer la Foy. L'affliction eſt neceſſaire à ces Peuples pour les rendre dociles, aux mouvemens de la grace. Pour preuve des progrez notables que nos Peres y font par leur conſtance infatigable à les inſtruire, c'eſt que plus de ſoixante y ont reçeu le ſaint Bapteſme.

Quinze des plus fervens, tant Chreſtiens que Catechumenes, de cette Egliſe, s'en ſont detachez, pour venir prendre l'eſprit du Chriſtianiſme, & de la devotion parmy les Chreſtiens Hurons de Noſtre-Dame de Foy. Ils y ont eſté receus avec tant de charité, que toutes les cabanes leur ont eſté ouvertes, c'eſt à dire tous les cœurs, & que chacun leur a fait part liberalement de ce qu'il avoit de meilleur. Plus de cinquante autres eſtoient dans le méme deſſein, leurs canots eſtoient déja tout diſpoſez, mais la crainte raiſonnable, qu'ils ont eu de m'écontenter leurs parens, & que les Nations du Loup leurs anciens ennemis, ne fuſſent tentées de tirer avantage de leur abſence, les a obligez de differer leur depart à une occaſion plus favorable.

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. François Xavier à Onneïout.

LEs Onneïout dont les cœurs semblent tenir de la nature de la pierre, ou du rocher, d'où ils tirent leur nom, deviennent plus dociles à mesure qu'ils sont plus instruits de nos saints Mysteres. La divine Providence ne manque jamais de donner tost ou tard sa benediction, aux travaux d'un Missionnaire vrayment Apostolique : aussi ne se rebute-t'il de rien; uny qu'il est estroitement à celuy, à qui seul il appartient de convertir les ames, il espere toujours ; il employe mille industries, les unes apres les autres, pour venir à bout de son dessein, & quand méme pas un de ces moyens ne reüssiroit, il ne desespere jamais;il en cherche toujours de nouveaux, il a recours à l'Oraison, & il attend sans empressement les momens de la grace. C'est ainsi que le Ciel mesnage insensiblement la conversion des Peuples Iroquois, suscitant de vrais imitateurs

de l'Apostre des Indes, qui consacren à ce glorieux employ, la vigueur de leur âge, leurs talents, leurs travaux, & leur vie.

Le Pere Bruyas, estant encore en cette Mission, m'en escrit en ces termes. Dieu m'a fait naistre l'occasion que ie recherchois, il y a long-temps, pour parler à fonds de nos saints Mysteres aux Anciens de ce bourg; toute la jeunesse estant ou à la chasse, ou en guerre, je leur proposay une pensée que j'avois de nous assembler tous les jours, pour leur expliquer nos veritez chrestiennes, & leur faire voir en mesme-temps, la vanité de leurs fables. Ils agréerent fort cette proposition; ces entretiens se firent par maniere de conferences, ou ie fus escouté avec grande attention, nous y eusmes toujours assez bonne compagnie, plusieurs s'y trouvoient par curiosité, d'autres y venoient pour se desennuyer, ou enfin pour s'instruire; & pour se disposer a embrasser la foy; Un sçavant du bourg, en matiere de leurs resveries, voulut avoir l'honneur d'ouvrir la premiere conference, m'ayant prié de l'escouter, avant que ie

parlasse, sur les connoissances, qu'il avoit tirées de ses ancestres, touchant la creation du monde; je luy accorday volontiers ce qu'il me demandoit pour ne les pas rebuter d'abord, & pour prendre de la occasion de leur faire estimer davantage la solidité des veritez que nous leur enseignons. A la fin de ces entretiens, qui leur agréerent beaucoup, je faisois toujours une priere au nom de toute la Compagnie, pour demander à Dieu la grace de le connoistre, de croire en luy, de le servir & de garder ses saints Commandemens, avec resolution d'assister tous les iours aux prieres, de renoncer aux superstitions diaboliques de la Nation, & d'embrasser le Christianisme: cette priere eut de tres-bons effets. L'avantage que j'ay tiré de ces instructions publiques & familieres, m'a esté sensible dans la facilité, que j'ay trouvée plus grande qu'auparavant, à disposer quelques adultes moribons, au saint Baptesme. Entr'autres quelques vieillards m'ont donné beaucoup de consolation, & m'ont laissé aprés leur mort de grandes esperances de leur salut. L'un estoit agé de cent ans, & l'autre de six vingts, ils n'at-

n'attendoient que cette grace pour changer une vie languiſſante & miſerable, en une vie bien heureuſe & eternelle ; i'en compte trente baptiſez depuis mes dernieres, du mois de May de l'an 1671. dont le plus grand nombre eſt d'enfans, qui ont augmenté celuy des predeſtinez dans le Ciel.

J'ay eu l'affliction de voir mourir un fameux Jongleur dans ſon infidelité. Mais ſa preſomption, & ſon orgueil l'ont rendu indigne de la grace du ſaint Bapteſme. Ce que j'admire tous les iours en ces ſortes de gens, c'eſt qu'eſtans convaincus par leur propre experience, que toutes leurs jongleries ne ſont que des impoſtures, ils ne laiſſent pas neanmoins de ſe laiſſer tromper eux meſmes juſqu'au dernier ſoupir, & l'on n'a point encore ouy dire qu'aucun d'eux aye découvert les fourberies, de ſon compagnon, non pas méme dans l'yvrongnerie, où ils decouvrent d'ordinaire leurs plus ſecrettes penſées.

Ce fameux Jongleur, dont ie viens de parler, eſtoit dans une veneration extraordinaire chez tous les Iroquois, & comme ſon credit & ſon exemple avoient em-

peché le progrez de la Foy pendant sa vie; Il semble que son ombre soit encore funeste au Christianisme, & qu'elle soit sortie du fond de l'abysme pour continuer à persecuter cette Eglise naissante. En effet il n'a pas trouvé moins de soumission dans l'esprit de ces Peuples qu'il en avoit toujours rencontré de son vivant. Un ancien a tenu depuis peu le Conseil, où il a declaré que ce Jongleur, luy a apparu en songe, & que le regardant d'un œil terrible, il luy a commandé de rapporter aux anciens, qu'ils estoient perdus sans resource, & qu'infailliblement les Gandastógués viendroient le Printemps prochain, assieger le bourg, & mettre à feu & à sang tout ce qui leur feroit resistance: que neanmoins, si on vouloit eviter ces malheurs, il falloit enlever son corps du lieu, où il estoit enterré, & le porter sur le chemin qui mene à Gandastógué; & qu'alors il n'y auroit plus rien à craindre: Parce qu'ayant dompté cet ennemy commun de la Nation pendant sa vie, il le poursuivoit encore apres sa mort, & que son corps estant transporté au lieu qu'il avoit marqué, ne manqueroit pas de jetter l'ef-

froy dans le cœur de tous ceux qui oseroient approcher du bourg. Tout le monde remercia ce vieillard du bon avis qu'il leur donnoit, & quoy que la terre fût couverte de neige, on ne laissa pas d'executer ponctuellement l'ordre reçeu, & de transporter ce cadavre sur le chemin de Gandastógué, où ils luy ont dressé le plus beau mauzolée, qui se voye parmy ces barbares. Apres tout, comme ce fourbe s'est trouvé menteur pendant sa vie, il n'a pas esté plus veritable apres sa mort, deux femmes ont eu depuis peu la teste cassée par les mémes Gandastógués, à cinquante pas de la palissade du bourg.

CHAPITRE V.

De la Mission de S. Jean Baptiste à Onnontagué.

On nous mande deux choses de grande consolation de la Mission de S. Jean Baptiste, qui nous font assez connoître que la Foy a fait de grands progrez en ce pays. L'une est que trente-neuf personnes y ont receu la grace du saint Ba-

ptesme, vingt desquels sont entrez peu de temps apres en possession de la gloire; on n'en peut pas douter à l'égard de seize petits enfans, & les quatre autres adultes ont donné à leur mort de grandes marques de predestination, principalement un ieune homme de vingt cinq à vingt-six ans. Les charitez & les assistances particulieres, qu'il avoit reçeuës de Messieurs les Prestres de Mon-real, apres avoir esté mal traitté de quelques François, n'ont pas peu servi à le gagner à Dieu. Toute sa familllle quoy qu'encore infidelle en a temoigné souvent ses reconnoissances, & s'est empressée méme pour son salut. Sa mere estoit toute la premiere, à le faire prier Dieu & à inviter le Pere Millet à l'instruire; & peu de temps avant sa mort, elle luy alla promptement donner avis du danger ou estoit son fils, afin qu'il l'aydât à bien mourir, & le moribond correspondit fidelement à toutes ces graces.

J'espere, dit le Pere Millet dans sa lettre, qu'il ne sera pas le seul Chrestien, ny le seul predestiné de sa famille, la joye qu'ils eurent apres sa mort de l'esperance

de ſon bon-heur eternel, n'eſt pas une petite marque de leur Foy ; auſſi ne me ſemblent ils pas bien eloignez du royaume de Dieu, & le grand deſir qu'ils temoignent de le revoir un iour dans le Ciel, me donne eſperance de les voir bien-toſt enfans de l'Egliſe.

L'autre point, qui doit donner bien de la joye aux ames qui deſirent voir Dieu glorifié dans la converſion de ces Peuples, eſt la conſtance de leur Chef Daniel Garakontié dans l'eſtime de la foy, & dans ſa fidelité à faire par tout une haute profeſſiō du Chriſtianiſme. Il la fit ſolemnellement il y a deux ans lors qu'apres avoir eſté baptiſé à Quebec, il declara à ſon retour dans une aſſemblée publique, qu'il ne pretendoit plus faire aucune fonction de ſa Charge qu'à l'égard des choſes, qui feroiēt conformes aux commandements de Dieu. Il fit encore cette declaration d'une maniere plus genereuſe, en la Nouvelle Hollande, en preſence des Europeans qui commandent en ce païs, & des notables de toutes les cinq Nations Iroquoiſes, qui avoient eſté appellez pour conclure la paix avec les Nations du Loup. Le Pere

nous mande dans sa derniere, qu'il a fait paroistre un courage vrayment chrestien cet Hyver dans une maladie, qui le mit à l'extremité, ses parents, & tout le bourg, se voyant en danger de le perdre, le sollicitérent, avec beaucoup d'importunité de permettre qu'on emploiast pour sa guerison, les jongleries ordinaires qui passent pour remedes dans le païs: il y resista toujours fortement: neanmoins s'estant fait une ceremonie superstitieuse dans sa cabane, selon la pratique des jongleurs, quand ils entreprennent la cure de quelque maladie, le Pere qui en eut avis, entra en quelque soupçon que le malade y avoit consenti; il le va visiter sur le soir, il trouve avec luy tous les anciens, qui le croyant proche de la mort, estoient venus comme en corps par honneur, pour luy dire le dernier Adieu. Le malade prit le premier, la parole & luy dit mon Pere, je me suis trouvé aujourd'huy bien en peine à l'occasion de la ceremonie, qui s'est faite à mon insceu & hors de ma veuë, à l'autre bout de ma cabane. Helas! ay-je dit en moy-méme, que pensera, & que dira de moy Tcharonhiagannra, c'est le nom du

Pere Millet; il me croira un hypocrite & un diſſimulé: non, mon Pere, je n'ay point changé de ſentimens, depuis mon bapteſme, je ne ſuis plus homme à conſentir à ces ſotiſes, j'ay ſeulement permis qu'on me ſcarifiat, & qu'on me tirat un peu de ſang de la teſte, mais ie ne croy pas en cela avoir offenſé Dieu: J'ay trop de cœur, mon Pere, & j'ay promis à Dieu trop ſolemnellement, de garder ſa ſainte loy, toute ma vie, pour reprendre lachement les anciennes coutumes auſquelles j'ay renoncé & auſquelles je renonce encore preſentement de tout mon cœur; non, mon Pere, ie ne m'en dediray iamais, quand il iroit de ma vie. Le Pere le confirma dans ces bons ſentimens, dont la compagnie demeura fort edifiée.

Depuis, noſtre Neophyte, ayant recouvré ſa ſanté, eſt deſcendu à Mon-real en qualité d'Ambaſſadeur, de la part de toutes les Nations Iroquoiſes, pour tenir conſeil avec les peuples Algonquins dits Outaoüaks, qui y avoient leur rendez-vous, auſſi bien pour les affaires qu'ils avoient entr'eux, que pour le debit de leurs pelletries. Ce fut donc en cette aſſemblée,

de cent cinquante canots, c'est à dire de plus de cinq cent Sauvages de diverses Nations, qu'en presence de Monsieur de Courcelles Gouverneur du pays, pour lequel tous ces Peuples ont une veneration tres-particuliere, Garakontié fit paroistre son esprit & son bon sens, mais particulierement sa Foy, & son zele. Car apres avoir terminé leurs affaires, & confirmé par de nouvelles protestations d'amitié, & par des presens reciproques le traitté de paix, il leva la voix pour leur dire qu'il avoit esté autrefois comme eux, dans l'ignorance du vray Dieu, idolâtre de ses songes, & de toutes leurs coutumes superstitieuses; mais que maintenant il estoit Chrestien, & qu'il vivoit heureux, dans l'observance des commandemens de Dieu, & dans l'esperance d'une vie eternelle, & il finit sa harangue en les exhortant eloquemment selon sa coutume, à l'imiter & à le suivre.

Un semblable discours party de la bouche d'un Sauvage qui declare ainsi naïvement les sentimens de son cœur, a souvent plus d'effet sur ces esprits que de la part d'un Missionnaire le plus zelé; en voi-

cy deux exemples tout recens, le méme Daniel Garakentié, dit le Pere de Lamberville en sa lettre du 23. Septembre, ayant rencontré à son retour dans le païs une de ses parentés malade à la mort, me vint trouver pour me demander pour elle quelque remede. Mon frere, luy dis-je, le seul remede qui luy puisse estre utile en l'estat où elle est, c'est le Baptesme, pour la preserver de l'enfer; mais elle n'a aucune disposition pour ce Sacrement; elle s'opiniastre à vouloir mourir comme ses Ancestres, qu'elle veut aller trouver au païs pretendu des ames: si tu as une veritable affection pour elle, fais tous tes efforts pour la rendre plus docile, mais haste toy, elle n'a plus gueres de temps à vivre. Je ne luy eus pas plustost fait cette ouverture, que ce veritable Chrestien, ce sont les termes du Pere, qui n'a rien de Sauvage Iroquois, que la naissance & le nom, l'alla visiter à l'heure mesme, avec un effet si admirable de son zele, qu'elle fut ensuite instruite suffisamment pour recevoir le saint Baptesme au grand contentement de toute la famille. Le Pere ne pouvoit encore aprocher d'une

autre pauvre creature mourante pour luy parler de son salut, parce qu'elle en témoignoit une grande aversion, aussi bien qu'une attache incroyable aux superstitions du païs. Dans cette peine, il eut recours à une femme amie de cette famille, qui n'estoit pas encore Catecumene, & qui ne venoit pas mesme à la priere; elle avoit cependant quelque connoissance de nos mysteres, avec une bonne intention. Elle eut tant de succez dés la premiere fois, qu'elle parla à la malade de se faire Chrestienne, & elle mesnagea par son adresse, une entrée si favorable au Pere dans son esprit, qu'il fut le tres-bien venu dans sa cabane, elle l'escouta toujours depuis; estant donc suffisamment instruite, elle fut baptisée, & mourut tres-chrestiennement peu de temps apres son Baptesme. C'est ainsi, dit le Pere, pour conclusion de sa lettre, que malgré l'yvrognerie, qui regne icy dans le dernier excez, & les autres obstacles que l'enfer oppose incessamment à l'avancement de la foy, nous ne laissons pas de trouver des ames à gagner, & des fruits du Sang de Jesus-Christ à recüeillir.

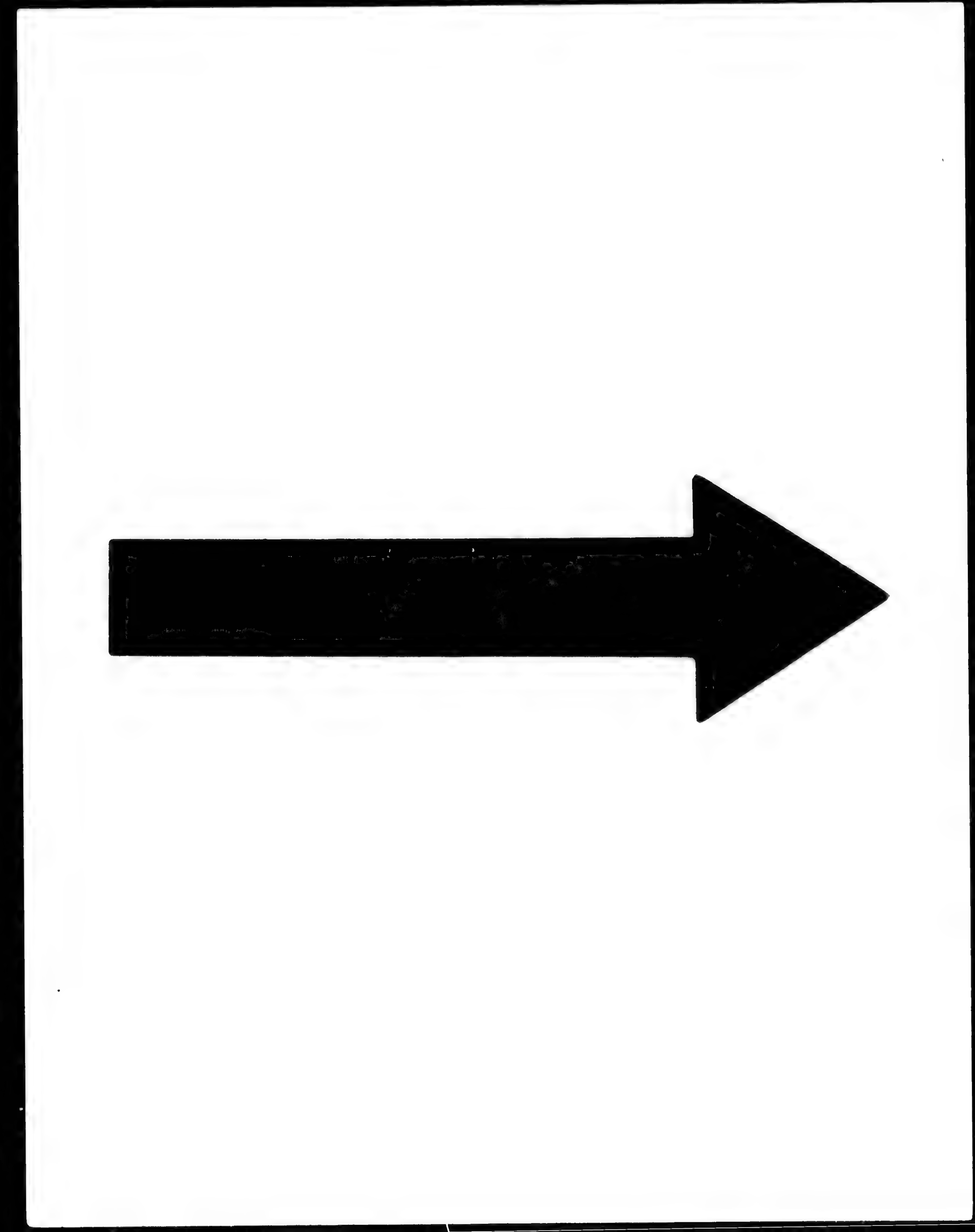
CHAPITRE VI.

De la Miſſion de ſaint Ioſeph à Goïogoüen.

LA Lettre que j'ay reçcuë du 24. de Juin du Pere Raffeix, envoyé d'icy l'an paſſé, pour aller prendre le ſoin de cette Miſſion, en l'abſence du Pere de Carrheil, nous en donne une connoiſſance aſſez particuliere : voicy ce qu'il eſcrit.

Goïogoüen eſt le plus beau païs que j'aye veu dans l'Amerique ; ſa ſituation eſt par le 42. degré & demy, l'aiguille d'aymant n'y decline gueres plus de dix degrez. C'eſt une terre ſituée entre deux Lacs, qui n'a pas plus de quatre lieuës de large, ce ſont preſque des plaines continuelles, & le bois qui les borde en eſt fort beau.

Annié eſt une vallée bien étranglée, ſouvent bien pierreuſe, & toujours couverte de broüillards ; les montagnes qui la ſerrent me ſemblent de tres-mauvaiſe terre. Onneïout & Onnontagué paroiſ-



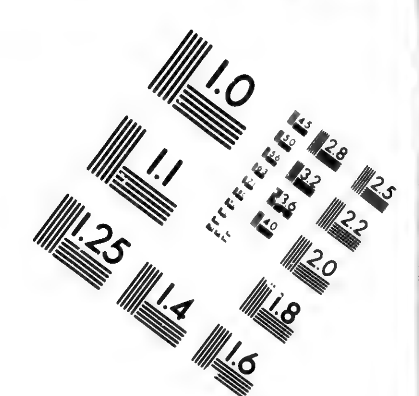
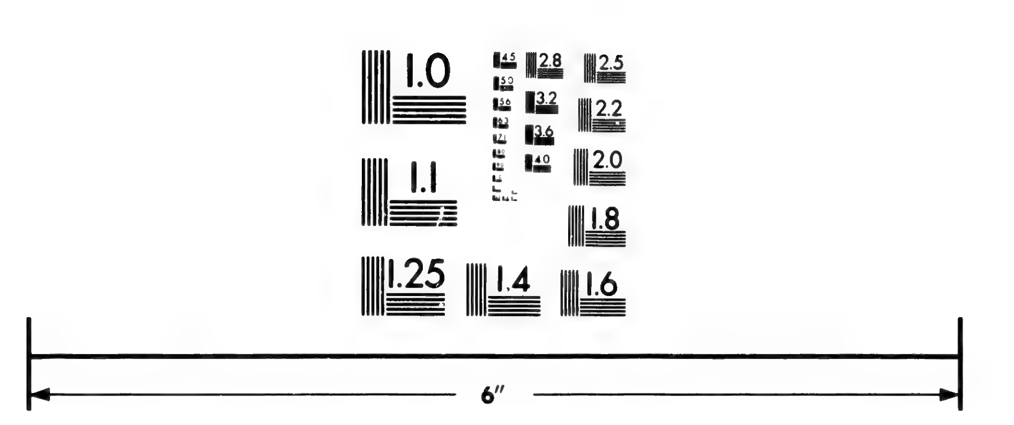
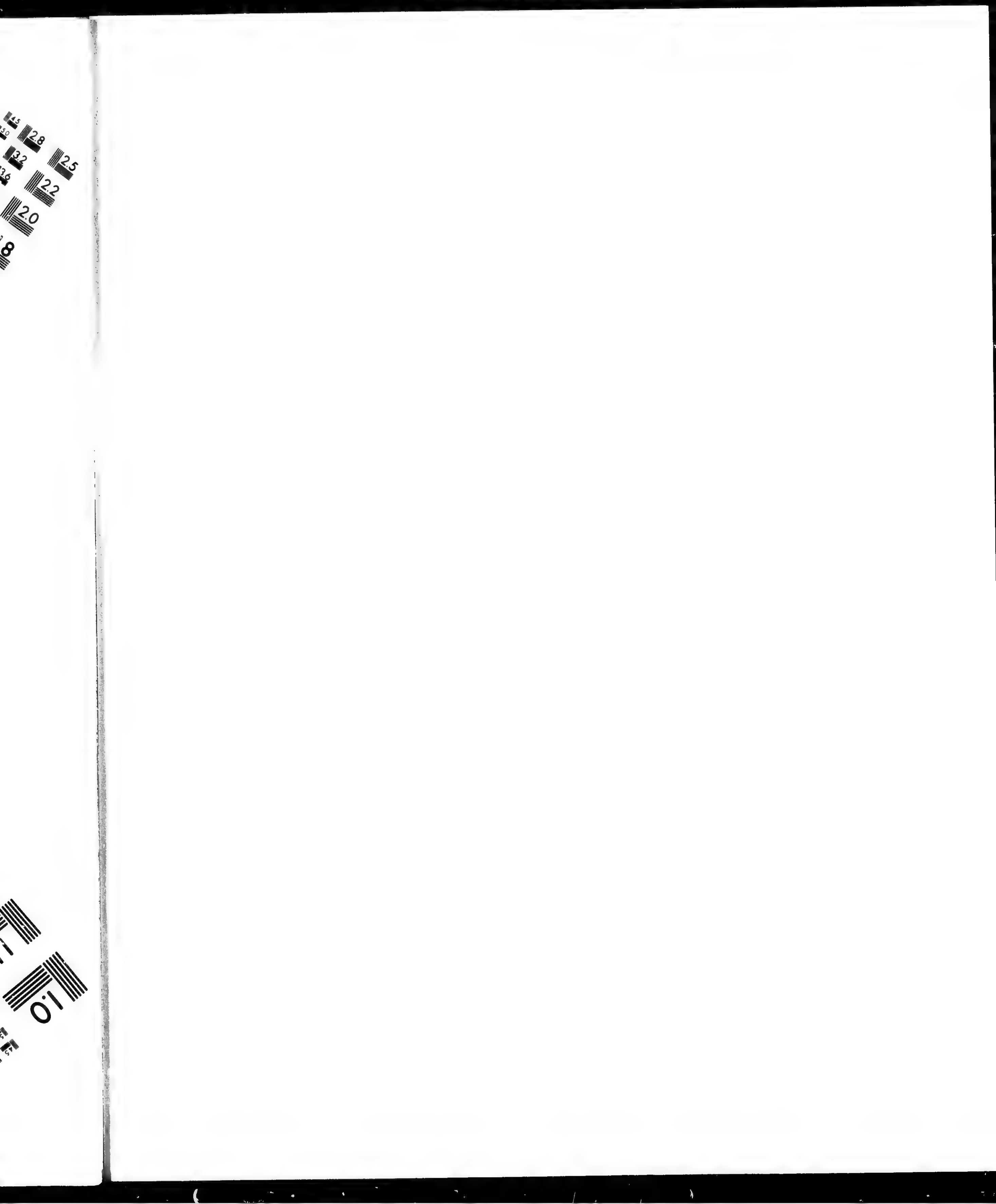


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





sent un païs fort raboteux, & peu propre à la chasse, aussi bien que Sonnontoüan. Il se tuë tous les ans aux environs de Goïogoüen plus de mille Chevreüils.

La pesche y est aussi abondante qu'à Onnontagué, tant pour le saulmon que pour l'anguille & autres poissons, j'ay veu à quatre lieuës d'icy sur le bord d'une riviere en fort peu d'espace, huit ou dix fontaines de sel fort belles, c'est là où l'on tend quantité de filets pour la chasse des tourtes, il s'en prend souvent des sept à huit cent en un coup de filet; Le Lac de Tiohero l'un des deux qui joignent nostre bourg, a bien quatorze lieuës de long, sur une & deux de large, les Cygnes & les Outardes y sont en grand nombre; tout l'Hyver, & le Printemps on n'y voit que des nuées continuelles de toute sorte de gibier.

La Riviere d'Ochoüéguen, qui sort de ce Lac, se divise en son commencement, en divers canaux entourez de prairies; & d'espace en espace de bayes fort agreables & assez profondes, qui y entretiennent la chasse.

Je trouve les habitans de Goiogoüen,

plut traittables & moins fiers que les Onnontagué & les Onneïout; & si Dieu les avoit aussi bien humiliez que les Anniez, je croy qu'on y establiroit la Foy plus facilement qu'en pas une des aurres Nations Iroquoises. On y compte plus de trois cent guerriers, & une multitude de petits enfans, prodigieuse.

Pour le spirituel, & pour ce qui regarde la Mission, je ne sçay bonnement ce que j'en dois dire. Dieu en ayant retiré autrefois le Pere Menard, lorsqu'il commençoit a y travailler avec tant de fruit; & depuis pres d'un an le Pere de Carrheil, apres qu'il eut appris parfaitement la langue, & mis de belles dispositions dans les cœurs de ces barbares pour leur salut; je ne pense pas que l'heure de leur conversion soit encore venuë.

Pour oster à nos Cathecumenes & nos Neophites l'aversion, que quelques esclaves de la Nation neutre, & quelques Hurons renegats leur avoient donnée du Christianisme, j'ay introduit parmy eux le chant de l'Eglise, en accommodant diverses Prieres, & quelques Hymnes en leur langue, sur les princi-

paux mysteres de nostre foy.

Ce fut le premier jour de l'an que nous offrimes pour estrenes à nostre Seigneur, ces Cantiques de loüanges que nous avons continuez depuis avec fruit, & beaucoup de satisfaction de nos Sauvages.

Je suis occupé la plus grande partie de la journée à visiter les malades, à les instruire, & à faire en sorte qu'ils ne meurent point sans Baptesme; Dieu n'a pas permis que j'aye reüssi au premier, que je fus visiter à mon arrivée, & qui mourut peu de temps apres. Je l'allay voir plusieurs fois, & je commençois mesme à luy donner quelques instructions; mais sa mere ne le put souffrir. Un jour que je demeurois aupres du malade, plus longtemps qu'elle ne vouloit, elle prit un baston pour me mettre dehors, & sa fille une grosse pierre qu'elle me jetta, sans toutefois me frapper; Je ne laissay pas d'espier toutes les occasions de faire mon coup, je parlay en diverses rencontres à cette miserable mere, la conjurant d'avoir pitié de son fils, ie la trouvay toujours inflexible; ainsi ce pauvre ieune

homme mourut ſans Bapteſme, au moins réel ; il ſemble que la malediction de Dieu ſoit ſur cette cabane dans laquelle le P. de Carrheil avoit eſté traitté encore plus indignement que moy, pour un ſemblable ſujet.

Quelque temps apres cette affliction, qui me fut bien ſenſible, il plût à Dieu de me conſoler, par la converſion d'un jeune priſonnier de guerre, de vingt à vingt-deux ans, je n'ay jamais trouvé un Sauvage plus docile, on luy venoit de couper la moitié d'une main, & d'arracher les ongles; une foule de peuple l'entouroit de tous coſtez, c'eſtoit à qui le feroit chanter; on luy laiſſoit prendre haleine de temps en temps, & je me ſervois de cette occaſion pour l'inſtruire, il ſembloit parmy tout ce trouble qu'il n'euſt de la preſence d'eſprit, que pour concevoir les veritez Chreſtiennes, que je luy enſeignois; enfin il me ſatisfit tellement que je le baptiſay, ce qui luy donna tant de joye, qu'il me remercia publiquement en chantant, de la charité que je venois d'avoir pour luy.

J'en compte trente, tant enfans qu'a-

dultes, à qui Dieu a fait la mesme grace, depuis le départ du Pere de Carrheil; j'espere que cette troupe de petits Innocens qui augmente de toutes parts l'Eglise triomphante, obligera enfin Dieu par les prieres qu'ils luy en font, à avancer le temps de la conversion de ces barbares, qui ne paroist pas encore si proche. Car de croire qu'une nation entiere se convertisse en mesme temps, & ne pretendre faire des Chrestiens qu'à centeines, ou à milliers en ce païs, c'est s'abuser; le Canada n'est pas un païs de fleurs; pour en trouver & en cüeillir quelqu'une, il faut marcher long temps parmy les ronces & les espines. Les personnes de haute vertu, trouvent icy de quoy exercer leur zele; & les lasches comme moy sont ravis de se voir obligés par necessité à souffrir beaucoup, à n'avoir aucune consolation que de Dieu seul, & à travailler incessamment à se santifier. Je prie de tout mon cœur Vostre R. de me laisser dans cet heureux estat toute ma vie, & de se persuader que c'est la plus grande faveur qu'elle me puisse faire, &c.

J'adjousteray encore ce mot, pour vous dire

dire des nouvelles de nos petites guerres, dit le Pere. Le jour de l'Afcenfion, vingt Tfonnontoüans,& quarante des plus fiers de noftre jeuneffe, partirent de ce bourg pour aller faire quelque coup dans les champs des Andaftogués; à quatre journées d'icy,les Tfonnontoüans qui faifoiét bande à part, les autres ayant pris le devant par eau, furent attaquez par foixante enfans de 15. à 16. ans d'Andaftoguez, & mis en fuite, avec perte de deux des leurs, l'un tué fur la place, & l'autre emmené prifonnier. Ces jeunes victorieux ayant appris que la brigade des Goiogoüens eftoit allée en canot, fe mirent promptement fur des canots, & les pourfuivirent avec tant de diligence, que les ayans joints, ils les ont battus, huit des noftres ont efté tuez dans leurs canots, quinze ou feize font retournez tout percez de coups de fleches & de coufteau, ou demy affommez à coups de haches. Le champ de bataille eft demeuré aux enfans d'Andaftogué, avec perte, dit-on, de quinze ou feize de leurs gens. Dieu conferve les Andaftoguez, qui ne font que trois cent hommes de guerre, & il

favorise leurs armes pour humilier les Iroquois, & nous conserver la paix & nos Missions.

Depuis cette lettre escrite, le Pere de Carrheil est retourné heureusement en sa Mission, comme je l'ay déja dit, & le Pere Raffeix est allé travailler avec le Pere Garnier dans les Missions de Tsonnontoüan, dont nous allons parler au Chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Des Missions de la Conception, de saint Michel & de saint Iacques à Tsonnontoüan.

LEttre du Pere Julien Garnier du mois de Juillet 1672.

Le spirituel de ces Missions depend beaucoup des affaires temporelles, & sur tout de la disposition des esprits, pour la paix avec les François. Les anciens du bourg de Gandachiorágon m'avoient témoigné dans un conseil assemblé exprés, qu'ils vouloient prier Dieu; & en effet, quelques-uns commençoient à le faire,

& quoy que je n'y visse pas encore de grands principes de foy, neanmoins leur exemple portoit le peuple à m'escouter, & me donnoit toute liberté de visiter, & d'instruire les malades. Mais les bruits d'une armée Françoise renverserent bien-tost ces petits commencemens. Les esprits estans mal disposez, le demon s'est servy de l'occasion pour faire parler contre la foy, & contre ceux qui la preschent. Un vieillard venu depuis quelques années de Goiogoüen, esprit broüillon, mais fort en paroles, qui fait ce qu'il veut de nos Tsonnontoüans, & qui passe parmy eux pour un prodige d'esprit, leur prouve que la foy fait mourir par l'induction des familles entieres, qui l'embrasserent autrefois, lorsque le deffunt Pere Menard Missionnaire Apostolique demeuroit à Goïogoüen, & desquelles il ne reste pas, dit-il, une seule ame. Il ajoute que les habillez de noir ne sont icy que comme des espions, qui mandent tout à Onnontio, c'est à dire, à Monsieur le Gouverneur, ou que ce sont des sorciers qui font par la maladie ce que Onnontio ne peut faire par ses armes. Je sçay avec asseu-

rance qu'on a deliberé de ma mort en qualité d'eſpion, & que comme ſorcier, noſtre hoſte meſme, Onnonкentitaoüi, le plus conſiderable des Chefs de cette grande Nation, a ſouvent fait à ſa ſœur la propoſition de me tuer, lorſqu'elle luy témoignoit de grandes défiances de moy, à l'occaſion de ſa fille, qui tomboit ſouvent malade. Comme je ne me retire pas de ſi bonne heure qu'ils ont coutume de faire, & que je demeure le ſoir un temps notable à prier Dieu dans la Chapelle, ils ſe perſuadent que je ne puis m'employer à autre choſe pendant ce temps-là, qu'à communiquer avec quelque demon, & à comploter avec luy la ruine de leur famille. De ſorte qu'à parler humainement, ma vie dépend de la ſanté de cette petite fille, & je courrois grand riſque de la perdre ſi elle venoit à mourir; il y auroit encore autant à craindre pour moy, ſi on apportoit une nouvelle probable de la marche d'une armée Françoiſe en ce païs; pluſieurs m'ont aſſeuré par avance, que ſi cela arrivoit, infailliblement ils me caſſeroient la teſte.

C'eſt en cela, mon Reverend Pere, que

je ſuis heureux, & que j'eſtime le bonheur de ma Miſſion, qui m'oblige à conſiderer chaque moment, comme le dernier de ma vie, & à travailler avec joye en cet eſtat au ſalut de ces pauvres ames; un ſeul enfant mis dans le Ciel par le ſaint Bapteſme, eſt capable de changer en douceur toutes ces amertumes.

Ce vieillard dont je parlois maintenant ſe ſert encore à ſon avantage de tout ce qui s'eſt paſſé ces dernieres années, & de ce que ceux qui ont eſté à Quebec, ont rapporté contre moy en particulier. Il n'en falloit pas tant pour détourner de la priere, & pour aigrir contre nous des gens auſſi ombrageux que le ſont ceux-cy, & qui ſont entierement dans les Jongleries & les ſuperſtitions; auſſi ceſſa-t'on de venir à la Chapelle; ſi j'entrois dans les cabanes pour y chercher les malades, on ne m'y regardoit que de mauvais œil, & ſi je les voulois inſtruire, on m'interrompoit d'ordinaire par quelques paroles injurieuſes. L'yvrongnerie ſurvenant la deſſus m'obligeoit de me retirer dans la Chapelle, où j'ay toujours trouvé un azyle aſſeuré. J'admire que dans tous ces trou-

bles, il n'y ait eu qu'un seul yvrogne qui m'y soit venu chercher ; on l'empescha neanmoins de me nuire. Depuis onze mois, il n'est mort dans tous les Bourgs de cette nation que trente-trois personnes baptisées, quasi tous enfans, nous en avons baptisé sept autres qui sont encor malades, ce sont en tout quarante.

La misericorde de Dieu a esté grande sur quelques adultez baptisez, entr'autres sur un Captif des Ontoüagannha, ou Chaoüanong, d'un âge caduque, ils n'amenent d'ordinaire que des jeunes gens de ces païs si éloignez; Dieu voulut que je me trouvasse heureusement au lieu où il arriva, avec un Interprete, le seul que je sçache de cette langue en ce païs, il escouta avec plaisir tout ce que je luy enseignay des principaux mysteres de nostre foy, & du bonheur eternel dans le Paradis; enfin je le trouvay disposé au Baptesme, & je croy qu'il entra dans le Ciel le mesme jour de son arrivée à Tsonnontoüan, la Providence divine l'avoit conduit plus de trois cent lieuës lié & garotté, pour luy faire trouver icy la vraye liberté des enfans de Dieu.

Une femme eſtant ſurpriſe du haut mal ſe jetta dans le milieu d'un grand feu, avant qu'on puſt l'en retirer, elle ſe trouva ſi fort bruſlée, que les os de ſes mains, & de ſes bras luy tomboient les uns apres les autres, comme je n'eſtois pas alors dans ce bourg, un ieune François que i'ay avec moy, qui ſçait bien la langue, & qui fait dignement la fonction de Dogique, y courut, l'ayant trouvée dans ſon bon ſens, il luy parla de Dieu & de ſon ſalut, l'inſtruiſit, luy fit faire tous les actes neceſſaires en cette occaſion, & la baptiſa. Cette pauvre creature paſſa les huit ou dix iours qui luy reſterent de vie, en prieres, c'eſtoit-là toute ſa conſolation dans des douleurs tres-griéves, & dans un abandon extréme de tout ſecours humain, qu'elle ſouffrit avec une patience admirable, dans l'eſperance d'une vie eternelle. Ce ſont des coups de grace qui ſe font connoiſtre en ces païs barbares plus ſenſiblement, & qui adouciſſent puiſſamment les peines, les fatigues, & les amertumes d'un Miſſionnaire.

Un ieune homme Chreſtien d'une nation étrangere & mort tres chreſtienne-

ment, m'attendrissoit toutes les fois que je le faisois prier Dieu dans sa derniere maladie ; son cœur & sa devotion, se faisoient voir dans ses yeux, sur son visage, & dans l'ardeur de ses paroles ; ses parens en estoient dans l'admiration ; il me temoigna cent, & cent fois souhaiter la mort, pour se voir au plustost dans le Ciel ; ces sentimens sont une marque de Foy bien manifeste. Une femme Huronne Chrestienne nous en a donné d'aussi sensibles, elle s'estoit enfin laissée persuader dans l'abbatement d'une longue maladie, qu'un festin superstitieux la gueriroit ; mais elle reconnut sa faute, & voulut d'elle-méme en faire une reparation publique, faisant paroistre une grande douleur d'avoir obey à ces suppots d'enfer, ausquels elle reprocha en bonne compagnie la malice qu'ils avoient euë de luy avoir donné un conseil si detestable.

Les Hurons de la Mission de saint Michel ont de plus grands desirs que jamais, de se rendre à Quebec, pour y augmenter l'Eglise de Nostre Dame de Foy, quelques-uns de ceux qui ne sont pas encore Chrestiens, ont temoigné qu'alors ils

embrasseroient la Foy. Le plus notable & le plus agé de tous, prit la parole en suite d'une petite leçon, que je leur fis la dessus, & declara que, pour luy, il n'attendroit pas si long-temps à se faire Chrestien, qu'il en prenoit à l'heure mesme la resolution, qu'il renonçoit à ses songes, & à tout ce qui estoit deffendu de Dieu, qu'il se feroit instruire incessamment qu'il ne manqueroit point tous les jours d'assister à la priere; & qu'il exhorteroit les autres à suivre son exemple, il a tenu sa parole jusques à present, & j'espere qu'il sera bien-tost baptisé.

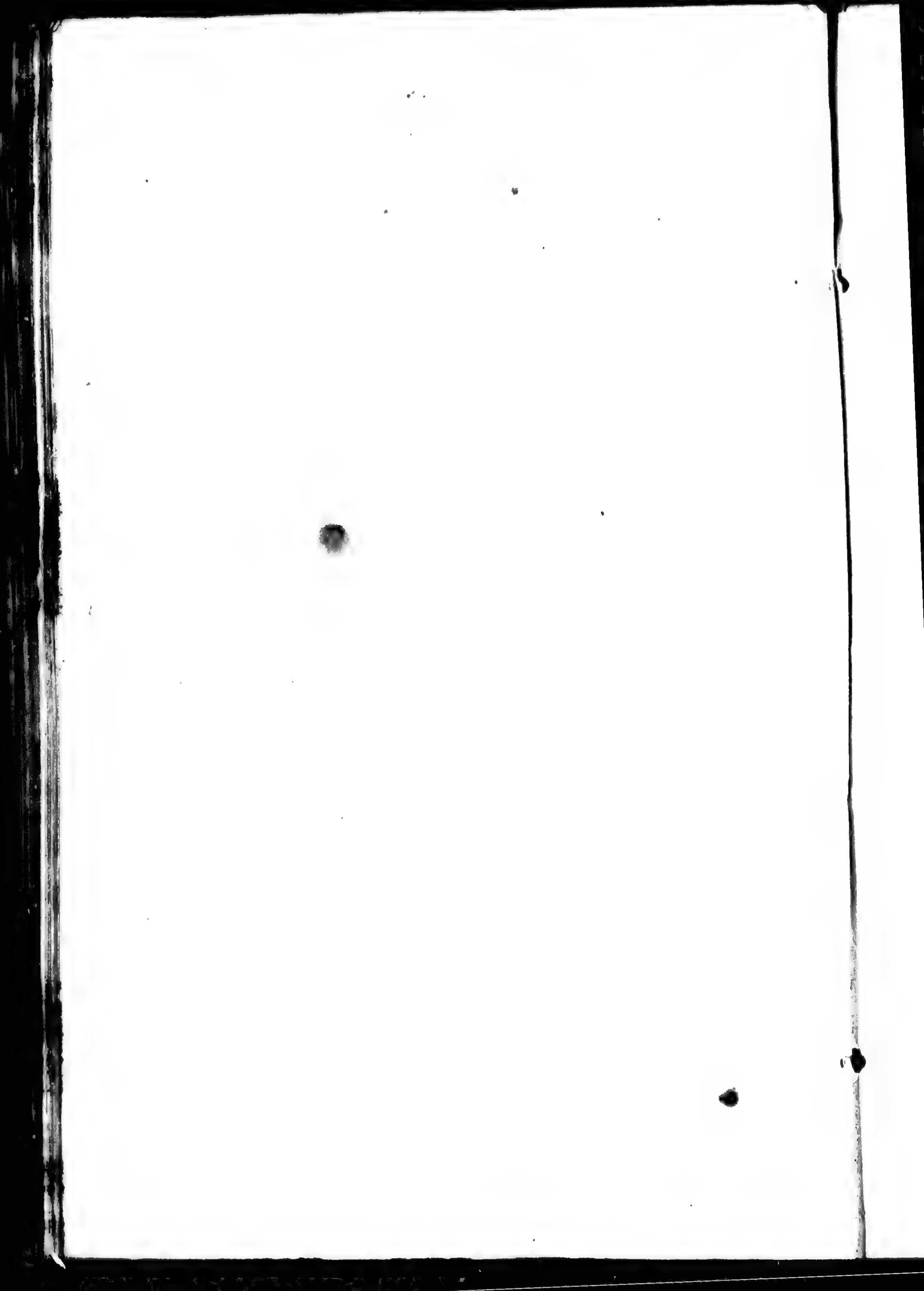
Je finiray la presente par une action digne d'un courage Chrestien. Un ancien de cette petite Eglise, qui y a fait avec grande edification l'Office de Dogique depuis plus de vingt ans, quelle avoit esté privée de Pasteur par les guerres de plusieurs années; ayant appris que son fils, qui estoit son unique, avoit esté tué sur la place, dans un combat contre les Gandastógués; il en fut affligé autant qu'on le peut estre, quoy que dans une resignation entiere à la volonté de Dieu, dont il faisoit à tous moments des actes heroï-

ques. Mais ce qui surprit tout le monde fut qu'une seconde nouvelle estant venuë que ce jeune homme n'estoit pas mort, & que les playes qu'il avoit receuës ne paroissoient pas mortelles; ayant enfin esté apporté sur une espece de brancart; le vieillard alors reprenant ses esprits & animant sa Foy d'une nouvelle vigueur, il passa la journée a en faire des remercimens à Dieu, pleins de respect & de reconnoissance. Tous ceux du bourg s'assemblerenr en foule dans sa cabane pour luy en temoigner leur joye, ils en sortirent avec une haute estime de sa vertu.

Apres tout, j'ay remarqué que ce n'est pas tant la depravation des mœurs qui empeche nos Sauvages d'estre Chrestiens, que les mauvaises idées qu'ils ont pour la pluspart de la Foy, & du Christianisme. Je connois pres de deux cent familles, entr'autres, dans des mariages fermes & stables, qui eslevent moralement bien leurs enfans, qui empechent que leurs filles ne conversent trop au dehors, & qu'elles ne se jettent dans les desordres de l'impureté, qui ont horreur de l'yvrongnerie, & qui feroient pour vivre

tres-chrestiennement, s'ils avoient la Foy. C'est un don de Dieu que nous luy demandons incessamment pour ces pauvres ames, qui sont le prix de son Sang, & que je recommande tres-particulierement, mon Reverend Pere, à vos saintes prieres, & saints sacrifices. A Tsonnontoüan ce 20. de Juillet 1672.







DES MISSIONS AUX PEUPLES MONTAGNAIS ET ALGONQUINS à Tadouſſac, aux Outaouacs & à la Mer du Nord. des Années 1671. & 1672.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

De la Miſſion de Tadouſſac.

Lettre du Pere François de Crepieul du 2. de Iuin 1672.

MON R. PERE,

Puiſque vous m'ordonnez de vous mander ce qui s'eſt paſſé pendant mon

hyvernement, je vous obeïray avec sincerité, vous donnant un petit journal de nostre voyage, où vous ne verrez qu'une suitte de biens & de maux, de douceurs & de rigueurs, que la divine Providence a fait succeder les uns aux autres d'une façon bien aymable.

Je partis de Quebec le 25. Octobre 1671. avec les Sauvages que je devois suivre dans les bois pendant tout l'Hyver, & nous nous rendîmes en trois jours à Tadoussac, où je trouvay les Sauvages de ce lieu ravis de ma venuë : ils me donnerent des marques bien consolantes de leur pieté pendant tout le temps que je fus avec eux, mais particulierement le jour de tous les Saints, ayant consacré cette grande Feste par toutes les devotions, qui se pratiquent au milieu du Christianisme le plus Saint.

Nous ne quittâmes ce lieu que le sixiéme Novembre pour entrer dans la riviere du Saguenay ; mais ayant esté arrestez dés la nuit suivante par le mauvais temps, nous trouvâmes nostre azile dans une baye assez spatieuse, où nous demeurasmes pendant quatre jours de vents & d'orages.

J'eus le bon-heur d'y gouſter les premieres incommoditez de l'hyvernement, cauſées par le froid, qui eſtoit deſia tres-vehement; par le coucher, n'ayant plus deſormais d'autre lict, que la neige couverte de quelques branches de ſapin: mais ſur tout, par la fumée, qui fait la grande Croix de ceux qui hyvernent avec ces Sauvages. Il faut y avoir paſſé, pour concevoir les douleurs, que cette ſorte de fumée cauſe aux yeux qui n'y ſont pas accouſtumez, & meſme à ceux des Sauvages; ſur tout quand on eſt enfermé, comme nous eſtions, dans une petite cabanne d'ecorce, où le bois moüillé & demy pourry, qu'on y bruſle, l'air humide, les neiges, & les vents de certains temps, rendent la fumée ſi piquante, que quoy qu'on s'en deffende un peu, ſe tenant toujours couché le plus bas qu'on peut, on ne laiſſe pas ſouvent de perdre preſque la veuë à force de pleurer; car les larmes coulent inceſſamment pendant tout le jour, mais des larmes ſi ameres & ſi cuiſantes, que le ſoir on en reſſent la meſme douleur que ſi l'on avoit beaucoup de ſel dans les yeux.

Comme on eſt obligé apres avoir mar-

ché quelque lieuës, de s'arester les 5. & 6. jours entiers & quelquefois d'avantage, il faut se resoudre à passer tout ce temps dans ce petit martyre, sans aucune discontinuation.

J'ay esté bien aise de vous expliquer une fois pour toutes cette peine, parce que nous l'avons soufferte presque pendant tout l'Hyver, mais elle n'a pas pourtant empesché la devotion de nos Sauvages, qui pour ne se pas priver un seul jour de la consolation d'entendre la Messe, ayment mieux s'exposer pendant que je la dis, à la rigueur du froid, esteignant le feu, qui par sa fumée empescheroit cette sainte action : c'est ce qui a esté pratiqué tous les jours, sans y manquer quelque temps qu'il fist.

L'onziesme de Novembre, aprés avoir dit la Messe, & arboré la Croix dans ce lieu desert, nous fismes voiles d'un vent favorable, mais qui nous perça d'une pluye froide, dont nous fusmes tous glacez.

Sur le soir, nous abordâmes à une grande baye, qui sembloit nous inviter à debarquer, par la beauté d'un Port assez com-

commode, qu'elle nous preſentoit, & qui par un aſpect bien agreable paroiſſoit comme couronnée de trente grandes montagnes qui l'environnoient de toutes parts; le pied de la plus haute fut choiſi pour y placer noſtre cabane, & pour y ſouffrir quatre ou cinq nuits un froid propre à exercer une patience à l'eſpreuve: il fut ſi violent, qu'il nous ferma la riviere de glaces, & nous obligea à prendre noſtre route dans les bois avec des fatigues preſque incroyables; La conſolation que je reçois par la veuë de l'Image de mon aymable Pere S. François Xavier, & de mon reliquaire, ou je porte de la vraye Croix, ſoulageoient beaucoup mes petites ſouffrances.

Le 13. le froid s'eſtant augmenté juſqu'à l'excez, nous arreſta pendant ſix jours dans le milieu d'une eſpaiſſe fumée, qui nous fit pleurer jour & nuit, & nous rendit aveugles pour un temps, j'eus bien de la joye à preſenter à Noſtre-Seigneur ces larmes, pour éteindre les flames de quelques ames du Purgatoire

Le 21. apres avoir commencé les fatigues qu'il y a à marcher dans les neiges

par des forests espaisses, & sur des montagnes escarpées, nos chasseurs ayant tué un orignac, me firent voir son petit, qui n'estoit pas plus gros que le pouce. Apres avoir bien estudié toute l'anatomie de ce petit animal, j'admiray la sagesse du Createur, qui sçait renfermer dans un si petit espace, tant de parties differentes, & si bien arrangées pour leurs fonctions: S'il eust esté plus grand, il eut remedié à la faim qui nous pressoit & qui jusqu'au premier jour de Decembre, ne nous a pas moins donné de peine que le froid & la fumée. Je vous avoüe, qu'il y a bien a souffrir dans cette sorte de vie, mais aussi les faveurs que Dieu repand alors dans l'ame de ses serviteurs, adoucissent bien ces amertumes; mais ce qui me console le plus, c'est de voir l'affection que nos Sauvages ont pour la priere, laquelle mesme ils inspirent à leurs enfans, car ces petits innocens ne manquent point tous les jours, si-tost qu'ils sont levez, de venir à moy, pour apprendre les prieres & le catechisme, en quoy les journées me semblent bien courtes, & pendant le silence de la nuit, lorsque nos Sauvages

:essent de chanter & de parler, & les en-
·ans de crier ou de pleurer, j'ay le loisir
de m'entretenir avec Nostre-Seigneur au
milieu de ces solitudes.

Ce fut la qu'une famille chrestienne
de Sauvages nommez Esquimaux, vint
nous joindre ayant quitté leurs Compa-
:riotes qui sont, disent-ils, si brutaux, qu'ils
font estrangler ceux qui reçoivent le Ba-
ptesme; comme nous marchions tous en-
semble par les bois & par les montagnes, je
r·ncontray en mon chemin, une pauvre
fille malade, qui me fit compassion, & quoy
que j'eusse assez de peine à me porter, Dieu
me donna assez de force pour charger sur
nes espaules, le fardeau qu'elle portoit,
& l'aider par ce moyen à se rendre au giste.
C·· acte de charité, outre la consolation
rieure que j'en receus, m'obtint peut-
: de Dieu une grace remarquable, car
e preserva d'un danger bien grand,
tant par mégarde, jetté dans un trou
.e trouva sous les neiges au milieu des
:es de la riviere, où du moins je devois
ir une jambe rompuë.

Ce fut vers ce temps que nous celebrâ-
, avec toute la solemnité possible la

Feste de l'Immaculée Conception, où les Confessions, les Cōmunions, les cantiques Spirituels, & les autres devotions que nos Sauvages pratiquerent pendant toute cette journée, furent sans doute bien agreables à la sainte Vierge, qui se voyoit ainsi honorée dans des lieux si affreux, & par des Barbares si zelez pour sa gloire.

Cependant nous continuons nostre route, qui n'est marquée que par celle des orignaux, sur les pistes desquels on marche tant qu'on peut, pour avoir de quoy vivre, c'est ce qui nous engage en des chemins facheux, ou j'enfonce bien des fois dans la neige jusqu'à la ceinture, mais la peine est de s'en retirer : Apres avoir ainsi marché plusieurs jours inutilement, & bien affamez ; enfin le bon Dieu, qui a pitié de ses serviteurs dans leur necessité, nous fit tomber sur deux elans & sur quatre castors ; cela arriva bien à propos pour la veille de Noel, que nos Sauvages employerent à se preparer à la grande Feste, ne voulant pas par respect, aller ce jour-là à la chasse, & gardant le jeune de l'Eglise, nonobstant les jeusnes qui avoient precedé. Toute la nuit & le jour suivant

furent employez en devotions telles, que que je ne doute point que les Anges tutelaires de ces forets n'en soient ravis; celles d'un jeune homme, & d'une jeune fille, qui firent à la Messe de minuit leurs premieres communions, ne me donnerent pas peu de consolation.

Le fils de mon hoste, estant pour lors tombé malade, me donna un nouveau sujet d'exercer la patience, c'estoit un enfant de six ans, qui m'aymoit comme son Pere, & pour qui j'avois des tendresses bien grandes: Il venoit tous les iours matin & soir, me trouver pour estre instruit, méme pendant sa maladie, & lors qu'il estoit à l'extremité: Je tachay de faire en son endroit l'office de Medecin & de Pere, mais tous mes remedes furent inutiles, & il semble que Dieu voulut faire tomber la mort de ce petit Ange dans l'Octave des Innocens, afin qu'il allat au Ciel augmenter leur nombre, ses parens en furent touchez plus qu'on ne peut s'imaginer, cependant dans la ferme creance qu'ils avoient, qu'il estoit dans le Paradis, ils ne cessoient de l'invoquer, & apres que nous l'eusmes mis en terre avec les cere-

monies de l'Eglise, qui consolerent beaucoup tous nos Sauvages, avant que de partir de ce lieu, le pere de l'enfant fut se mettre à genoux sur son tombeau, pour se recommander à luy, & le prier de luy tenir desormais lieu de Pere.

La faim nous obligeant enfin de nous mettre en chemin, il fallut marcher par des lieux extremement rudes, grimper sur des montagnes, & puis les descendre, ce qui ne se fait que bien difficilement, quand elles sont couvertes de neiges, il nous fallut aussi traverser des lacs où l'eau de la pluye des trois iours precedens, nous donnoit bien de l'exercice, parce qu'elle passoit par dessus nos raquettes, & nous venoit jusqu'à my-jambes; Enfin il fallut essuier un vent froid qui se leva, & qui nous mit en grand danger d'avoir le visage, les pieds & les mains geleés: toutes ces fatigues abbattent beaucoup les forces d'un Missionnaire, qui n'a pas presque mangé avant que de partir, non plus que les autres de sa compagnie: mais le plus rude de ces travaux, c'est sur le soir, le temps de trois ou quatre heures qu'on employe à se cabanner, avant

que d'avoir du feu: ce n'eſt pas une petite conſolation de joindre ces ſueurs & ces froids, aux ſueurs & aux froids que Noſtre Sauveur a bien voulu ſouffrir pour noſtre amour. Voilà comme ſe paſſa tout le mois de Janvier.

Un des iours de ce mois, c'eſtoit un Vendredy, nous trouvans plus preſſez de de la faim, nous conjurâmes Noſtre-Seigneur par ſes ſacrées playes d'avoir pitié de nous: nos prieres ne luy furent pas deſagreables, car ce iour-là méme, il nous donna en fort peu de temps, cinq caſtors, qui ſervirent à reparer nos forces,& à nous mettre en eſtat de ſupporter de nouveaux travaux en continuant noſtre voyage; où paſſant par deſſus une riviere, la glace manqua ſous moy, & j'y aurois achevé mon ſacrifice, ſi cet endroit ſe fut trouvé un peu plus profond.

Pour vous raconter ce qui s'eſt paſſé pendant les trois derniers mois d'Hyver, il faudroit repeter tout ce qui nous eſt arrivé pendant les trois qui ont precedé: Nous avons bien tenu des routes differentes, mais nous y avons eu les meſmes peines. Le mois de Fevrier a eſté le plus rude

pour le froid, mais celuy de Mars nous a semblé le plus importun pour la fumée; Nous avons passé le premier dans la disette, & le second dans l'abondance des orignaux, que Dieu sembloit conduire comme par la main dans nostre cabane, bien plus qu'en celle des autres, & j'ay jugé que sa bonté infinie a voulu recompenser par ce petit soulagement temporel, la fidelité que nos Sauvages ont constamment gardée pour les prieres & pour le saint sacrifice de la Messe, que j'ay celebré tous les jours dans leur cabane.

C'est pendant ces deux mois, que nous avons ressenty par deux fois un trembleterre assez moderé, mais qui est la continuation de celuy qui commmença si violemment dans tout le Canada en l'année 1662. & qui n'a point cessé du depuis en ces quartiers du Nord, quoy que comme j'ay dit, il ne se fasse sentir que fort peu, & de temps en temps seulement.

Enfin, pour ne pas user de redite toutes nos routes, qui n'ont esté que par des chemins tous semez de Croix, se terminerent bien à propos à un lac qui porte le

le nom de la Croix, parce qu'il en forme tres-parfaitement la figure : afin de luy faire porter encore plus justement ce beau nom, nous plantasmes aux environs beaucoup de Croix, en memoire de celles que nous y avions souffertes pour y arriver.

Ce fut encore une providence de Dieu, qui nous avoit destiné les quartiers de ce Lac de la Croix, pour faire observer à nos Sauvages les saintes Ceremonies de l'adoration de la Croix. On s'estonnera peut-estre que pour bien celebrer les plus augustes Mysteres de nostre Religion, nous ayons pû renfermer dans une pauvre cabane tout ce qui est necessaire pour se conformer à l'Eglise pendant la Semaine-Sainte : Nous le fîmes pourtant, pour bien terminer nostre hyvernement, & pour consacrer ces Rochers, & ces Montagnes, par ce que nous avons de plus saint & de plus venerable. Le Jeudy, le Vendredy, & le Samedy Saint, firent de nos forests une Eglise, & de nostre cabane une sainte Chapelle, où fort peu des ceremonies, qui se pratiquent en ce temps, par les Chrestiens, furent obmises par

nos Sauvages; sur tout ils traitterent avec un grand respect, & un religieux silence la cabanne ou reposoit le saint Sacrement, pendant la nuit du Jeudy au Vendredy, & l'on ne cessa point dans ce profond desert, d'honorer cet auguste Mystere par des prieres continuelles, que les tenebres de la nuit n'interrompirent pas.

Il est vray que par tout où nous avons passé, nos Sauvages sembloient santifier cette barbarie par leurs communions, & par une vie aussi innocente, & aussi sainte pour leur estat, que celle que menent les Anachoretes dans leur solitude; mais ils ont voulu mettre le comble à leur pieté, au S. Jour de Pasques, avant que de quitter les bois, pour me faire oublier par de si devots exercices, toutes les fatigues que j'avois euës avec eux pendant tout cet Hyver.

Ce fut donc apres ces Festes que nous montâmes sur le Saguenay, le 16. de May 1672. & dés le lendemain nous revîmes avec joye Tadoussac, que nous avions quitté six mois auparavant. C'estoit le temps d'entreprendre la Mission des Pa-

pinachiois, pour laquelle Noſtre-Seigneur m'avoit conſervé aſſez de forces. C'eſt à 30. lieuës au deſſous de Tadouſſac, & je m'y trouvay heureuſement au temps que ces Sauvages y abordent du fond des bois, pour y faire leur petit commerce avec les François.

Je donnay les inſtructions neceſſaires à pluſieurs de ces pauvres gens, qui ne nous avoient encor jamais veus; je baptiſay 13. de leurs enfans, & adminiſtray aux Adultes les autres Sacremens dont ils eſtoient capables.

La bonté Divine me parut bien admirable pour le ſalut de deux femmes âgées de 80. ans, qui avoient autrefois eſté baptiſées par le feu Pere le Jeune, & n'avoient point veu depuis ce temps-là aucun Miſſionnaire: L'innocence & la pureté de vie qu'elles ont gardée dans leurs foreſts pendant tant d'années, a ſans doute merité la grace que Dieu leur a faite, de ſe trouver icy avant que de mourir, pour ſe preparer à cet important paſſage de l'eternité.

Voila, mon R. Pere, l'abbregé de ce qui s'eſt paſſé pendant mon hyvernement,

la grande grace que je vous demande, est de m'accorder le mesme bonheur pour l'Hyver prochain, pendant lequel j'espere que Dieu me donnera le courage de reparer, par de nouvelles souffrances, les fautes que j'ay pû faire pendant celuy-cy. Esperant cette faveur de V.R. je luy feray toute ma vie, &c.



DE LA MISSION DES OUTAOUACS.

CHAPITRE I.

PLus de trois cens baptesmes conferez depuis un an, plus de vingt-cinq Nations éclairées des lumieres de l'Evangile, un bon nombre de malades restablis en santé d'une façon tres-extraordinaire, des Eglises dressées & des Croix plantées au milieu de l'idolatrie, la Foy portée bien loin vers le Nord & vers le Midy, donnent sujet de loüer Dieu des benedictions qu'il continuë de verser abondamment sur les Missions des Outaoüacs.

L'an passé l'on donna au public la Carte des Lacs & des Terres, sur lesquelles ces Missions sont placées ; nous avons jugé à propos de la faire encore paroistre cette année, pour contenter la curiosité de ceux qui ne l'ont pas veuë, & pour distinguer quelques nouvelles Missions, qui sont establies depuis peu en ce païs-là,

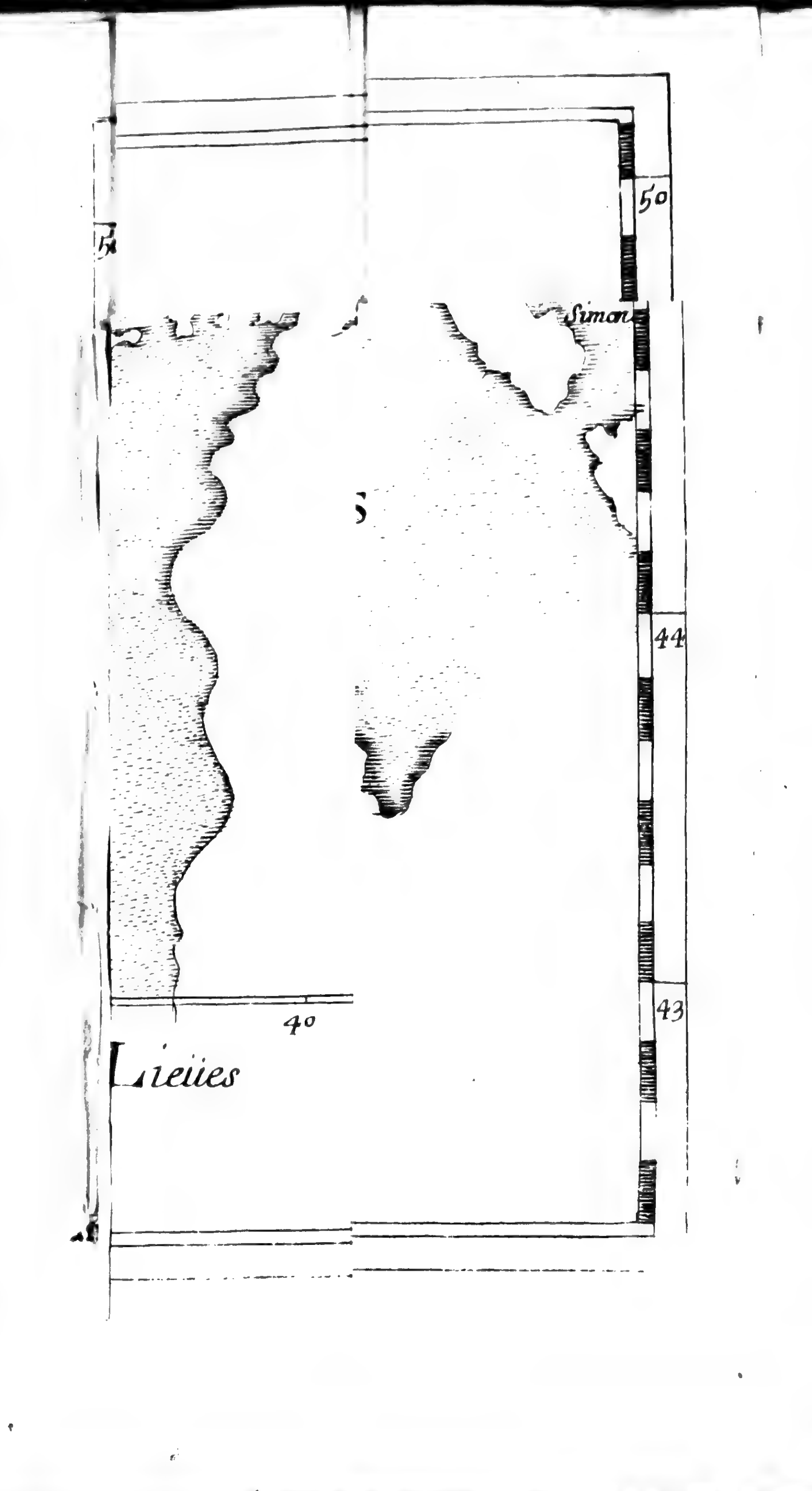
comme entr'autres celle de S. François Xavier, placée tout de nouveau ſur la riviere qui ſe décharge dans la baye des Puans, à deux lieuës de ſon embouchcure; & celle de la Miſſion des Apoſtres, ſur les coſtes du Nord du Lac Huron. Le P. Henry Nouvel, qui eſt Superieur de toutes ces Miſſions des Outaoüacs, a eu ſoin de celle-cy en particulier, & nous décrit ce qui s'y eſt paſſé en ces termes.

CHAPITRE II.

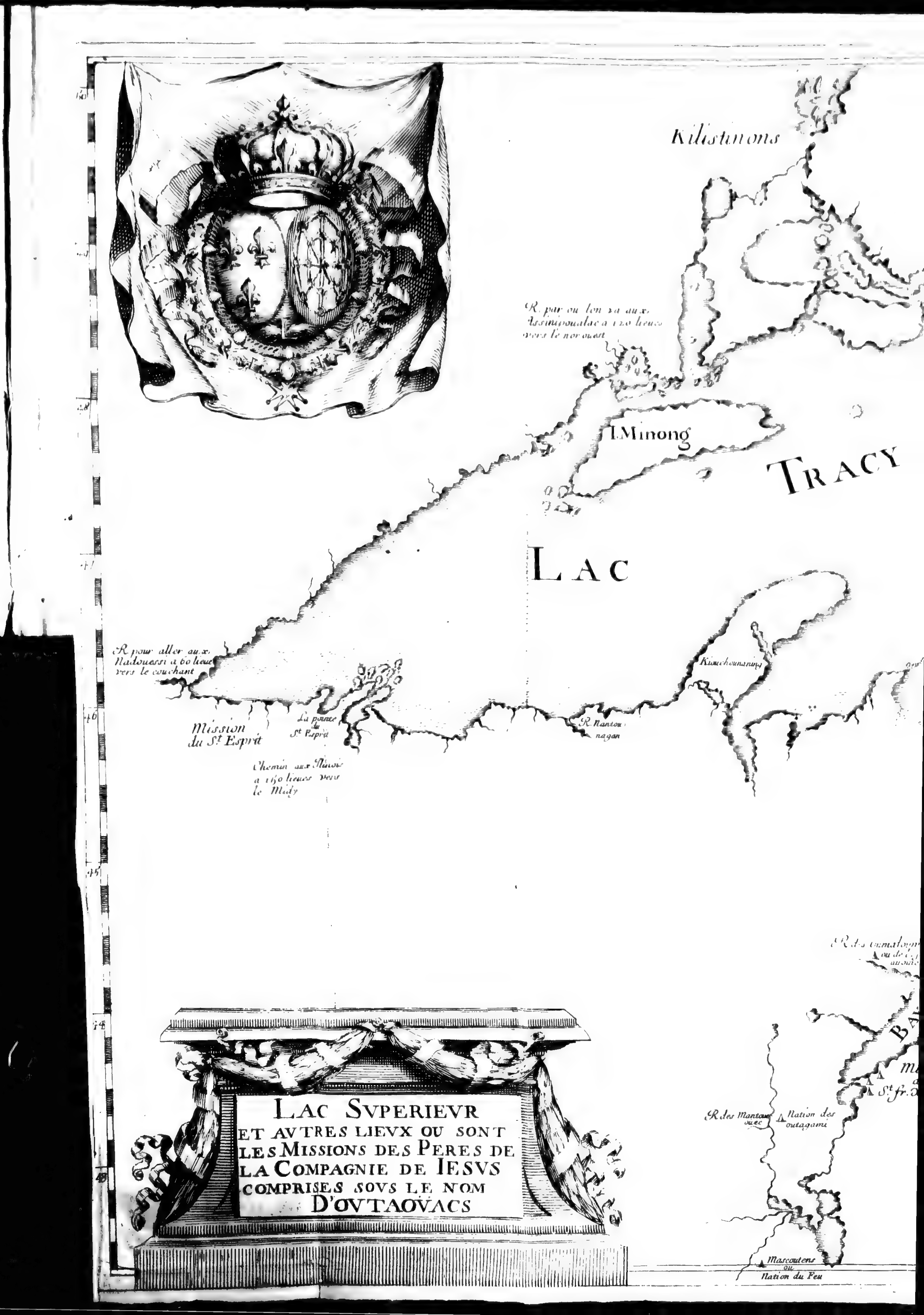
De la Miſſion des Apoſtres dans le Lac des Hurons.

JE partis de ſainte Marie du Sault, dit le Pere, le 26. Octobre 1671. pour aller prendre mon quartier d'Hyver chez les Amikoüés, où je n'arrivay qu'aprés 18. jours de marche, j'eus la conſolation en chemin de baptiſer 4. petits enfans, & d'inſtruire leurs parens, qui m'eſcouterent bien volontiers.

Le mauvais temps, & les vents contraires nous ayant obligez de nous refugier dans diverſes Iſles, je ne pûs me rendre à



50
Simon
44
43
40
Lieües


Kilistinons
R. par ou lon va aux Assinipoualac a 120 lieues vers le norouest
I. Minong
TRACY
LAC
R. pour aller aux Nadouessi a 60 lieues vers le couchant
Mission du St Esprit
La pointe du St Esprit
Chemin aux Ilinois a 150 lieues vers le Midy
R. Nantounagan
R. des Mantoueoec
Nation des outagami
Mascoutens ou Nation du Feu
LAC SVPERIEVR ET AVTRES LIEVX OU SONT LES MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS COMPRISES SOVS LE NOM D'OVTAOVACS

Gens des Terres

Gens des Terres

TRACY

OV

SVPERIEVR

Les grandes Isles

outakoua minan

le Sault

Mission de

Mission de St Ignace

S. Michel makinac

LAC DES HVRONS

Mission de St Simon

LAC DES ILINOIS

BAYE DES PVANS

Mission de St fr. Xauier

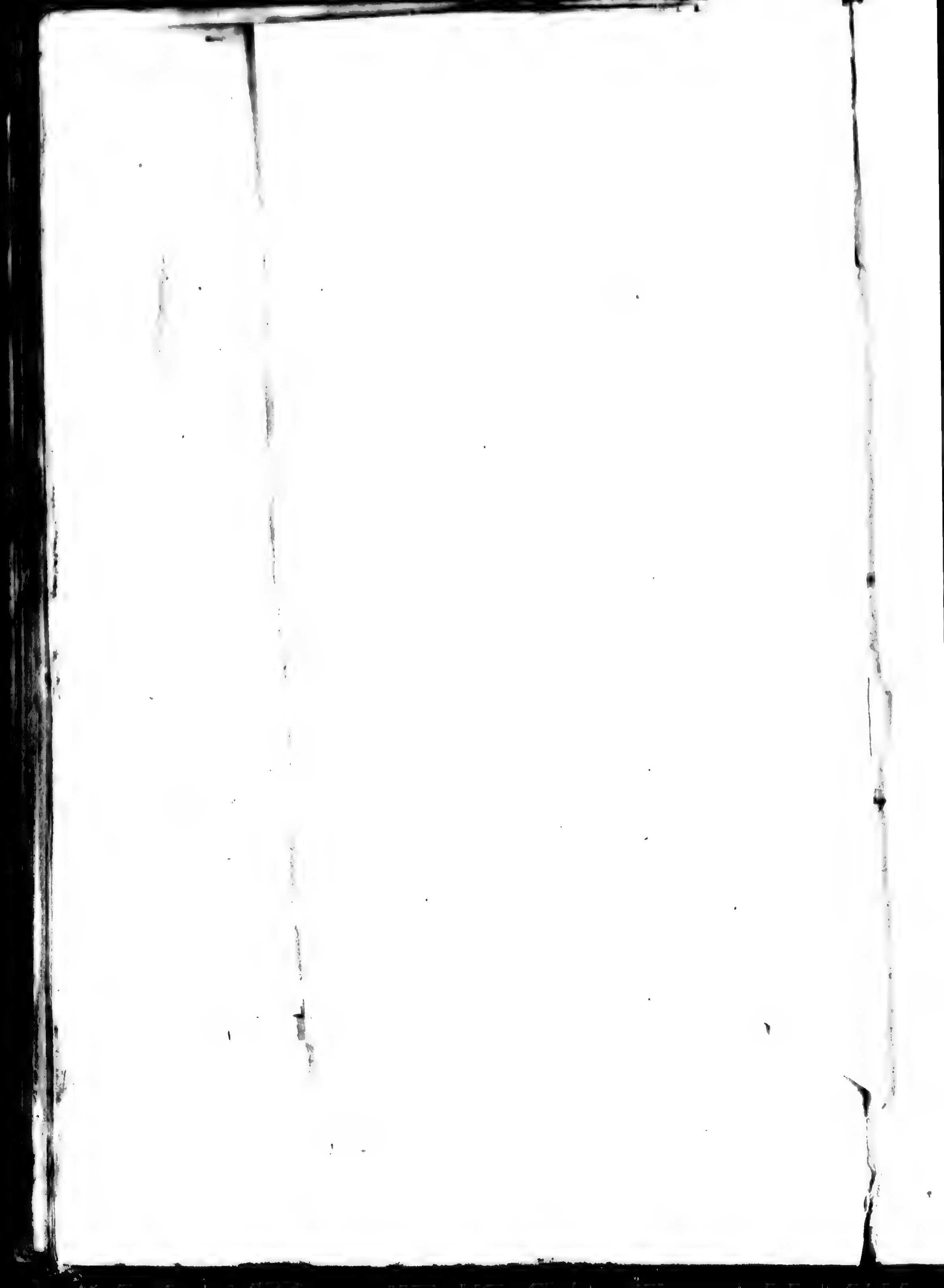
Nation des outagami

Mascoutens ou Nation du Feu

10 20 30 40 50

Eschelle de 50 Lieües

50 49 48 47 46 45 44 43



celle d'Ekaentouton, que le 6. de Novembre. J'y fis une Mission en passant, & y baptisay sept enfans; c'est là que je vis ce bon Sauvage nommé Loüis, qui peut passer pour le miracle de ce Christianisme; car ce n'est pas une petite merveille de voir un barbare, qui depuis plusieurs années demeure ferme dans la resolution qu'il a prise de passer le reste de ses jours dans le Celibat, n'ayant que cette veuë de se rendre plus agreable à Dieu, par ce genre de vie, qui est inoüy parmy les Sauvages. J'ay esté ravy de voir le respect que les jeunes gens de sa Nation ont pour luy, & le soin qu'il prend de disposer un esclave à recevoir le Baptesme au Printemps prochain: aprés luy avoir donné la sainte Communion, je l'ay laissé plein de confiance & de resolution pour perseverer, s'appuyant sur les forces que luy donne le Sacrement de Confirmation, qu'il a reçu des mains de Monseigneur nostre Evesque.

Estant party d'Ekaentouton le 8. Novembre, & ayant esté arresté 2. jours, sur une pointe de rocher par les vents contraires; enfin je me rendis au lieu où je

devois passer l'Hyver avec les Amicoüés, qui sont les Sauvages, appellez la Nation du Castor. Je donnay commencement à cette Mission par le Baptesme de 14. petits enfans, le jour de la Presentation de la sainte Vierge, à laquelle je presentay ces premiers fruits de ma Mission.

Nostre petite Chapelle fut bien-tost dressée, & ensuite comme consacrée par le Baptesme d'une pauvre vieille, à qui la santé du corps fut renduë avec la vie de l'ame, par les merites de la sainte Vierge, & de saint François Xavier, à qui elle s'estoit recommandée.

Peu aprés cinq petits enfans reçeurent dans le mesme lieu le saint Baptesme, avec toutes les ceremonies de l'Eglise.

Le Diable envieux du bien que cette Mission commençoit de faire, & de l'honneur que j'avois fait rendre à Jesus-Christ par nos Sauvages la nuit de Noël, s'efforça d'en troubler la solennité par des ceremonies superstitieuses, que nous apellons jongleries, dont ces barbares se servent pour rendre la santé aux malades. Un de nos bons Chrestiens estant reduit à l'extremité par une tres-dangereuse maladie,

ladie, les infideles s'assemblerent en grand nombre dans sa cabane, & employerent tout ce qu'ils sçavoient de superstitions pour le restablir en santé : J'en eus nouvelles, & aussi-tost ie me transportay dans cette cabane, où ie trouvay tout ce monde bien occupé à cette impieté, ie m'approche du malade, ie le reconcilie à Dieu, au milieu de cette foule, par le Sacrement de Penitence, & demeure toujours aupres de luy, dans la resolution de tout souffrir plustost que de permettre qu'on enlevast la brebis d'entre les bras de son Pasteur: Ces barbares voyant leurs Jongleries interrompuës, se fachent, me menacent, & me commandent arrogamment de sortir, pour leur laisser achever ce qu'ils avoient commencé, je tins ferme, & leur dis que ce malade m'appartenoit, parce qu'il estoit Chrestien, & que ie ne l'abandonnerois iamais: Un de ces furieux, plus insolent que les autres, voulut user de la force pour me mettre dehors, ie resistay, les autres se ioignent à luy, & m'entrainent avec violence, & comme la fureur estoit iointe à la force, ils ne purent pas me mettre hors de la ca-

H

bane, ſans me laiſſer ſur le viſage des marques de leur colere; i'eſtois plus ravy de porter ces playes, que s'ils m'euſſent donné un empire, & la ſatisfaction qu'ils me firent par apres en reconnoiſſant leur faute, & m'en demandant pardon, ne me fut pas ſi agreable que les coups que i'avois receus, me ſouvenant de la ioye qu'avoient les Apoſtres, quand ils eſtoient trouvez dignes de ſouffrir des ignominies, pour le nom de Jeſus-Chriſt.

Le ſuccez que Dieu me donna ſur un Jongleur fut encore plus éclatant, ie l'allois attaquer de nuit, lorſqu'il ſe mettoit en devoir de pratiquer ſes ſuperſtitions, pour deviner quelle eſtoit la cauſe de la mort de deux enfans decedez peu auparavant; car tant s'en faut qu'il y puſt reüſſir, qu'au contraire, l'auteur de cette Jonglerie ayant veu ſa femme tomber malade, & s'eſtant eſtonné que Dieu luy euſt rendu ſoudainement la ſanté par le moyen de la priere, reconnut ſa faute, & fit luy meſme une belle & grande Croix, par l'ordre que ie luy en donnay, que nous elevâmes avec grande ceremonie, pour eſtre deſormais l'obiet de la vene-

ration de ces Peuples, & pour augmenter le triomphe de la Croix ſur l'idolatrie; ie baptiſay en meſme temps cette vieille femme, à qui Dieu avoit rendu la ſanté par les interceſſions de ſaint François Xavier, & avec elle deux de ſes petites filles, deſia aſſez âgées, leſquelles s'eſtoient renduës dignes de cette grace par l'innocence de leur vie, par leur pieté, & par le ſoin extraordinaire qu'elles ont eu de ſe faire inſtruire en nos Myſteres.

Il fallut terminer cette ceremonie par le Bapteſme d'un enfant de deux iours, afin de pouvoir offrir à N. S. des eſtrennes de tous les âges en ce premier iour de l'année 1672.

Je ne fus pas long-temps ſans reprendre ce ſaint employ. Dés le 6. iour de Janvier, quatre filles bien inſtruites dans les choſes de la Foy, receurent le Bapteſme, puis un homme fait, & enſuite un enfant; aprés quoy, ayant entrepris d'aller faire Miſſion aux Nipiſſireniens, toutes les fatigues d'un chemin tres-rude furent eſſuyées par la pieté de la pluſpart de ces pauvres Sauvages, mais bien plus par le Bapteſme de neuf enfans, dont deux n'at-

tendoient que ce passe-port pour estre receus au Ciel, estant morts deux jours aprés avoir esté admis dans l'Eglise.

Cette Mission fut suivie d'une autre que j'entrepris vers les Outaoüacs d'Ekaentouton, où Dieu me fit trouver trois enfans à baptiser, l'un desquels mourut trois jours aprés, & fut reçu au Ciel.

Ce n'estoit qu'une entrée pour le Baptesme d'un jeune homme de vingt ans, d'un enfant de huit ans, de deux jeunes hommes mariez, de trois jeunes filles de quinze à seize ans, de six jeunes garçons de douze à quatorze ans, & de deux veuves les plus considerables de toute la Nation; c'est le choix que je fis parmy les Catechumenes, n'admettant à ce Sacrement, que les plus fervens, les mieux instruits, & les plus constans dans la pratique de la vertu.

Vers ce mesme temps, je fis diverses courses sur les glaces pour chercher la brebis égarée, j'y trouvay à donner le Baptesme à cinq enfans, & à un jeune homme malade, pour le salut duquel la Providence a eu les yeux plus ouverts que moy, parce que l'ayant baptisé par

mégarde, non pas avec de l'eau naturelle, mais avec une certaine liqueur qui coule des arbres vers la fin de l'Hyver, qu'on apelle eau d'Erable, que je prenois pour de l'eau naturelle, je reconnus mon erreur lorsque voulant donner à ce malade quelque prise de Theriaque, je demanday de l'eau d'erable, qui estant naturellement sucrée, est plus propre à cet effet, on me presenta de la mesme liqueur dont je m'estois servy pour le baptiser, ce qui m'obligea à reparer cette faute heureusement peu auparavant sa mort.

Le Printemps s'approchant, il fallut songer à mettre fin à mon hyvernement, pour retourner au Sault, nos Chrestiens se voulant consoler de mon absence, firent une grande Croix & me prierent de les assister, lorsqu'ils la planteroient au milieu de leurs Champs, ce qui fut fait avec bien de la devotion, chantans en leur langue le *Vexilla*, pendant que ce bois adorable s'élevoit en haut, & ils me promirent que tous les iours ils ne manqueroient pas de venir rendre leur hommage à ce triomphant Estendard du Roy

du Ciel & de la Terre.

Il me fallut donc quitter à regret ces bons Neophites, aprés avoir baptisé plusieurs de leurs enfans, & pour ne pas perdre mon temps en m'en retournant, ie passay par Missisak, où ie fis neuf Baptesmes, & y exerçay les fonctions de Missionnaire, autant que le peu de temps que i'avois à rester parmy eux, me le put permettre.

Avant que de finir ce recit, ie dois cette reconnoissance à la memoire du Pere Jean de Brebeuf, qui a autrefois consacré une partie de ce Lac par ses travaux, & qui a donné sa vie pour Jesus-Christ, par la plus horrible de toutes les cruautez des Iroquois, ie luy dois, dis-ie, cette reconnoissance, de publier quelques merveilles que Dieu a voulu operer envers nos Sauvages par ses merites; ie n'en raporteray que trois qui me paroissent considerables.

Un enfant se trouvant si malade que tous les remedes estoient sans effet, ses parens s'aviserent d'y employer les Jongleurs, mais voyant que le mal alloit toujours s'augmentant, ils eurent une meil-

leure pensée, qui fut de me presenter leur enfant; je le vis, mais il estoit si mal que je ne crus pas qu'aucun remede humain pust le delivrer; je recommanday donc aux parens d'avoir recours à Nostre-Seigneur, qui se laisseroit flechir par les intercessions d'un de ses serviteurs, que la pluspart des Sauvages avoient veu dans le païs des Hurons, & je leur ordonnay ensuite d'apporter l'enfant en la Chapelle trois jours de suitte, pour luy faire prendre un peu d'eau, dans laquelle j'avois trempé une Relique du Pere de Brebeuf, dés le second jour, il fut guery, & son Pere en témoigna sa joye dans un festin public qu'il fit à cette occasion, & ensuite receut le Baptesme.

Une jeune femme qui avoit esté baptisée il y a quelques années au Cap de la Magdelaine, fut surprise d'une grosse fiévre, qui la mettoit en grand danger, avec un petit enfant qu'elle allaittoit: Je fus la voir pour la consoler, & ayant trouvé qu'elle se portoit fort mal, aprés quelques prieres que je luy fis faire, je luy donnay à boire un peu d'eau, où j'avois trempé ces mesmes Reliques; elle s'endormit là-des-

ſus, paſſant tout le jour dans ce doux ſommeil, dés le lendemain elle ſetrouva entierement guerie, & alla comme les autres femmes dans la foreſt, pour en apporter ſa charge de bois.

Une jeune Chreſtienne, fille d'une mere idolatre, ſe vit affligée d'une facheuſe fluxion ſur un œil, & ſur une jouë, ſa mere n'épaigna ni remedes ni Jongleries pour ſa gueriſon, mais tout fut inutile. J'appelay la fille dans la Chapelle, je luy lavay l'œil & la iouë de la meſme eau dont i'ay parlé, & dés la premiere fois, elle ſe trouva parfaitement guerie de ſon mal.

Voila, mon R. Pere, une partie de ce qui s'eſt paſſé pendant mon hyvernement de plus de ſix mois que i'ay employez à parcourir les Miſſions du Nord du Lac Huron, depuis ſainte Marie du Sault iuſqu'à Nipiſſing, c'eſt à dire plus de cent lieuës, ie vous prie de m'aider à remercier Noſtre Seigneur, des bontez qu'il a euës pendant tout ce temps-là pour les oüailles, & pour le Paſteur.

CHAPITRE III.

De la Miſſion de ſainte Marie du Sault.

DIeu a continué ſes miſericordes ſur cette Miſſion, qui conte depuis un an plus de cent quarante-cinq perſonnes baptiſées dans une belle Egliſe baſtie depuis peu en ce pays-là, qui attire l'admiration, non ſeulement des Sauvages, mais auſſi des François, qui la conſiderent comme une choſe aſſez ſurprenante, eſtant avancée comme elle eſt plus de quatre cent lieuës dans les forets.

Noſtre-Seigneur qui a voulu jetter les premiers fondemens de ce Chriſtianiſme par des ſignes extraordinaires, a eu la bonté de l'amplifier par les meſmes moyens, par leſquels il luy a donné naiſſance: Il a operé des merveilles en tous les aages, pour faire voir que tous eſtoient apellez à ſon Royaume; nous n'en rapporterons que deux de chaque aage, qui ſuffiront pour faire voir que les miſericordes de Dieu s'eſtendent juſques icy.

Dans l'aage le plus tendre, la premiere merveille qui arriva le 29. Octobre. 1671. fut telle. Plusieurs Sauvages ayant esté baptisez tous ensemble en ce jour dedié au grand Protecteur de l'Eglise S. Michel, dont on donna le nom à un des baptisez, & celuy de Gabriel à un autre, qui estoit un enfant de trois à quatre ans; cet enfant estoit tout moribond, & mesme durant les quatre iours, qui suivirent son baptesme, il perdit tout sentiment; de sorte qu'on le tenoit desia pour mort, quand le Pere Gabriel Druillettes, qui a soin de cette Mission, alla faire sur luy quelques prieres, & luy jetta de l'eau beniste, en forme de Croix; ce qu'il n'eut pas si tost fait, qu'au grand estonnement de tout le monde, l'enfant fut parfaitement guery; & depuis il ne cesse de faire, de soy-méme, à tous momens, le signe de la Croix, comme en reconnoissance de cette faveur.

La seconde merveille est arrivée en la personne d'une jeune fille d'un Capitaine Outaoüac, nommée Ursule; elle estoit malade à l'extremité d'une fiévre continuë, qui l'avoit reduite si bas, que depuis long-temps elle ne mangeoit plus; un

jour de Vendredy le Pere la fut voir, & l'ayant instruite sur le Mystere de la Passion de Nostre-Seigneur, il luy dit que c'estoit à tel jour qu'il avoit versé son sang pour nostre salut, & l'encouragea à prendre confiance en l'eau benite; il en iette en mesme-temps sur elle, priant saint François Xavier d'interposer son credit pour sa guerison: apres quoy, il sort de la cabane, & le lendemain matin le pere de la malade vint en diligence à l'Eglise, & dit au Pere Druillettes, remercions Dieu, ma fille vit, elle commença à manger hier au soir, incontinent apres que tu fus sorty de ma cabane.

Nous pouvons faire choix de deux autres merveilles assez extraordinaires que Dieu a operées sur des personnes plus avancées en age: une jeune femme estoit presque aux abois, & on ne croyoit pas qu'elle dust vivre encore un iour: Tout l'enfer sembla s'interresser pour la remettre en santé, mais cette guerison estoit duë au Ciel, le plus fameux Iongleur du pays avoit remply la cabane de la malade d'un grand nombre de ses supposts, pour faire autour d'elle toutes leurs ceremonies

diaboliques ; le Pere y eſtant entré reprit ce Jongleur, de ce qu'ayant eſté luy-méme guery par la vertu de la priere, il ne gardoit pas la promeſſe qu'il avoit faite de ne plus uſer deſormais de ces ſortes de ſuperſtitions, il le fit ſortir de la cabane avec toute ſa ſuitte, & en la place de ces miniſtres d'enfer, ayant aſſemblé les enfans il les fait prier Dieu avec la malade, ce ne fut pas inutilement, car incontinent aprés elle fut ſaiſie d'un doux ſommeil, & le jour ſuivant, auquel on iugeoit qu'elle devoit mourir, elle ſe trouva de grand matin à l'Egliſe, dans une parfaite ſanté, pour y ren[illegible]e graces à Dieu, & à ſaint Xavier ſon [illegible]erateur.

L'autre merveille fut faite en la perſonne d'un jeune homme, lequel ayant eſté bleſſé d'un coup de fleche, qu'on penſoit étre encore dans le corps, fut frotté d'eau beniſte par cinq fois, & incontinent guery, lorſque tout le monde en deſeſperoit.

La vieilleſſe a eu part auſſi à ces faveurs, nous n'en raportons icy que deux exemples. Une femme fort aagée & toute moribonde, prend reſolution d'aller encore

une fois à l'Eglise,avant que de mourir;ses parens, qui ne croyoient pas qu'elle pust faire deux pas,la detournent de ce dessein; elle persiste, & dit hautement qu'elle ne mourra point contente, qu'elle ne se soit acquittée de cette devotion; On l'emmeine donc en nostre Chappelle, & elle y addresse des prieres à Dieu, si ardentes, qu'elles ravissent tous ceux qui l'entendoient, & ensuite on l'aide à retourner chez elle, où elle véquit encore contre l'attente de tout le monde, & elle ne mourut point qu'aprés avoir declaré, qu'elle pensoit avoir esté transportée dans le Paradis, où elle disoit avoir veu certaines personnes, qu'elle fit connoistre, nommant entr'autres une fille qui estoit morte peu de temps aprés son Baptesme.

Un vieillard aveugle se fit conduire à l'Eglise, & y demanda à Nostre-Seigneur la veuë, & la demanda avec tant de foy, que sa priere fut exaucée, il en rend graces à Dieu, il sort de l'Eglise parfaitement guery & s'en allant dans les bois, il y fait sa chasse,il y tend des pieges aux orignaux pendant tout l'Hyver,& agit comme si ja-

mais il n'avoit eſté aveugle.

On pourroit aporter pluſieurs autres merveilles de cette nature qui ont ſervy beaucoup à deraciner les deux principaux vices qui regnent parmy ces Peuples ſçavoir la jonglerie, & la poligamie; car on y voit des perſonnes que la mort enleve ſubitement, parce qu'elles s'adreſſent à leurs Jongleurs, & d'autres qui rechapent du danger manifeſte, parce qu'elles ont recours à Dieu; on voit ſouvent que les Sauvages, qui ont pluſieurs femmes, ſouffrent une cruelle faim, & que les Chreſtiens du meſme lieu ſont dans l'abondance, qui leur eſt manifeſtement procurée par les prieres des enfans: on voit evidemment que la ſuperſtition de ceux qui mettent leur eſperance en pluſieurs demons familiers, qu'ils tiennent pour maiſtres de leur vie, & de leur bonne fortune, eſt confonduë; & que ceux, qui ne reconnoiſſent point d'autres divinitez que la Lune & le loup ſont frapez de maladie, pendant que ceux, qui ne recõnoiſſent que le vray Dieu, joüiſſent d'une ſanté parfaite: Enfin on remarque que le Chriſtianiſme s'eſtablit icy malgré tout l'enfer, qui ne manque pas d'y

mettre bien des oppositions, mais elles ne serviront qu'à rendre cette Eglise, dautant plus florissante, qu'elle a plus de persecutions à souffrir.

CHAPITRE IV.

De la Mission de saint Ignace à Missilimakinac.

LEs Hurons de la Nation du Petun, appellés Tionnotanté, ayant autrefois esté chassez de leur pays par les Iroquois, se refugierent en cette Isle si celebre pour la pesche, nommée Missilimakinac; mais ils n'y purent rester que peu d'années, ces mesmes ennemis les ayant obligez de quiter ce poste si avantageux; ils se retirerent donc plus loing dans des Isles, qui portent encore leur nom & qui sont à l'entrée de la baye des Puans: mais ne s'y trouvant pas encore assez en assurance, ils se retirerent bien avant dans les bois; & de là enfin choisirent pour derniere demeure, l'extremité du lac Superieur, dans un endroit qu'on a apelé la pointe du S. Esprit. Ils estoient là, assez eloignez des Iroquois

pour ne les pas craindre, mais ils estoient trop prés des Nadoüessi, qui sont comme les Iroquois de ces quartiers du Nord, estant les Peuples les plus puissans & les plus belliqueux de ce pays.

Tout s'estoit neanmoins passé assez paisiblement pendant plusieurs années, jusqu'à la derniere, que ces Nadoüessi ayant esté irritez par les Hurons, & par les Outaoüacs, la guerre s'alluma entr'eux, & on la commença avec tant de chaleur que quelques prisonniers, qu'ils firent les uns sur les autres, ont passé par le feu.

Les Nadoüessi n'ont pas voulu neantmoins commencer aucun acte d'hostilité, qu'aprés avoir renvoyé au Pere Marquette, quelques Images, dont il leur avoit fait present, pour leur donner quelque idée de nostre Religion, & les instruire par les yeux, puisqu'il ne pouvoit pas le faire autrement, à cause de leur langue qui est entierement differente de celle des Hurons & des Algonquins.

Des ennemis si redoutables jetterent bien-tost la frayeur dans les esprits de nos Hurons, & de nos Outaoüacs, qui prirent resolution d'abandonner la pointe du

Saint

Saint Esprit, & tous leurs champs qu'ils cultivoient depuis long-temps.

Dans cette retraitte, les Hurons se souvenans des grandes commoditez, qu'ils avoient autrefois trouvé à Missilimakinac, jetterent les yeux sur cet endroit pour s'y refugier, & c'est ce qu'ils ont fait depuis un an.

Ce lieu a tous les avantages qu'on peut souhaitter pour des Sauvages, la pesche y est abondante en tout temps, les terres y sont de grand raport, la chasse de l'ours, du cerf, & du chat sauvage s'y fait heureusement, d'ailleurs c'est le grand abord de toutes les Nations qui vont ou qui viennent du Nord, ou du Midy.

C'est pour cela, que dés l'an passé, prevoyant bien ce qui est arrivé, nous y avions dressé une Chapelle, pour y recevoir les passans, & pour y cultiver les Hurons, qui s'y sont arrestez.

Le Pere Jacques Marquette, qui les a suivis depuis la pointe du S Esprit, continuë d'avoir soin d'eux, comme il ne nous a pas donné de memoires particuliers de ce qui s'est passé en cette Mission, tout ce qu'on en peut dire est, que cette Nation

ayant autrefois eſté elevée dans le Chriſtianiſme avant la deſtruction des Hurons, ceux qui ſe ſont conſervez dans la Foy, ſont à preſent dans une grande ferveur; ils rempliſſent tous les jours la Chapelle, pendant le jour ils la viſitent ſouvent, ils y chantent les loüanges de Dieu, avec une devotion, qui en a beaucoup donné aux François, qui en ont eſté les témoins; les adultes y ont eſté baptiſez, les vieillards donnent l'exemple aux enfans pour ſe rendre aſſidus aux prieres. En un mot ils pratiquent tous les exercices de pieté qu'on peut attendre d'un Chriſtianiſme formé depuis plus de 20 ans, quoy qu'il ait eſté la plus part de ce temps-là, ſans Egliſe, ſans Paſteur, & ſans autre Maiſtre que le Saint-Eſprit.

CHAPITRE V.

De la Mission de S. François Xavier.

ARTICLE I.

Des avantages du lieu choisi pour bastir la Chapelle.

LA baye communement apellée des Puans, reçoit une riviere, dans laquelle on fait la péche de gibier & de poisson tout ensemble; Les Sauvages en sont les inventeurs; car s'estant aperceus que les Canards, les Cercelles & les autres oyseaux de cette nature, vont chercher dans l'eau les grains de folle-avoine qui s'y trouvent vers la saison d'Automne; ils leur tendent des rets si adroitement, que sans compter le poisson, ils y prennent quelquefois en une nuit jusqu'à cent pieces de gibier. Cette pesche n'est pas moins agreable qu'elle est utile; car c'est un plaisir de voir dans une rets, quand on la tire de l'eau, un Canart pris proche d'un brochet, & les Carpes se broüiller dans les mesmes filets avec les Cercelles. Les

Sauvages ſe nouriſſent de cette manne pendant pres de trois mois.

La nature & la neceſſité qui leur ont enſeigné cette ſorte de peſche, leur ont donné auſſi l'invention d'en faire une autre dans la meſme riviere à deux lieuës de ſon emboucheure.

C'eſt une machine un peu groſſiere, mais fort commode pour leur deſſein, & qui fait qu'un enfant peut eſtre excellent peſcheur: Ils la conſtruiſent de telle façon, qu'ils barrent toute la riviere d'un bout à l'autre; c'eſt comme une paliſſade de pieux qu'ils plantent dans l'eau en ligne droite, ne laiſſant de l'eſpace que ce qui eſt neceſſaire pour laiſſer couler les eaux, au travers de certaines clayes qui arreſtent le gros poiſſon: Le long de cette barriere, ils pratiquent des eſchafaux, ſur leſquels ils ſe mettent en embuſcade & y attendent leur proye avec impatience: lorſque le poiſſon ſuivant le fil de l'eau arrive à cette barriere, alors le peſcheur enfonce un ret fait en forme de poche, dans lequel il fait aiſément entrer les poiſſons.

Ces deux ſortes de peſche attirent en cet endroit grand nombre de Sauvages

de toutes parts; La ſituation du lieu n'y contribuë pas peu; car ſur le bord de cette riviere, vers l'endroit dont nous venons de parler, on voit une prairie de quatre à cinq arpens de large, terminée de chaque coſté de bois de haute fuſtaye. Et outre les raiſins, les prunes, les pommes & les autres fruits qui y feroient aſſez bons, ſi les Sauvages avoient la patience de les laiſſer meurir; il ſe trouve encore dans les prairies une eſpece de citrons, qui ont du rapert à ceux de France, mais qui n'ont rien d'amer, non pas meſme dans leur eſcorce, la plante qui les porte tire un peu ſur la fougere.

L'Ours, & le Chat ſauvage, qui eſt grand comme un chien, d'une mediocre hauteur, rempliſſent le païs, & comme le bois y eſt fort clair, l'on voit des grandes prairies dans les foreſts, qui rendent ce ſejour agreable; c'eſt à ces ſortes d'animaux, auſſi bien qu'au Cerf, dont la chaſſe ſe fait aiſément, tant dans le bois qui n'eſt pas épais, que ſur la riviere, dans laquelle il ſe jette ſouvent en courant, & où l'on va le prendre ſans peine.

A tous les avantages de ce lieu, on peut

ajouter qu'il eſt l'unique & le grand paſſage de toutes les Nations circonvoiſines, qui ont un commerce continuel entre elles, ou de viſite, ou de trafic ; & c'eſt ce qui nous a fait jetter les yeux ſur cet endroit pour y placer noſtre Chapelle, comme au centre de plus de dix Nations differentes, qui nous peuvent fournir plus de quinze mille ames pour eſtre inſtruites des veritez du Chriſtianiſme.

C'eſt là où le Pere Claude Alloüez & le Pere Loüis André ſe ſont arreſtez pour travailler au ſalut de tous ces peuples ; & pour le faire plus commodement, ils ſe ſont partagez, l'un s'appliquant aux Nations qui ſont plus reculées dans les bois, & l'autre à celles qui ſont ſur le bord de la baye des Puans.

ARTICLE II.

Des Peuples qui habitent dans la baye des Puans, & de leurs fauſſes divinitez.

QUatre Peuples differens ſont placés vers le fond de la baye, & y vivent en partie de ce qu'ils recüeillent de la terre, & en partie de la peſche & de la chaſ-

se: Deux autres un peu plus éloignés font leur demeure ordinaire sur les rivieres qui se déchargent dans cette mesme baye, du costé du Nord ; & toutes reconnoissent diverses sortes de divinitez, ausquelles elles font souvent des sacrifices. Ces Peuples ont des Dieux comme avoient autrefois les Payens, ils en ont dans le Ciel, dans l'air, sur la terre, dans les bois, dans les eaux, & mesme dans l'enfer ; & comme il s'est trouvé des Theologiens qui mettoient des intelligences particulieres, non seulement dans les astres, mais encore sur la terre pour la conservation de chaque espece de toutes choses; ainsi ceux de nos Sauvages qui passent pour intelligens parmy eux, ont cette créance, qu'outre le Soleil & le tonnerre qu'ils reconnoissent pour les Dieux du Ciel & de l'air, chaque espece de bestes, de poissons & d'oiseaux, a un genie particulier, qui en a soin, qui veille à sa conservation, & qui la deffend du mal qu'on luy pourroit faire.

C'est pour cela, que comme les Egyptiens mettoient sur les autels les rats & les souris, ainsi ces peuples ont une consi-

deration particuliere pour ces animaux, comme il parut dans une souris que nous avions prise & jettée dehors, car une fille s'en estant saisie, & ayant envie de la manger, son pere prit auparavant cette souris, & luy fit mille caresses, nous luy demandasmes pourquoy il en usoit ainsi, c'est, dit-il, que je veux appaiser le genie qui a soin des souris, afin qu'un mets si extraordinaire n'incommode pas ma fille.

Il y a certains animaux, aux genies desquels ils rendent beaucoup plus de respect qu'aux autres, parce qu'ils leur sont plus utiles: On ne sçauroit croire la veneration qu'ils ont pour l'Ours, car quand ils en ont tué quelqu'un à la chasse, ils en font d'ordinaire un festin solennel avec des ceremonies fort particulieres; ils conservent pretieusement la teste de cet animal, ils la peignent des plus belles couleurs qu'ils peuvent trouver, & pendant le festin ils la placent dans un lieu eminent, afin quelle y reçoive les adorations de tous les conviez, & les loüanges qu'ils luy donnent les uns apres les autres par leurs plus belles chansons.

Ils font quelque chose de semblable à l'égard des autres Divinitez ; mais pour se les rendre favorables, ils pratiquent diverses sortes de devotions, dont voicy la plus ordinaire & la plus considerable ; ils demeurent quatre & cinq jours sans manger, afin qu'ayant par cette diette la teste affoiblie, ils puissent voir en songe quelqu'une de ces Divinitez, de laquelle ils croyent que depend toute leur bonne fortune ; & parce qu'ils croyent qu'ils ne peuvent estre heureux à la chasse du Cerf, ou de l'Ours, s'ils ne les ont veu auparavant en songe ; avant que d'aller chercher des bestes, tout leur soin est d'avoir en dormant la veuë de celle à qui ils en veulent.

C'est pour cela qu'ils se preparent à leurs chasses par de grands jeûnes, qu'ils prolongent mesme quelquefois jusqu'à dix jours, ce que font plus ordinairement ceux de la Nation des Outagami : ils font bien plus, parce que pendant que les hommes sont à la chasse, on oblige les petits enfans de jeuner, afin de pouvoir reserver à l'Ours, que leurs parens vont chercher, & ils s'imaginent que la beste sera

prise, si elle est une fois veuë en songe, mesme par ces enfans.

Ils ont quantité d'autres superstitions, qu'il seroit ennuyeux de raporter icy, mais qui donnent bien de l'exercice à un Missionnaire, qui a tous ces monstres à combattre en mesme temps; c'est ce que le P. André a experimenté; nous allons dire quelque chose des travaux qu'il a soufferts pour desabuser ces pauvres peuples.

ARTICLE III.

De la Mission faite aux Peuples de la baye des Puans.

LE Pere les avoit déja fortement attaquez sur leurs vices, & particulierement sur leurs superstitions, pendant quelques mois qu'il avoit passé, l'Esté dernier avec eux; mais y voulant employer tout l'Hyver, il se mit en chemin le 15. Decembre pour s'y rendre par des routes également rudes & dangereuses; car s'estant engagé sur les glaces de la baye, & voulant couper de pointe en pointe pour se faciliter le chemin & l'abreger, il trouva

ſur le ſoir, quand il voulut gagner terre, que le paſſage en eſtoit fermé par des montagnes de glaces entaſſées les unes ſur les autres, qui faiſoient comme un rampart, qu'il eſtoit impoſſible de percer: cependant le Soleil ſe coucha avant qu'il peuſt trouver d'iſſuë; Le Pere avoit déja jetté les yeux ſur quelque amas de glaçons, au milieu deſquels il avoit deſſein de paſſer la nuit à l'abry de ces montagnes de glaces; mais il fut bien inſpiré de ne ſe pas arreſter là davantage, car cet amas de glaçons dés la nuit meſme fut enlevé par les vents; il trouva une retraitte plus aſſeurée ſur une pointe de terre qui avance ſur le Lac, & il y demeura avec ſes Compagnons, veritablement ſans danger d'y perir; mais non pas ſans y ſouffrir les rigueurs d'un froid tres-rude. Cependant il fallut garder ce poſte ſi incommode, pendant trois jours, aprés leſquels un vent de biſe ayant ſuccedé à la pluye, ne fit de tout le Lac qu'une glace ſi unie, qu'il eſtoit tres-difficile de marcher ſans tomber preſque à chaque pas. Pour ſe délivrer d'un chemin ſi importun, il ſe jetta dans un autre & plus facheux, & plus dan-

gereux; car ayant pris ſa route le long du bois, & s'eſtant engagé dans un païs embaraſſé de cedres & de ſapins, où les glaces n'eſtoient pas aſſez fortes pour le porter, il enfonçoit à tout moment, il ſe trouva meſme engagé au milieu de quantité de trous, qui s'eſtoient faits dans la glace: de ſorte qu'il luy fut bien difficile de n'y pas demeurer. Il échapa neanmoins ſe trainant au milieu de ces precipices, & continua ſa route avec les meſmes perils, & les meſmes fatigues, juſqu'à ce qu'il ſe rendit au lieu, où étoient les Sauvages, dont un des principaux, pour le bien regaler aprés tant de peine, luy fit offre d'un ſac plein de gland, qui n'eſtoit pas à refuſer ; car ce n'eſt pas là un petit preſent parmy ces peuples, qui n'ont point, pendant l'Hyver, de mets plus delicieux, quand la chaſſe ou la peſche ne reüſſiſſent pas.

La premiere application du Pere fut à viſiter toutes les cabannes, à enſeigner les enfans, & à expliquer par tout, les myſteres de noſtre religion ; Les jours eſtoient trop courts pour contenter la ſainte curioſité de tout ce peuple, qui ne

luy donnoit pas mesme le loisir de prendre ses repas que bien tard, ni de satisfaire à ses devotions que dans quelque lieu écarté, où l'on ne laissoit pas de l'aller trouver.

La cause pour laquelle on le recherchoit avec tant d'empressement, estoient certains Cantiques spirituels, qu'il faisoit chanter aux enfans sur des airs François, qui plaisoient extremement à ces Sauvages; de sorte que, & dans les ruës & dans les cabanes, nos mysteres se publioient & y estoient receus avec aplaudissement, & s'imprimoient insensiblement, par ces Cantiques, dans les esprits.

Ce succez donna du courage au Pere, & luy fit prendre resolution d'attaquer les hommes par les enfans, & de combattre l'idolatrie par des ames bien innocentes. En effet, il composa des Cantiques contre les superstitions, dont nous avons parlé, & contre les vices les plus opposez au Christianisme, & les ayant enseignez aux enfans au son d'une flute douce, il alloit par tout avec ces petits musiciens Sauvages declarer la guerre aux Jongleurs, aux Resveurs, & à ceux qui

avoient plusieurs femmes : & parce que les Sauvages aiment passionnement leurs enfans, & souffrent d'eux toute chose, ils agréoient les reproches, quoique sanglans, qui leur estoient faits par ces Cantiques, d'autant qu'ils sortoient de la bouche de leurs enfans.

Il arrivoit quelquefois, que comme le Pere estoit obligé de refuter dans la chaleur de la dispute les erreurs de ces superstitieux, & convaincre les vieillards des faussetez & des impertinences de leur idolatrie, il arrivoit, dis-je, que cette trouppe d'enfans, s'ennuyant d'entendre tant disputer, se jettoient comme à la traverse, & entonnant leurs Cantiques, obligeoient leurs parens à se taire, ce qui donnoit bien de la joye au Pere, qui voyoit que Dieu se servoit de ces bouches innocentes pour confondre l'impieté de leurs propres parens.

Outre ces exercices de pieté, qui se faisoient dans le bourg, le Pere assembloit les Sauvages dans sa petite Chapelle, où il avoit trois grandes Images propres pour l'instruction de ces Peuples, l'une du jugement universel, au haut de laquelle les

parens estoient bien aise qu'on leur fit remarquer la place que tiendroient leurs enfans baptisez; & au bas, il voyoient avec horreur les tourmens que le diable y endure.

Dans la seconde Image, sont depeints douze emblesmes, dont chacun contient un article du simbole des Apostres; La troisiéme faisoit voir Jesus mourant en Croix; l'ardeur de venir prier Dieu devant ces Images,& d'y recevoir les instructions, estoit telle , que plusieurs enfans y vevenoient pieds nuds sur la neige pendant prés d'un quart de lieuë de chemin, qu'il y avoit à faire.

C'est dans ces emplois que le Pere passa tout l'Hyver,parcourant les Bourgs, les uns apres les autres, & y mettant une sainte émulation à qui sçauroit mieux les Cantiques spirituels, & à qui auroit plus d'enfans baptisez, & de plus sçavans en nos mysteres.

Il ne faut pas pourtant qu'on se persuade qu'on puisse reprendre les vices des ieunes gens, décrier les Jongleurs, blasmer les festins superstitieux, & combattre à guerre ouverte l'idolatrie, sans re-

cevoir de temps en temps des affrons, parmi des gens qui n'ont ni loix, ni police, ni Magistrats qui empeschent les desordres: Le Diable prend trop d'interest à maintenir son royaume, pour ne pas susciter des persecuteurs contre ceux qui le destruisent; mais ces Croix sont les delices des Missionnaires, qui n'ont point de plus grand desir, que de mesler leur sang avec leurs sueurs. Le Pere n'a pas esté privé de ces faveurs parmy ses travaux Apostoliques, pendant lesquels il n'a pas laissé de faire quelques remarques curieuses sur les marées de la baye des Puans, où il a passé une bonne partie de l'année.

ARTICLE IV.

Marée de la baye des Puans.

VOicy ce que le Pere en écrit. Je n'avois pas esté iusqu'à present du sentiment de ceux qui croyent que le Lac Huron estoit suiet au flux & reflux aussi bien que la Mer, parce que ie n'avois remarqué rien de bien reglé pendant le temps que i'ay demeuré sur les bords de ce Lac; mais ie commençay à douter qu'il

qu'il n'y eust en effet de la marée dans la baye des Puans, apres avoir passé la riviere qu'on nomme de la folle avoine : Nous avions laissé nostre canot à l'eau dans un temps fort calme, & le lendemain matin, nous fusmes bien surpris de le voir à sec; j'en fus plus estonné que les autres, parce que je considerois que depuis longtemps, le Lac estoit parfaitement calme. Dés lors je pris resolution d'estudier cette marée, & d'abord je fis reflexion que le vent contraire, mais fort moderé, n'empeschoit pas le flux & reflux selon son cours; je reconnus aussi, que dans la riviere qui se décharge au fond de la baye, la marée monte & descend deux fois dans un peu plus de 24 heures; d'ordinaire elle monte d'un pied; & la plus haute marée que j'aye veuë, a fait croistre la riviere de trois pieds, mais elle estoit aidée d'un vent violent de Nordest; si le Suroüest n'est bien fort, il n'empesche pas le cours de la riviere; de sorte que pour l'ordinaire, le milieu coule toujours en bas vers le Lac, quoy-que l'eau remonte de chaque extremité, selon les temps reglez de la marée; comme il

n'y a que deux vents qui regnent dans cette riviere & sur le Lac, on pourroit aisement leur attribuer la cause de ces marées, si elles ne suivoient pas le cours de la Lune, dequoy cependant on ne peut pas douter, puisque j'ay découvert manifestement qu'en pleine Lune, les marées sont plus hautes, qu'elles retardent ensuite, & qu'elles diminüent toujours à proportion que la Lune décroist. Il ne faut pas s'estonner que ce flux & reflux soit plus sensible dans le fonds de la baye que dans le Lac Huron, ou en celuy des Ilinois; car quand la marée ne croistroit que d'un poulce dans ces Lacs, elle devroit estre bien remarquable dans la baye, qui a environ 15 ou 20. lieuës de long, & cinq ou si de larges, ou plus, en son commencement, & va toujours se retressissant, ce qui fait que l'eau estant reduite au fond de la baye dans un petit espace, y doit par necessité beaucoup plus monter, que dans le Lac, où elle est plus au large.

ARTICLE V.

Miſſion du P. Claude Alloüez aux Maskoutench, aux Outagami, & autres Peuples vers le Sud.

IL faudroit preſque autant de temps pour ſuivre icy, le Pere Claude Alloüez en racontant ſes courſes Apoſtoliques, qu'il en mis à les faire, parce qu'il n'a eſté en aucune Nation, où il n'ait fait des choſes pour la gloire de Dieu, qui ſeroient bien longues à raporter.

On pourroit conter les travaux du Pere par les Bapteſmes qu'il a faits, & ces Bapteſmes par les diſpoſitions admirables de la Providence qui ont éclaté pour le ſalut de ces Sauvages.

C'eſt ce qu'il ſera aiſé de reconnoiſtre par le peu que nous allons dire des peines preſque incroyables qu'il a priſes, pour enſeigner des Peuples de cinq langues differentes, dont quelques uns, qui viennent tout recemment des quartiers du Sudoüeſt, n'avoient jamais entendu parler de la Foy.

Le Pere arrivant en la baye des Puans,

apres plus de cent lieuës de navigation, ne fut pas ſi toſt débarqué qu'il trouva un enfant qui ne faiſoit que de naiſtre, & qui eſtoit preſt de mourir; il le baptiſe, & l'envoye en meſme temps au Ciel.

Il baptiſa au meſme endroit, & en meſme temps un vieillard malade; mais qui ayant ſurveſcu à ſon bapteſme, n'a pas encore pû obtenir apres plus de ſoixante années, ce que l'enfant avoit eu apres un quart-d'heure de vie.

Voyons deux autres traits de la Providence. Le bon accüeil qu'on fit au Pere chez les Maſkoutench, luy donna occaſion de conferer deux bapteſmes, & le mauvais traitement qu'il receut ſur le chemin des Outagami luy en valut deux auſſi.

Il trouva dans cette bourgade des Maſkoutench, qui eſt la Nation du feu, trois peuples de langues differentes; il y fut reçu comme un Ange venu du Ciel, particulierement de ceux qui eſtant arrivez de nouveau des quartiers du Sud, n'avoient jamais eu connoiſſance d'aucun François, ils ne pouvoient ſe raſſaſier de le voir; les jours eſtoient trop courts pour

l'entendre parler de nos mysteres, il falloit y employer les nuits entieres : Un si favorable accüeil arresta bien volontiers le Pere ; & luy donna lieu de baptiser deux malades. Une femme malade qu'il fit chrestienne sur le chemin des Outagami, luy couta de grandes fatigues, il fallust qu'il l'allast chercher dans un bois, où s'estant égaré il fut contraint de prendre son giste sous un arbre, & de passer la nuit sans feu, au milieu des neiges.

Il luy fallut encore achepter d'autres baptesmes par de plus grandes souffrances, lorsque se trouvant dans des villages affamez, il se contentoit aussi bien que ces pauvres gens de ne manger que du gland, qu'ils ne luy donnoient qu'en fort petite quantité, n'en ayant pas assez pour eux-mesmes.

Le baptesme de soixante enfans & de quelques adultes dans le bourg des Outagami, sont autant de traits merveilleux de la Providence ; mais elle a paru encore plus visiblement dans la mort de deux adultes, d'une femme qui alla chercher en ce païs le baptesme, & une heureuse mort entre les mains du Pere, apres bien

des courses & des accidens, ayant esté prise icy par les Iroquois, & menée chez eux, & de là, conduite à Montreal, d'où enfin elle retourna aux Outaoüacs pour y trouver son bonheur; & dans celle d'un vieillard qui ne faisoit qu'attendre la venuë du Pere pour mourir Chrestien, il estoit detenu sur sa pauvre natte d'une paralisie, avec des douleurs de nerfs si aiguës, qu'on ne pouvoit le remuer sans luy en causer d'insupportables; cependant il avoit soin de se faire porter la main presqu'à tous momens pour faire sur luy le signe de la Croix, nonobstant le grand mal que luy causoit ce mouvement, & il ne cessa point jusqu'au dernier soupir de baiser le Crucifix, & de luy adresser des paroles si tendres & si devotes, qu'on peut dire qu'il mourut dans les transports d'un parfait amant de Jesus-Christ.

Le signe de la Croix est en telle veneration parmy ces Peuples des Outagami, que le Pere a crû qu'il estoit temps d'en elever une au milieu de leur bourgade, pour prendre possession de ces terres infideles, au nom de Jesus-Christ, dont il

arboroit les armes plus avant dans l'empire du demon,qu'elles n'avoient jusqu'alors esté plantées. Et depuis ce temps-là l'on ne voit presque personne dans le bourg, soit des jeunes, soit des vieux, qui ne fasse le signe de la Croix avec respect, ils y ont mesme une telle confiance, que quelques jeunes soldats faisant un party pour aller en guerre contre les Nadoüessi, peuples qui se rendent redoutables à tous leurs voisins, & s'estant addressez au Pere, pour sçavoir comment ils pourroient retourner victorieux; il leur raconta l'histoire de Constantin, & les encouragea à son exemple d'avoir recours à la Croix; ils le crurent, car d'eux mesme, ils marquerent sur leurs boucliers ce signe adorable; tous les matins & tous les soirs ils ne manquoient point de le faire sur eux, & ayant joint l'ennemy, la premiere chose qu'ils firent fut le signe de la Croix, & ensuite livrerent le combat avec tant de confiance, qu'ils remporterent heureusement la victoire; & estant de retour, ils faisoient triomphe de la Croix, publiant par tout qu'ils luy estoient uniquement redevables d'un si bon succez.

C'est ainsi que nostre sainte Foy va s'establissant parmy ces peuples, & nous esperons bien que dans peu de temps nous la porterons jusqu'à la fameuse riviere nommée Missisipi, & mesme peut-estre jusqu'à la mer du Sud, afin que l'Evangile s'estende aussi loin vers le Midy, que nous allons voir qu'il a esté porté vers le Nord.

CHAPITRE VI.

Voyage de la mer du Nord par terre, & la découverte de la baye de Hutson. Mission de saint François Xavier en 1671. & 1672.

LA mer que nous avons au Nord, est la fameuse baye, à qui Hutson a donné son nom, & qui a piqué, depuis long-temps, de curiosité nos François pour en faire la découverte par les terres, & pour sçavoir sa situation à nostre égard, sa distance, & quels sont les peuples qui l'habitent. Le desir de prendre connoissance de cette mer, s'est augmenté depuis que

nous avons appris par nos Sauvages, que tout fraiſchement quelques navires y avoient paru, & meſme y avoient commencé le commerce avec ces Nations, qu'on nous a toujours dit eſtre nombreuſes & riches en pelteries.

C'eſt pour cela, que Monſieur Talon noſtre Intendant a jugé qu'il ne devoit rien obmettre de ce qui ſeroit en ſon pouvoir, pour faire cette decouverte; & parce qu'il ſçait que l'intention de ſa Majeſté eſt, que tous les Peuples de Canada ſoient inſtruits dans le Chriſtianiſme, il a demandé quelqu'un de nos Peres, qui puſt ouvrir le chemin à nos François vers cette baye, en meſme-temps qu'il y porteroit l'Evangile.

On jetta donc les yeux ſur le Pere Charles Albanel ancien Miſſionnaire de Tadouſſac, parce que depuis long-temps, il a beaucoup pratiqué les Sauvages, qui ont connoiſſance de cette mer, & qui ſeuls peuvent eſtre les conducteurs par ces routes, juſqu'à preſent inconnuës.

Monſieur de ſaint Simon avec un autre François ayant eſté choiſis pour cette entrepriſe, & Monſieur l'Intendant les ayant

tres-bien fournis de tout ce qui estoit necessaire, pour la faire reussir, le Pere partit de Quebec le 6 Aoust 1671. & leur donna rendez-vous à Tadoussac, où il devoit faire choix d'un Sauvage adroit, & intelligent pour luy servir de guide pendant tout ce voyage.

Nous le suivrons pas à pas, & nous sçaurons mieux tout ce qui s'est passé en cette expedition, mettant icy son journal, tel qu'il l'a dressé pendant sa marche.

Je me rendis à Tadoussac, dit il, le 8. jour d'Aoust, où je me vis obligé de soustenir beaucoup de combats; pour rompre les oppositions qu'apporterent les Sauvages à cette entreprise.

Le Capitaine du lieu estant mort depuis peu de jours, je m'addressay à l'oncle du deffunt, qui estoit le plus en credit, ce Sauvage, qui a beaucoup de respect pour nous; & qui n'a pas moins d'affection pour tous les François, me voulut obliger de bonne grace; il assembla tous ses gens, & apres quelque entretien particulier, se tournant vers moy, me dit, ma jeunesse n'a point d'esprit; si mon nepveu n'estoit pas mort, c'est moy, qui te vou-

drois conduire : C'eſt un honneur pour nous d'accompagner un Miſſionnaire, qui ſe ſacrifie le premier, pour ouvrir une nouvelle route à la preparation de la Foy, & c'eſt une obligation que nous t'avons de nous donner le moyen de pratiquer la charité envers nos freres, que nous irons viſiter pour les inſtruire. Voila deux de mes gens que je te donne, qui ſont mes beaux freres, & cet autre ſera le troiſieſme, qui eſt mon propre neveu, ils auront ſoin de te mener, & tu leur donneras part au bien que tu feras, travaillant à la converſion de tant de nations infideles. Puis s'addreſſant à ces jeunes hommes, il leur dit, mes nepveux, ſouvenez-vous que je prends part au bon ſuccez de ce voyage, & que je vous choiſis pour me degager de l'obligation de le faire moy-méme, m'y eſtant devoüé depuis long-temps.

L'affection de ce bon homme ne s'arreſta pas l'a, il voulut nous embarquer avec nos pacquets, dans ſa chaloupe, comme eſtant plus commode que nos canots, & nous conduire avec ſes gens à quarante lieuës de là.

Nous en avions deſia fait quinze, vo-

guant sur la Riviere du Saguenay, quand nous fimes rencontre de deux canots, qui descendoient, dans l'un desquels estoit un homme, qu'on presumoit sçavoir les chemins de la mer, puisqu'il n'y avoit pas plus de huit ans qu'il en estoit venu. Apres luy avoir fait entendre nostre dessein, je le priay de nous vouloir servir de guide; mais l'experience du passé, luy faisant craindre l'advenir, il s'excusa long-temps sur la difficulté des chemins; il luy fallut pourtant ceder à l'instance de nostre conducteur.

Nous partismes donc tous ensemble le 22. & ayant eu le vent contraire, nous fusmes quatre iours à nous rendre à Chegoutimit: nous y restâmes trois jours, les deux premiers furent employez à les confesser, & communier, ce qu'ils firent avec grande devotion, pour nous obtenir du Ciel, un heureux voyage; le troisiéme jour ils transporterent sur leur dos nos canots, & tout nostre equipage, pendant cinq quarts de lieuë.

Le 29. apres avoir fait un present considerable à ces bons Sauvages, qui nous a-voient portez dans leur chaloupe jusques

icy, & les avoir remerciez de tous les bons ſervices, qu'ils m'avoient charitablement rendus, nous montames en canot, pour franchir les premiers rapides, qui ſe preſenterent, juſqu'au lac de Kinougami, où nous arrivâmes le lendemain, & où je trouvay deux cabanes de Sauvages de Sillery, qui furent bien rejoüis de trouver cette occaſion de faire leurs devotions, de ſe confeſſer, & ſe communier.

Le 1. de Septembre, nous couchâmes au delà d'vn petit lac qu'on appelle Kinongamichis, renommé pour la multitude des grenoüilles à longues queuës qui l'habitent, & qui y font un croacement continuel; on tient qu'elles ſont fort venimeuſes, quoy qu'en ces païs les crapaux, les ſerpens, & les viperes ne le ſoient pas.

Le 2. nous logeâmes ſur l'entrée du lac S. Jean nommé Pingagami, qui a 30. lieuës de longueur, 10. de largeur, 12. rivieres entrent dans ce lac, & il n'y en a qu'une ſeule, qui en ſorte, laquelle forme cette belle, & grande riviere qu'on appelle le Saguenay. Ce lieu eſt beau, les terres ſont fort unies, & paroiſſent bonnes, il y a de belles prairies; c'eſt le païs

des loutres, des orignaux, des castors, & principalement du porc epi; c'est pour cela que les Sauvages; qui y font leur residence, s'appellent Kakouchac, prenant leur nom du mot Kakou, qui en leur langue signifie porc epi : c'estoit autrefois l'endroit, ou toutes les Nations, qui sont entre les deux Mers, de l'Est, & du Nord, se rendoient pour faire leur commerce; j'y ay veu plus de vingt Nations assemblées. Les Habitans ont esté extremement diminuez par les dernieres guerres, qu'ils ont eu avec l'Iroquois, & par la petite verole, qui est la peste des Sauvages: maintenant ils commencent à se repeupler par des gens des Nations estrangeres, qui y abordent de divers costez, depuis la paix. Nous arrestâmes là, trois jours, pour faire provision de vivres, qui commençoient desia à nous manquer.

Le 7. nous gagnâmes le bout du Lac. Le bon-heur voulut que je fisse rencontre de deux Sauvages, qui nous accommoderent de deux fusils propres pour la chasse, quatre des nostres estant inutiles.

Le 17. cinq canots d'Attikamegues, ou poissons blancs, & de Mistassirinins

nous vindrent joindre ; ils nous apprirent pour nouvelles , que 2 navires avoient moüillé dans la baye de Hutſon, & qu'ils avoient fait grande traite avec les Sauvages, s'y eſtant eſtablis pour le commerce, ils nous firent voir une hache & du tabac, qu'ils avoient eu d'un Papinachois , qui avoit eſté en traite vers la mer du Nord, cet Eſté méme. Ils adjouſtoient qu'il n'y avoit point d'aſſeurance de vie pour nous, qu'on s'y battoit rudement, qu'un Sauvage avoit eſté tué dans leur demelé , & qu'un autre avoit eſté emmené priſonnier. Ils en avoient aſſez dit pour jetter l'epouvante dans l'eſprit de tous nos gens , mais comme ce n'eſtoit plus le temps de continuer noſtre route , à cauſe de l'Hyver, qui nous preſſoit, ce diſcours ne fit aucune impreſſion ſur mon eſprit.

Neantmoins pour ne pas agir ſans conduite en cette affaire, voyant que je n'avois aucun paſſeport , je pris reſolution d'envoyer à Quebec, pour m'en pourvoir, donnant en méme-temps advis de tout ce que je venois d'entendre , & pour ſçavoir quelles meſures je devois garder en ces circonſtances.

Deux Sauvages, & un François partirent le 19. Septembre avec mes lettres: je m'occupay cependant à instruire cette petite bande, que Dieu m'envoyoit bien à propos; je baptisay un petit enfant, & deux adultes, apres les instructions necessaires, & m'emploiay a cultiver ceux qui estoient Chrestiens, jusqu'aux dixiéme Octobre, nostre canot estant retourné ce jour là, avec des patentes de Monseigneur nostre Evesque, & des passe-ports de Monsieur de Courcelles nostre Gouverneur, & de Monsieur Talon nostre Intendant, je reçeus aussi leurs advis, qui m'ont bien servy dans cette conjoncture d'affaires.

La saison estant trop avancée pour se rendre à la mer avant les neiges, & les glaces, par lesquelles nous fumes arrestez le dernier jour d'Octobre, nos Sauvages choisirent ce lieu pour y passer l'Hyver à cause de la chasse, qui s'y trouve abondante.

Je ne me propose pas de faire une relation particuliere de cet hyvernement, ny des peines & des fatigues qui l'accompagnerent. Il me suffira de dire en general,

ral, que cet eſtat de vie ayant cela d'avantageux par deſſus les autres, qu'il eſt un continuel ſacrifice de nos vies pour la gloire de Dieu, & le ſalut des ames, il nous met auſſi dans la neceſſité d'exercer noſtre confiance, & de rendre noſtre abandon aux ordres de ſa Providence, & plus parfait, & plus ſoumis, & nous doit ſervir d'un plus puiſſant attrait pour ſuivre & remplir ſes deſſeins dans noſtre vocation.

Soit que ce qu'on dit ordinairement ſoit vray, qu'on s'oublie aiſement du paſſé, & qu'il n'y a rien que le preſent, qui nous couſte, en matiere de ſouffrance, je puis aſſeurer, que de dix hivernemens que j'ay faits dans les bois avec les Sauvages, les neuf premiers ne m'ont pas tant donné de peine que ce dernier.

Ce n'eſt pas par le defaut de vivres, que cela eſt arrivé, le païs où nous avons hyverné eſtoit aſſez peuplé d'orignaux, & de caribous; le caſtor & le porc epy s'y eſtoit multiplié depuis ſept à huit ans que perſonne ne chaſſoit dans ces vaſtes foreſts. Il eſt bien vray que les neiges ont eſté tres-mauvaiſes, mais nos chaſſeurs

eſtoient extremement adroits, & avoient tous bon pied, bonne main, & bon œil, adjouſtez que le plomb & la poudre, les haches, & les tranches, les eſpées, & les fuſils ne leur ont pas manqué, la liberalité de Monſieur Talon avoit pourveu à tous nos beſoins.

La ſource donc de toutes nos peines n'a eſté que le mauvais traitement que nous avons receu de nos conducteurs mémes, qui eſtans incertains de ce qu'ils avoient à faire, où pour mieux dire eſtans tous reſolus de ne paſſer pas plus avant, & de s'en retourner, d'ailleurs apprehendant d'eſtre mal reçeus à Quebec; pour ſe mettre à couvert ils me vouloient obliger, en exerçant ma patience, par toute ſorte d'indignitez & d'outrages, à relaſcher le premier, & perdre la penſée de continuer la route. Dans cette conjoncture, un pauvre Miſſionnaire, qui ſe voit engagé à voyager avec des Sauvages, qui ſont plus forts en nombre, & qui luy ſervent de guides devoit-il pas ſe reſoudre à ſoufrir ſans ceſſe toutes leurs inſultes? ces mauvais temps neanmoins ont eu quelque beau jour, & ces ſouffrances n'ont pas

manqué de leurs onctions ſpirituelles.

J'ay eſté fort conſolé de la ſainte & genereuſe reſolution d'un bon vieillard aagé d'environ ſeptante ans, qui ayant appris que ſes enfans s'eſtoient refugiez à Quebec du temps des incurſions des Iroquois, & que là ils avoient eſté baptiſez, a fait quatre cens lieuës pour ſe faire inſtruire & joüir du meſme bon-heur.

Ce me fut une conſolation toute particuliere le vingt-ſixieſme de Decembre, quand ce bon homme nous vint viſiter où nous hyvernions, avec toute ſa famille au nombre de neuf perſonnes. Le ſoir de ſon arrivée je luy fis un beau preſent, pour me conjoüir avec luy du ſaint mouvement, qui l'amenoit, & le remercier ſingulierement de l'obligation, que je luy avois en la perſonne de mes hoſtes, ſes propres neveux, ou petits fils, qui me menoient dans le voyage de la Miſſion, & decouverte du Nord.

Ce bon vieillard me repartit, apres avoir ſouvent repeté ſon o, o, o, en ſigne qu'il étoit tres-ſatisfait du preſent que je luy avois fait. Robe noire, me dit-il, je ne ſuis pas homme de Conſeil, pour

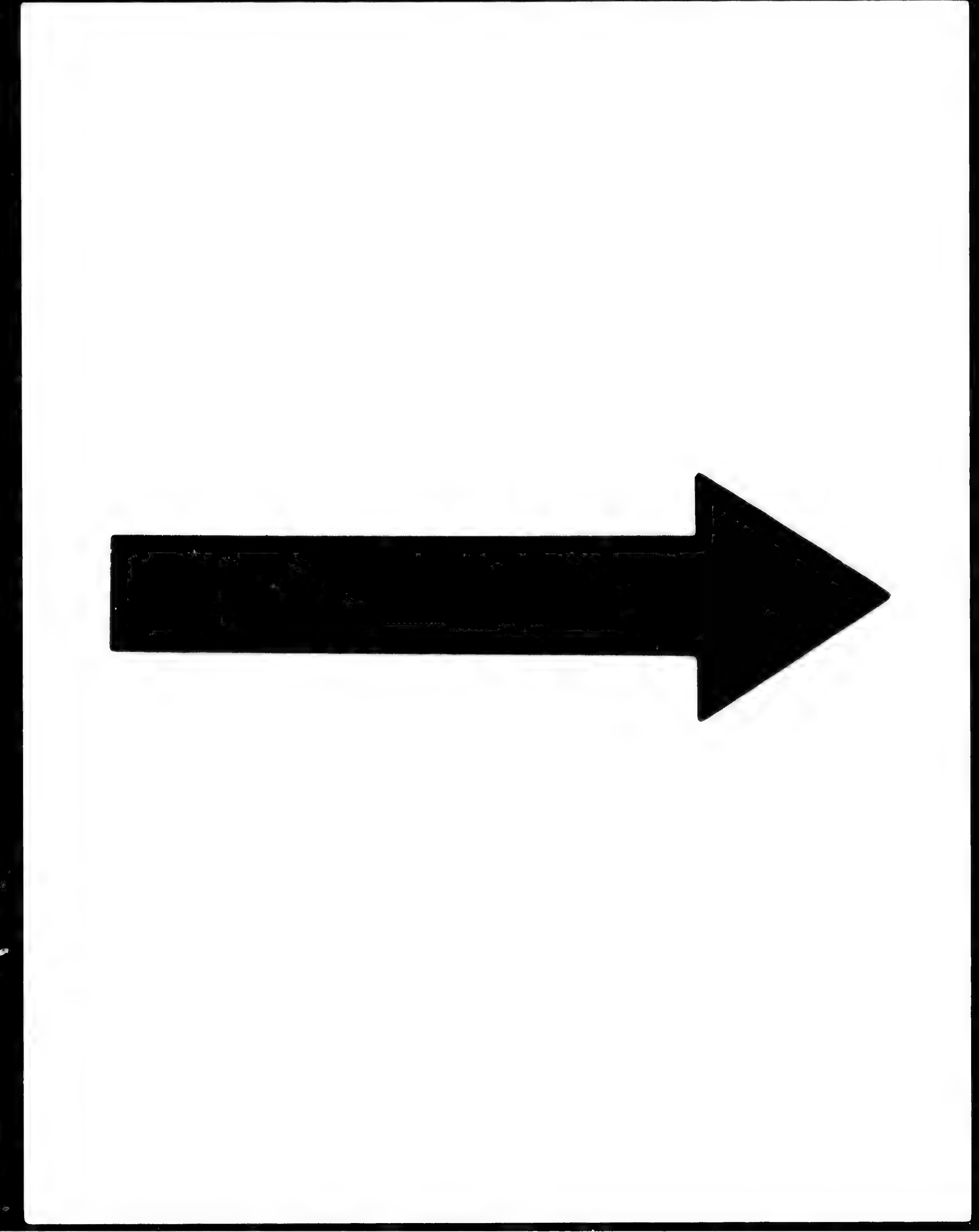
ſçavoir haranguer, tu ſoufriras que je remette la partie à une autrefois, maintenant ie te prie de croire que ie ne viens icy que pour traiter avec toy de mon ſalut, & de celuy de toute ma famille: voila une petite fille malade, depuis long temps, baptiſe la, par avance, en attendant que nous ſoyons en eſtat de reçevoir la méme grace, que nous deſirons tous, de tout noſtre cœur; au reſte ne te decourage point, ſi, eſtant vieux, & n'ayant pas beaucoup d'eſprit, j'ay de la peine à concevoir, & à retenir toutes les inſtructions, que tu nous donneras, mon fils, que tu vois la, (montrant le cadet) eſt ieune, d'un eſprit vif, & de bonne memoire, inſtruis le bien, il apprendra aiſement tout ce que tu voudras, & par apres il nous repetera en particulier, dans noſtre cabane, tout ce que tu luy auras enſeigné.

En effet ce ieune homme agé au plus de vingt à vingt-cinq ans, d'un beau naturel, fort docile, reſpectueux & innocent au poſſible, en moins de quatre ou cinq iours ſçeut ſon *Pater*, ſon *Ave*, le *Credo*, les commandemens de Dieu & les prin-

cipaux de nos Myſteres, qu'il repetoit frequemment dans ſa cabane & à toute heure du iour, avec une aimable importunité.

Je ne voulus pas pourtant rien precipiter, ie continuay l'eſpace d'un mois, à leur expliquer tous nos myſteres à les informer à fond, des choſes neceſſaires au ſalut, & à les diſpoſer au ſaint bapteſme, qu'ils reçeurent avec tant de ſentimens de pieté, & tant de devotion, que je ne pouvois m'empeſcher d'admirer l'attrait de Dieu, & les divins effets de la grace dans la converſion d'une ſi bonne famille.

Ces frequentes viſites, que m'a rendu un autre Capitaine de la Nation de Mataoüirioü, qui s'appelle Ouskan, c'eſt à dire, l'os, m'ont cauſé tout enſemble bien de la ioye, & bien de la douleur. Ses premiers entretiens me promettoient beaucoup, il avoit tant d'ardeur pour ſe faire inſtruire, qu'il ne me donnoit point de repos, ny la nuit, ny le iour, il deputa ſon gendre pour me prier d'aller chez luy le ſeiziéme d'Avril, mais eſtant occupé à diſpoſer nos hoſtes pour la commu-



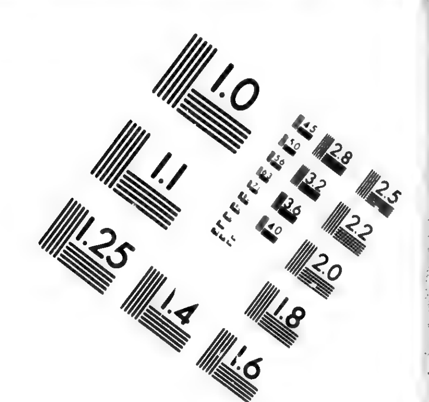
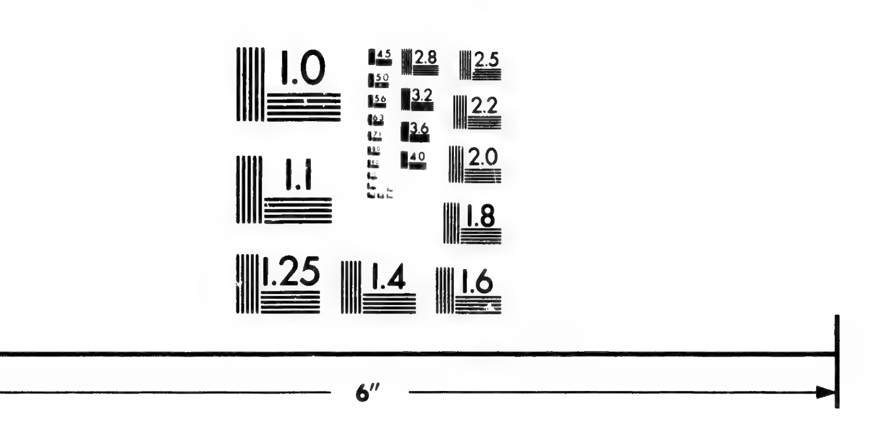


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





nion de la Feste de Pasque, ie ne pus me rendre en son quartier que le dix-huictiéme avec mes deux François, il me reçeut avec grande affection, qui redoubla à la veuë du present que ie luy fis, nos gens nous vinrent ioindre le vingt-deuxiesme; & nous fusmes là environs six semaines ensemble. J'eus en ce lieu là tout loisir de le catechiser, & de conferer le baptesme à dix-sept personnes de sa famille; pour luy, il s'en rendit indigne, ne voulant point quitter un commerce scandaleux qu'il avoit avec la niepce de sa femme; quelque docilité, qu'il eust temoigné à vouloir estre instruit, & quelque assiduité, que i'eusse apporté à vaincre la repugnance qu'il avoit de se convertir, ie n'en pus venir à bout. Ce n'est pas que cet esprit rebelle ne fut extraordinairement touché, ainsi qu'il m'a souvent avoüé, & s'il resistoit, ce n'estoit pas tant faute d'estre bien persuadé que ce qu'on luy disoit ne fust veritable, que par l'opposition secrette de son cœur, qui estoit malheureusement engagé dans ces affections dereglées, c'est un bel exemple qui nous apprend que la conversion d'un Sauvage,

eſt l'ouvrage de la main de Dieu, à qui ſeul il appartient de toucher efficacement les cœurs, & de donner aux inſtructions de ſon Miſſionnaire, le ſuccés qu'il doit attendre de ſa grace.

Mais il eſt temps de reprendre la ſuite de noſtre voyage. Le Printemps avoit déia ſuccedé aux rigueurs de l'Hyver, les rivieres eſtoient libres, les glaces s'eſtoient ecoulées, quand il fallut entrer dans des conteſtations avec nos conducteurs, au ſuiet de noſtre entrepriſe. Ce malheureux eſprit, dont ie viens de parler, extremement irrité du refus, que ie luy avois fait de luy conferer le Bapteſme, nous voulut fermer le paſſage de la riviere, ſur laquelle, il n'avoit aucun pouvoir;& pour couvrir ſon ieu, il fit une longue deſcription des chemins, de la multitude, & des difficultez des portages, des rapides, & des cheutes d'eau, & tout ſon diſcours ne tendant qu'à refroidir mes gens, il luy fut aiſé de leur perſuader, de dire, pour ſeconder ſon deſſein qu'ayant oublié les chemins, ils ne pouvoient pas aller plus avant, faute d'un bon guide. Deſlors i'entray en ſoupçon qu'ils ne fuſſent tous

d'intelligence, & que cet esprit captieux n'eust donné cet expedient pour nous faire ce mauvais party, & pour nous arrester.

Je m'advisay, pour rompre ce dessein de pratiquer un bon vieillard de la nation des Mistasirinis, qui estant fort necessiteux, ayant une famille nombreuse, & estant depuis long-temps en mauvaise intelligence avec cet esprit malfait, se laissa aisement gagner à la veuë d'un riche present.

De plus ie luy promis du tabac, autant qu'il en pourroit user pendant le voyage, & à nostre retour, un autre present tres-considerable, s'ils vouloient, luy, & son fils s'embarquer, & nous conduire à Miskoutenagasit, qui est vingt lieuës dans la baye de Hutson. Il se prit à rire, & dit à son fils, allons, nous ne manquerons point de tabac cet Esté.

Ce fut le premier de Juin 1672. que nous partismes de Nataschegamiou pour continuer nostre route au nombre de dix-neuf personnes, dont il y avoit seize Sauvages, & trois François dans trois canots. Nous eusmes six iournées de rapides, il

falloit faire monter presque continuelle-
ment le canot contre le fil de l'eau; bien
souvent il falloit mettre pied à terre,
marcher dans les bois, grimper sur des
rochers, se jetter dans des fossez, & re-
monter sur des éminences escarpées à tra-
vers des touffes d'arbres, dont les bran-
ches nous déchiroient nos habits, & d'ail-
leurs nous estions extrémement chargez,
ensuite, nous fusmes arrestez deux jours
par des pluyes.

Le neuviéme donna grand exercice à
nostre patience, à raison d'un portage
fort difficile, soit pour sa longueur, que
quelques-uns font de quatre lieuës, soit
pour les mauvais chemins, ayant toujours
l'eau jusqu'à my jambes, & par fois mes-
me jusqu'à la ceinture pour passer, & re-
passer des ruisseaux, qui passent au milieu
d'une vaste Campagne, qu'il faut traver-
ser pour prendre la riviere de NeKoubau,
qui est au Soroüest de celle qu'on quitte.
Les Sauvages mesme apprehendent cette
journée comme pleine de fatigues & de
peril.

Le dixiéme sur les six heures du matin
nous arrivasmes à PassistasKau, qui divise

les terres du Nord & du Sud, c'est une petite langue de terre d'environ un arpent en largeur, & de deux en lõgueur, les deux bouts de cette pointe sont terminez par deux petits Lacs, d'où sortent deux rivieres, l'une descend à l'Est, & l'autre au Noroüest, l'une entre dans la mer à Tadoussac par le Saguenay, & l'autre dans la baye de Hutson par Nemeskau, où est le milieu du chemin entre les deux mers. Sur le soir, nous fimes rencontre de trois Mistassirinins dans un canot, qui estoit en fort bon estat, ils venoient au devant de nous, ayant apperçeu de grandes fumees que nous faisions de temps en temps approchant de cette Nation, pour signal de nostre arrivée. Ce canot prit congé de nous sur l'entrée de la nuit, feignant de pousser plus avant, & tout soudain apres avoir tourné l'Isle, dans laquelle nous estions placez, il se vint joindre à nous dés le soir mesme, considerant de pres le plus âgé des trois, qui s'appelle Moukoutagan, comme qui diroit cousteau crochu; j'entray dans la défiance, qu'il ne nous voulut faire achepter le passage, mais s'estant apperçeu de ma défiance, il

eſſaya de cacher ſon deſſein, & ce fut le matin en partant, qu'il s'en expliqua, en me diſant, Robe noire, arreſte icy, il faut que noſtre vieillard, maiſtre de ce païs, ſçache ton arrivée, je m'en vay l'avertir.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que les Sauvages, par une maxime de leur politique, ou de leur avarice, ſont extremement reſervez à donner paſſage par leurs rivieres aux eſtrangers, pour aller aux Nations éloignées. Les rivieres leur ſont ce que ſont aux François leurs champs, dont ils tirent toute leur ſubſiſtance, ſoit pour la peſche & la chaſſe, ſoit pour le trafic. Je fis neanmoins ſemblant de m'offenſer de ce langage ; c'eſt pourquoy je luy répondis un peu bruſquement, eſt ce toy qui m'arreſte ? Non ce n'eſt pas moy, & qui donc ? Le Vieillard Seſibaourat ; où eſt-il ? bien loin d'icy, me dit-il, hé bien tu luy feras ſçavoir, qu'aujourd'huy je me veux repoſer eſtant fort fatigué, mais ſi demain au matin, ton Vieillard ne paroiſt, tu luy diras que je ſuis preſſé, & que je continueray ma route. Il s'embarque, & part à l'heure meſme, mais je

fus tout estonné que le soir quatre canots parurent, qui me vinrent prier de la part du Vieillard, de l'excuser, s'il n'estoit pas venu, qu'un vent contraire l'arrestoit jusqu'au lendemain.

Ce fut le 13. de Juin que dix-huit canots arriverent, la pluspart ayant peints leurs visages, & s'estant parez de tout ce qu'ils avoient de precieux, comme de tours de teste, de colliers, de ceintures, & de brasselets de porcellaine. Ils vinrent descendre tout proche de nous, & le Capitaine mettant pied à terre, je le fis saluer de dix coups de fusils en signe de réjouïssance, & dés le mesme soir je le fis appeller, avec les principaux d'entr'eux, pour leur parler par deux riches presens. En cette maniere.

Sesibahoura, ce n'est pas pour acheter le passage de cette riviere, & de ton Lac, que je te veux regaler de deux presens. Le François ayant deslivré tout ce païs des incursions des Iroquois vos ennemis, merite bien qu'on luy fasse un droit d'aller, & de venir avec toute liberté sur cette terre, qu'il a conquise par ses armes. De plus, Dieu, que vous dites vous

mesme estre le maistre de toutes choses, puisque c'est luy qui a tout fait, & qui gouverne tout, m'envoyant pour le faire connoistre par toutes ces contrées ; me donne le droit de passer librement par tout. L'Annié, l'Oneiout, l'Onoutagueronon, l'Oiogouen, ny le Sonnontouan, le Nepissirinin, l'Outaouac, ny toutes les Nations estrangeres, n'ont jamais rien exigé de mes freres, lorsqu'ils passent & repassent librement sur leurs terres pour les instruire, & les informer des Loix de l'Evangile.

En qualité de vostre amy, de vostre allié, & de vostre parent, ce present est une natte pour couvrir les fosses de vos morts, qui ont esté tuez par l'Iroquois vostre ennemy, & à vous, qui avez échapé leurs feux, & leur cruautez, il vous dit, que vous vivrez à l'avenir ; Onnontio luy a osté des mains la hache d'arme; vostre païs estoit mort, il l'a fait revivre, il a arraché les arbres, & les rochers qui traversoient vos rivieres, & interrompoient le cours de leurs eaux; peschez, chassez, & trafiquez par tout, sans crainte d'estre découverts de vos ennemis, ny par le bruit

de vos armes, ny par l'odeur du tabac, ny par la fumée de vos feux, la paix est generale par tout.

Ce deuxiéme present vous dit que l'Iroquois prie Dieu maintenant, depuis que le François luy a donné de l'esprit, & qu'il pretend aussi que vous l'imitiez, maintenant qu'il vous a rendu vostre liberté. J'aime Dieu, vous dit le François, je ne veux point avoir d'alliez, ny de parens, qui reconnoissent le Demon pour leur maistre, & qui recourent à luy dans leurs besoins. Mon amitié, mon alliance, & ma parenté ne doit point estre seulement sur la terre & en ce monde, je veux qu'elle soit de durée en l'autre, apres la mort, & qu'elle subsiste dans le Ciel.

Et pour cela quittez le dessein d'avoir commerce avec les Europeans, qui traitent vers la mer du Nord, où on ne prie point Dieu, & reprenez vostre ancien chemin du Lac S. Jean, où vous trouverez toujours quelque robe noire pour vous instruire & baptiser.

Tout ce soir là ne fut qu'un grand festin pour nous bien recevoir, & nous faire part à leur mode, de tout ce qu'ils

avoient de meilleur ; & sur la nuit s'e-
stant tous assemblez apres le cry qu'en fit
le Capitaine, pour nous mieux témoi-
gner les transports de leur joye, on ordon-
na une danse publique, ou joignant quel-
quefois la voix & le tambour, ils passerent
la nuit dans cette réjoüissance, en laquel-
le ne se passa rien que dans l'honnesteté.

Le jour suivant, le Capitaine parla à
son tour apres un beau festin, en cette
maniere.

C'est aujourd'huy, mon Pere, que le
Soleil nous luit, & que nous favorisant
de ta douce presence, tu nous fais le plus
beau jour que ce païs ait jamais veu ; ja-
mais nos peres, ny nos grands peres n'ont
eu tant de bonheur. Que nous sommes
heureux d'estre naiz en ce temps, pour
joüir à plaisir des biens que tu nous fais !
Le François nous oblige bien fort, en
nous donnant la paix, il nous fait tous re-
vivre.

Mais il nous oblige bien plus en nous
voulant instruire, & nous faire Chrestiens,
nous le regarderons comme celuy par le
moyen de qui, nous pouvons, apres nostre
mort, éviter les peines eternelles. Il con-

clut par un present qu il me fit, en me disant, mon Pere, nous t'arrestons icy pour nous instruire, & nous baptiser tous, à ton retour tu diras à Onnontio que nous prions tous Dieu,& que nous avons écouté sa parole.

Il me seroit difficile d'exprimer quelle fut nostre joye, de voir en ce païs de si bonnes dispositions pour la Foy, & quel fut nostre zele pour seconder l'affection qu'ils faisoient paroistre pour le Christianisme. Apres les remercimens qui se pratiquent icy en ces occasions. Je leur dis que pour les enfans, je les baptiserois, parce qu'il leur seroit trop incommode de les porter au Lac de S. Jean. Mais que pour les Adultes, estant pressé de partir, je ne les pouvois pas informer pleinement de tous nos mysteres, & que ceux qui parloient tout de bon, allans au Lac de S. Jean pour leur trafic,m'y pourroient attendre, & qu'à mon retour je les satisferois tous, à quoy ils 'saccorderent.

Le 15. tous les particuliers nous regalerent à leur mode, & je continuay à faire nos fonctions, & à les instruire.

Le 16. apres avoir dit la sainte Messe, nous

nous partiſmes & arrivaſmes à Kimaganuſis. Le 17. à Pikouſiteſinacut, c'eſt à dire, au lieu où l'on uſe les ſouliers, c'eſt ainſi qu'il eſt nommé pour expliquer la difficulté du chemin.

Le 18. nous entraſmes dans ce grand Lac des Miſtaſſirinins qu'on tient eſtre ſi grand, qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour, ce Lac tire ſon nom des rochers dont il eſt remply, qui ſont d'une prodigieuſe groſſeur, il y a quantité de tres-belles Iſles, du gibier, & du poiſſon de toute eſpece, les orignaux, les ours, les cariboux, le porcepy, & les caſtors y ſont en abondance. Nous avions déja fait ſix lieuës au travers des Iſles qui l'entrecoupent, quand j'apperçeus comme une éminence de terre, d'auſſi loin que la veuë ſe peut eſtendre; je demanday à nos gens, ſi c'eſtoit vers cet endroit qu'il nous falloit aller, tais-toy, me dit noſtre guide, ne le regarde point, ſi tu ne veux perir. Les Sauvages de toutes ces Contrées s'imaginent, que quiconque veut traverſer ce Lac ſe doit ſoigneuſement garder de la curioſité de regarder cette route, & principalement

M

le lieu où l'on doit aborder; son seul aspect, disent-ils, cause l'agitation des eaux, & forme des tempestes, qui font transir de frayeur les plus asseurez.

Le 19. nous arrivasmes à Makoüamitikac, c'est à dire, à la pesche des Ours, c'est un lieu plat, & l'eau y est fort basse, au reste fort abondante en poissons, les petits esturgeons, le brochet, & le poisson blanc y font leur demeure; il y a du plaisir a voir les ours qui marchent sur les bords de cette eau, & qui prennent de la patte en passant avec une adresse admirable, tantost un poisson, & tantost un autre.

Le 22. nous allasmes à Oüetataskoüamiou, cette journée nous fut bien rude, il fallut quitter la grande riviere, les cheutes d'eau, & les rapides estants trop violens, & prendre nostre route parmy des petits lacs, à la faveur de dix-sept portages pour retomber dans la mesme riviere. Ce fut icy, où nostre guide s'égara par deux fois, ce qui nous obligea de faire un portage de deux grandes lieuës, par des rivieres, des descentes, & des montagnes, des pleines noyées, &

des ruisseaux qu'il fallut traverser ayant l'eau jusqu'à la ceinture.

Le 23 & le 24. nous trouvasmes un païs qui n'est pas si montagneux, l'air y est bien plus doux, les campagnes sont belles, & les terres y produiroient beaucoup, & seroient capables de nourir de grands peuples, si on les faisoit valoir. Ce païs, le plus beau de toute nostre route, a continué jusqu'à Nemiskau, où nous arrivasmes le 25. Juin sur le midy.

Nemiskau est un grand lac de dix journées de circuit, entouré de grandes montagnes, depuis le Sud jusqu'au Nord, formant un demy cercle, on voit à l'emboucheure de la grande riviere, qui s'étend de l'Est au Nordest, des vastes pleines, qui regnent mesme au dessous des montagnes qui font le demy rond, & toutes ces campagnes sont entrecoupées si agreablement d'eau, qu'il semble à la veuë que ce soient autant de rivieres, qui forment un si grand nombre d'Isles, qu'il est difficile de les pouvoir conter. On voit toutes ces Isles tellement marquées des pistes d'orignaux, de castors, de cerfs, de porc-epy, qu'il semble qu'elles

ſoient le lieu de leur demeure, où ils font leurs courſes ordinaires; cinq grandes rivieres ſe déchargent dans ce lac, qui font que le poiſſon y eſt ſi abondant qu'il faiſoit autrefois la principale nouriture d'une grande nation ſauvage qui l'habitoit, il n'y a que huit ou dix ans. On y voit encore les triſtes monumens du lieu de leur demeure, & les veſtiges ſur un iſlet de roches, d'un grand fort fait de gros arbres, par l'Iroquois, d'où il gardoit toutes les avenuës, & où il a fait ſouvent des meurtres; il y a ſept ans qu'il y tua ou emmena en captivité, quatre-vingt perſonnes, ce qui fut cauſe que ce lieu fut entierement abandonné, les originaires s'en eſtant eſcartez. Il y avoit grand trafic, & on y abordoit de divers endroits à cauſe de la riviere qui eſt grande, & du voiſinage de la mer. Cette riviere fait un grand coude tirant au Nordeſt, il nous fallut faire quatre portages de tres-mauvais chemin, par des petits lacs, pour la couper droit au Nordeſt, & nous fuſmes coucher à Nataoüatikoüan.

Le 26. à Tehepimont, païs fort montagneux. Le 27. nous achevaſmes de

franchir les portages. Jusques icy nous n'avions point ressenti les incommoditez qu'apporte la persecution de ces petites mouches fort picquantes, qu'on nomme mousquites & maringoüins; mais ce fut icy où il nous fut impossible de pouvoir dormir, estans continuellement occupez à nous deffendre par les fumées, que nous faisions de tous costez, de la cruelle guerre que nous faisoient ces petits animaux, dont le nombre paroissoit infiny.

Le 28. à peine avions nous avancé un quart de lieuë, que nous rencontrames à main gauche dans un petit ruisseau, un heu avec ses agrez de dix ou douze tonneaux, qui portoit le Pavillon Anglois, & la voile latine; delà à la portée du fusil, nous entrasmes dans deux maisons desertes; un peu plus avant on découvrit que les Sauvages avoient hyverné là proche, & que depuis peu, ils en estoient partis, nous poursuivismes donc nostre route, jusques à une pointe esloignée de six lieuës de la maison des Europeans. Là, la marée estant basse, & le vent contraire, nous nous en retirasmes les vases jusqu'au ventre, dans une petite riviere à

main droite, tirant au Nordeſt, où, en tournant, & cherchant, nous rencontrâmes deux ou trois cabanes, & un chien abandonné, qui nous firent connoiſtre que les Sauvages eſtoient proche, & qu'il n'y avoit que deux jours qu'ils avoient délogé. Tout ce ſoir nous arreſtames-là, tirant de grands coups de fuſils pour nous faire entendre, & nous divertiſſant à conſiderer la mer que nous avions tant recherchée, & cette ſi fameuſe baye de Hutſon, de laquelle nous parlerons cy-apres.

Le 29. un de nos canots partit pour aller à Miſkoutenagachit, là où nos gens penſoient que les Sauvages devoient eſtre. Le 30. mon hoſte s'eſtant mis en mauvaiſe humeur, perdit cœur de paſſer outre, & ne ſongeant plus qu'à ſon retour, diſoit qu'il eſtoit en peine de ſa petite fille âgée de quatre mois, qu'il avoit laiſſée, nous retournaſmes à la maiſon des Anglois, il me fallut faire violence pour condeſcendre à cette humeur brutale, & diſſimuler mes reſſentimens.

Le matin du premier de Juillet apres avoir dit la ſainte Meſſe, je taſchay de

luy representer que nostre canot n'estant pas de retour, il falloit par consequent qu'il eust rencontré des Sauvages, & qu'il nous attendit.

Il proposa d'abord de grandes difficultez pour faire une traverse de vingt lieuës en canot sur la mer, je crus deslors qu'il estoit gagné; neanmoins pour l'obliger de se declarer davantage, je luy repartis; il est de ton honneur, & de ceux qui t'envoyent de ne te point arrester, estant si proche; apres tant de fatigues passées, il n'est rien de si difficile que tu ne puisse aisément vaincre avec le secours de Dieu. S'il n'y a rien de si noble, & de si grand que de porter la Foy parmy les infideles, & d'estendre l'Empire de Dieu, tu te devrois estimer heureux de cooperer au salut de quelque personne, qui s'en ressouviendra méme apres sa mort, & priera Dieu pour toy, & au contraire tu auras juste sujet de craindre à l'heure de ta mort, les reproches qu'on te pourra faire, si quelqu'un perit par ta lâcheté; ce fut ce qui le gagna entierement, & l'apprehension des jugemens de Dieu à ce dernier passage, luy fit resoudre de continuer la

route. J'ay toujours experimenté que les Sauvages sont fort susceptibles des impressions des peines de l'Enfer, & de l'attrait des delices du Ciel.

Alors tout brusquément, il me repartit, dépeche-toy donc, embarquons-nous. Nous partimes ce mesme jour sur les six heures, & à dix lieuës de là sur les deux heures, nous rencontrasmes un canot que le Capitaine, sçachant nostre arrivée envoyoit en diligence au devant de nous, pour nous conduire.

Du plus loin qu'on nous vit approcher, ils sortirent tous de leurs cabanes, & se rendirent sur le bord de l'eau, le Capitaine s'écrie à pleine teste pour nous complimenter, la Robe noire nous vient visiter, la Robe noire nous vient visiter, & soudain une bande de jeunesse se détache du gros, qui accourut à nous ayant l'eau jusqu'au ventre, les uns nous porterent à terre, les autres s'attacherent à nos canots, & le reste à nostre équipage. Le Capitaine me prend d'une main, & de l'autre se saisit de mon aviron, me conduit droit à son logis, fait porter toutes nos hardes, & met les deux François à

mes deux costez. Nous restâmes là, iusqu'à ce qu'il nous eust fair dresser une cabane, à laquelle pendant que les femmes travailloient, ie tirya un beau calumet, & trois brasses de tabac, & les donnay au Capitaine pour petuner, & regaler sa jeunesse. C'est le plus grand plaisir, & la plus grande civilité qu'on puisse faire à un Sauvage de luy donner à petuner principalement en ce pays-là & dans un temps, ou le petun estoit tres-rare.

Dés que nous fumes logez le Capitaine prepara un beau festin, chacun tascha à l'envy de nous caresser, nous apportant ce qu'ils avoient de meilleur, ils vinrent tous l'un apres l'autre, pour nous visiter, les femmes mesmes, menoient leurs enfans pour voir une robe noire, n'en ayant jamais veu.

Je n'estois pas pourtant pleinement satisfait de ces civilitez extraordinaires. Une chose me tenoit au cœur, i'avois fait reflexion, dans l'entretien que i'avois eu avec ceux du canot, qui estoient venus au devant de nous, que sous pretexte de quelque interest de la Nation, avec laquelle ils avoient commerce, ses gens

entroient en ombrage de noſtre viſite, & de nos pretentions, noſtre intention ne leur eſtant pas bien connuë.

Pour leur faire prendre les juſtes ſentimens de noſtre conduite, ie me reſolus de leur perſuader que j'eſtois parfaitement deſintereſſé dans la viſite, que ie leur rendois, & que ie n'eſtois pas venu pour exercer aucun trafic, n'y m'enrichir à leurs deſpens, ou au prejudice du peuple avec lequel ils trafiquoient, mais pluſtoſt pour les enrichir en leur diſtribuant liberalement tout ce que nous avions apporté de ſi loin, avec tant de peine.

Je fis donc aſſembler tous les Capitaines, & tous les principaux, & leur parlay de cette ſorte.

I. preſent. Kiaſkou, c'eſt le nom du Capitaine, qui veut dire, mauve. Nous joüiſſons ſouvent, & avec plaiſir d'un bienfait ſans en connoiſtre l'auteur, & ſans en ſçavoir la cauſe. Le bien de la paix avec l'Iroquois que tu gouſte maintenant eſt de cette nature, tu ne connois pas celuy qui te donne cette paix, ny ce qu'il a pretendu en te la donnant.

Regarde ce preſent, qui touvrira les

yeux pour connoiſtre ton bien-facteur. C'eſt moy, te dit Onnontio, qui ay fait la paix à ton inſceu; l'Iroquois depuis cinq ans ne vous inquiete plus, il ne fait plus d'incurſions ſur vos terres, je luy ay ravy ſon Pakamagan, ſa hache d'arme, & méme j'ay retiré du feu tes deux filles, & beaucoup de tes parens; à la bonne heure vivez en paix, & en aſſeurance, je te rends ton païs, d'où l'Iroquois t'avoit chaſſé. Peſchez, chaſſez, & trafiquez par tout, & ne craignez plus rien.

II. preſent. Ce n'eſt point l'attrait du trafic, ny du commerce qui m'amene icy. Si j'ay ſouffert la fatigue d'un ſi long voyage au travers de tant de hazards, ce n'eſt point pour autre motif, que pour vous éclairer de la lumiere de la Foy, vous enſeigner le chemin du Ciel, & pour vous rendre bien-heureux apres cette vie, ce ſont mes penſées, & ce ſont les penſées meſme des François, qui m'ont envoyé icy, pour te dire, par ce preſent que la raiſon, pour laquelle ils vous ont procuré la paix, avec l'Iroquois, c'eſt pour vous obliger à prier Dieu tout de bon; voſtre converſion au Chriſtianiſme doit eſtre la re-

connoiſſance de ce grand bien, c'eſt le deuxieſme preſent.

Je ſçay bien qu'il n'appartient qu'à Dieu ſeul de toucher les cœurs, & de rendre efficace la parole de ſes ouvriers, qui l'annoncent en ſon nom, & pour ſa gloire. Mais ces preſens eurent un tel effet ſur leurs eſprits, qu'ils prirent ſur le champ, par le mouvement du Saint-Eſprit, qui les touchoit, la reſolution de ſe faire tous inſtruire; tous enſuite ont voulu embraſſer la Foy, & eſtre baptiſez; & celuy qui en eſt le chef a frayé le chemin à tous les autres, ne m'ayant point voulu laiſſer partir que je ne l'euſſe baptiſé.

Je prenois plaiſir de diſputer avec ce bon vieillard quand il me preſſoit pour recevoir le bapteſme, & de luy faire beaucoup d'oppoſitions pour l'affermir davantage dans ſes bonnes reſolutions.

Vous eſtes ſi chancelans, luy diſois-je, & ſi peu fermes dans la croyance d'un Souverain eſprit, qui gouverne toutes choſes, qui fait tout, & de qui tout dépend, qu'au moindre danger de la vie, de la ſanté, ou de quelque mauvais ſuccez dans les affaires, qui ne dependent que de la ſeule

volonté de cet esprit souverain, tu auras recours aussi-tost au malin esprit, & tu retomberas dans tes anciennes coutumes, & ce genereux dessein, qui t'anime maintenant à prier, à la moindre disgrace, qui t'arrivera comme un beau-feu au moindre vent, s'esteindra, & s'en ira en fumée.

Cela seroit bon, si j'estois un enfant, respondit il, tu aurois sujet de craindre que ie ne fusse pas ferme, dans la resolution que ie prens de prier tout de bon. Celuy qui me donne ces bons sentimens maintenant, me les conservera à l'avenir par sa grace, & s'il a esté si bon, & si puissant pour allumer en moy le feu de ce bon dessein, il ne l'esteindra pas, & qui le peut esteindre, puisque luy seul fait tout, & gouverne tout!

Attends, luy repartis-ie, à une autre fois, ie suis pressé de songer à mon retour, il me faudroit trop de temps pour t'instruire à fonds; l'année suivante, ou moy, ou quelque autre viendra, & demeurera icy pour vous enseigner tout ce qu'il faut croire, faire, ou eviter pour aller au Ciel, ouy mais, dit-il, & qui t'a assuré que tu se-

ras en vie l'année ſuivante, ou que celuy, qui partira de Quebec pour venir icy, y arrivera ? & qui t'a dit qu'on me trouvevera moy-meſme en vie ? ie ſuis deſia vieux, & malade depuis deux lunes, ſi je meurs ſans bapteſme, veux tu que je ſois bruſlé ? ie diray à celuy, qui a tout fait, que ie voulois eſtre baptiſé, & prier tout de bon, mais que tu n'as pas voulu m'accorder cette grace.

Ce bon-homme diſoit cela, d'un ſi bon cœur, qu'il me tira les larmes des yeux, il eſtoit toujours apres moy, pour que je le batiſaſſe, & il m'avoit déja retenu trois jours faiſant naiſtre divers incidens pour m'arreſter. Le ſoir ie luy dis reſolument de main ie partiray, ha! me repartit-il, je ne ſuis pas baptiſé, he bien demain matin avant mon depart ie te baptiſeray; voila qui va bien, dit-il, tu n'es pas menteur.

Le ſoir nous ayant aſſemblé, il parla de la ſorte. Ce n'eſt pas la difficulté de parler, qui m'a fait differer de tenir ce Conſeil, mais le rapport que tu dois faire aux François, qui me met fort en peine; les preſens nous ſervans de pa-

roles pour declarer nos ſentimens, comment veux tu expliquer à Quebec, ce que ie dis, ſi tu ne peux porter, ny recevoir ce que je veux donner ? on dira à Quebec, que je ne n'ay point de bouche, que je ſuis un enfant, qui ne ſçais pas parler. Comme tu es tout epuiſé de force, que tu fais grande diligence pour te rendre au pluſtoſt, & que les chemins ſont ſi penibles, ce ſeroit achever de ruiner la ſanté qui te reſte, ſi je t'allois charger de beaucoup de pacquets. Adieu donc, adieu va t'en, quand tu voudras, prens ſeulement ces loutres pour dire au François, que voulant menager le reſte de tes forces, & pour luy temoigner l'eſtime que j'ay fait de tes riches preſens, ma jeuneſſe portera ma parole, & mon remerciment au lac de ſaint Jean l'année ſuivante.

Le quatrieſme Juillet on luy accorda ſa juſte demande, je le baptiſay, il fut nommé Ignace. Un vent contraire nous ayant arreſté toute cette journée, luy donna moyen de faire paroiſtre qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire en luy, & que ce n'eſtoit pas en vain qu'il avoit

receu le baptesme, il fit assembler tout son monde en nostre presence, & paroissant comme tout transporté d'une secrette impression du Ciel:

Mes neveux, dit-il, vous sçavez tous le bonheur qui m'est arrivé ce matin, j'ay esté baptisé. Je prie Dieu maintenant, je suis Chrestien, une forte pensée de vouloir eviter les peines eternelles, & de joüir un iour des delices du Ciel, m'a touché tout de bon; ie ne suis plus ce que i'ay esté autrefois, ie desavoüe tout le mal que i'ay fait, i'ayme de tout mon cœur celuy qui a tout fait, c'est en luy seul, que ie veux croire, c'est en luy seul que ie veux esperer; voila ce que ie dis, chacun y est pour soy, & ainsi que chacun pense pour soy, ce qu'il aura à faire.

Il anima ce discours d'un air si plein de l'esprit de Dieu, & l'accompagna de tant de devotion, que tous ses gens en furent si emeus & si fort penetrez, qu'il est certain que si i'eusse voulu condescendre à l'extreme envie de tous tant qu'ils estoient, ie leur aurois donné le saint baptesme, apres quelques iours d'instructions, cependant il nous falloit partir.

La

Le cinquiesme, ce me fut un sujet de douleur bien sensible, de me voir obligé de quitter si soudainement le lieu d'une Mission si belle, principalement apres avoir gousté ces premieres douceurs, ie ne cru pas pourtant la quitter tout a fait les laissant dans l'attente de mon prochain retour. Cette separation ne fut pas moins sensible à tous ces bons Sauvages, plusieurs versans des larmes, en me disant adieu, firent assez paroistre la douleur de leur cœur. Ils nous accompagnerent iusques sur le bord de l'eau, & suivirent long-temps de veuë nostre canot, il plut a Dieu nous donner assez bon vent, nous fismes voile, & avançâmes nostre chemin iusqu'à la demeure des Anglois où nous couchâmes.

Avant que de sortir de la baye de Hutson, il faudroit vous en donner le plan. Mais le peu de sejour que j'ay fait à Mesкoutenagasit ne m'a pas donné, le loisir de la visiter, ny de m'instruire à fond des particularitez de cette baye, & du pays voisin, outre que j'ay esté obligé d'employer la meilleure partie de ce temps à instruire & à baptiser soixante-deux per-

ſonnes tant enfans, qu'adultes; C'eſt pourquoy je n'en feray pas icy l'exacte deſcription qu'on peut trouver dans les cartes, qui en ont eſté faites.

Je diray ſeulement que la Riviere par laquelle nous ſommes entrez dans la baye, s'apelle Nemiſkauſipiou, qui prend ſa ſource du lac de Nemiſkau & en retient le nom, cette riviere eſt fort belle, elle eſt large preſque de demie lieuë, & plus en divers endroits, mais elle n'eſt pas bien profonde, elle vient du Sudeſt, & s'eſtend au Noroüeſt environ quatre-vingt lieuës: elle eſt fort rapide, & entrecoupée de dix-huit ſaults, c'eſt pourquoy de peur de briſer les canots & de s'expoſer à tout perdre on les porte avec tout l'equipage, à travers les bois. Tous ces portages ſont longs, & difficiles, il y en a deux ou trois d'environ trois lieuës, les autres d'une lieuë, de deux, & de deux & demie.

Le flux & le reflux, qui eſt icy tres-reglé, entre, quatre lieuës dans cette riviere, juſques à ce qu'il ſoit arreſté par un ſault qui n'empeſche pas que les eaux ne conſervent leur douceur pendant les marées les plus hautes, non ſeulement dans

la riviere, mais meſme quatre lieuës avant dans la baye.

Il n'eſt pas croyable combien loin la mer ſe retire lors de marée baſſe; les Sauvages mettent bien vingt lieuës; tout ce grand eſpace à perte de veuë, qui pour la pluſpart n'eſt que de vaſe & que de rochers, demeurant preſque tout à ſec, de ſorte que la riviere, qui s'eſtend ſur cette vaſe, & qui s'y perd, n'a pas pour lors aſſez d'eau pour porter les canots.

Nous avons trouvé que l'embouchure de la riviere eſt au cinquantieſme degré d'élevation, & nous avons veu, que dés ſon entrée, elle couppe la baye par quantité de detours, qui forment des Iſles propres pour eſtre habituées.

A la pointe de l'Oüeſt ſont logez les Kiniſtinons, & dans la baye, les Mataoüakitinoüek, & les Monſounik; chaque nation eſt ſeparée par de grandes rivieres. Les gens de la mer habitent au coſté du Nordeſt ſur la riviere de Miſkoutenagaſit où nous avons eſté, & avancé vingt lieuës dans la mer, c'eſt une longue pointe de roches, ſituée au cinquante-unieſme degré, où de tout temps les Sauvages s'aſ-

ſemblent pour faire leur commerce ; & plus avant,en prenant au Nordeſt,ſont placez les Pitchiboutounibuek, les Koüakoüikoüeſioüek,& beaucoup d'autres nations;à trois journées dans la profondeur de la baye au Noroueſt , eſt une grande riviere,que quelques Sauvages appellent Kicheſipiou , & quelques autres, la riviere des orignaux , Mouſouſipiou ; ſur laquelle il y a beaucoup de nations , & ſur le chemin on laiſſe à main gauche l'Iſle fameuſe de Oüabaſkou , qui eſt de quarante lieuës de long & de vingt lieuës de large,remplie de toute ſorte d'animaux, mais principalement recommandable pour les ours blancs ; on dit , qu'il y a une petite baye , où l'eau ne gele jamais , & dans laquelle les navires peuvent hyverner fort commodement.

Je ne dis rien de l'abondance du gibier, qui ſe trouve en ce pays , dans l'Iſle d'Oüabaskouk , s'il en faut croire les Sauvages , elle eſt ſi grande , que dans un endroit où les oyſeaux quittent leurs plumes , quand ils muent , les Sauvages , & les beſtes fauves , qui s'y engagent , ont de la plume par deſſus la teſte , & s'y

perdent souvent sans pouvoir s'en retirer.

Je ne dis rien non plus de la varieté, & de l'abondance des fruits, qui croissent icy, parce qu'il n'y faut pas venir pour chercher la delicatesse, & la friandise; ce qui s'est presenté à moy pour l'ordinaire sont de petits fruits, qu'on appelle bluets à cause de leur couleur, de petites pommes rouges, de petites poires noires, & quantité de groiselles fort communes dans tous ces païs froids.

J'y ay veu quantité de grands arbres en divers endroits d'où les escorces avoient esté enlevées, & demandant à mon guide, si ce n'estoient pas des marques & des écritures dont ils ont coustume de se servir, il me respondit, que les Sauvages reduits à la faim avoient pelé ces arbres, pour se nourrir de leurs écorces. Dieu a donné aux païs chauds les rafraischissemens necessaires, & en ces regions froides, les ours, les orignaux, les castors, & le porc-epy, ce sont une nourriture qui vaut bien les figues & les oranges, pour fortifier l'estomach en ces contrées.

Ceux là se sont trompez, qui ont crû que ce climat estoit inhabitable, soit à raison des grands froids, des glaces & des neiges, soit par le defaut de bois propre à bastir, & à se chauffer. Ils n'ont pas veu ces vastes & épaisses forests, ces belles pleines & ces grandes prairies, qui bordent les rivieres en divers endroits, couvertes de toute sorte d'herbage propre à nourir du betail, je puis asseurer qu'au quinziesme de Juin, il y avoit des roses sauvages aussi belles, & aussi odoriferantes qu'à Quebec, la saison méme m'y paroissoit plus avancée, l'air fort doux & agreable. Il n'y avoit point de nuit, quand j'y estois, le crepuscule n'estoit point encore finy au couchant, quand l'aube du jour paroissoit au levant du Soleil.

Le sixiesme, nous reprismes nostre riviere avec bien de la peine à cause de la rapidité de son cours, & des frequentes cheutes d'eau, qui l'entrecoupent. C'est alors qu'il faut que les Sauvages se mettent dans l'eau pour traisner leurs canots à force de bras, les uns les tirant avec des cordes, les autres les poussant avec de longues perches, & bien souvent estant

impossible de rompre l'impetuosité de l'eau, qui passe par dessus les roches avec une vitesse estrange, il faut les porter & tout le bagage à travers le bois, tantost entre de hautes & affreuses montagnes, tantost par des vastes campagnes & par des chemins fort fascheux.

Nous fumes quatre jours à gagner Nemiskau, où nous arborâmes les armes du Roy sur la pointe de l'Isle, qui coupe ce Lac, le neufiesme de Juillet.

Le quatorziesme nous fismes rencontre de deux canots Sauvages qui nous firent un grand accueil. Dans l'entretien que nous eusmes avec eux, ils nous dirent qu'il y avoit assez proche, une troupe de cent cinquante Mistasirinins, ils m'inviterent à les aller visiter, m'asseurant qu'ils seroient tous ravis de nous voir, & d'estre informez du Christianisme. Ayant pris feu à ce recit, je leur respondis que ce me seroit une joye particuliere de leur rendre visite puisqu'on y pouvoit faire quelque profit. Et comme j'estois prest de m'engager en ce chemin, nostre guide qui feignoit de dormir s'écria tout à coup, ou veux tu aller, robe noire, nous sommes

pressez, continuons nostre route. Il me fallut luy obeïr. Il est fascheux de dependre de l'humeur d'un Sauvage, on ne fait pas toujours ce qu'on voudroit, j'ay neanmoins tout sujet de croire que Dieu se contenta de ma bonne volonté.

Cette rencontre a esté fort favorable à deux petits enfans, qui furent ondoyez sur nostre chemin à la sollicitation de leurs parens, qui m'en prierent.

Le 18 nous arrivâmes à la riviere de Minahigouskat, où nous estions attendus de deux cens autres Sauvages, lesquels, apres nous avoir saluez à la façon du païs, nous regalerent tous chacun à leur tour. Ce fut icy où se presenta une bonne occasion, sans l'avoir recherchée, de faire valoir la gloire de nostre nation, & les avantages de nostre sainte foy, ils m'écouterent avec tant de satisfaction, qu'ils se declarerent alors tous publiquement pour la priere, & me promirent de se rendre au Lac de saint Jean le Printemps prochain pour y estre instruits, & recevoir le baptesme; j'eus la consolation de voir augmenter la gloire & le troupeau de Jesus-Christ, de trente-trois petits innocens

ausquels je conferay le Bapteme avant mon départ.

Le 19. sur les deux heures aprés midy je plantay les armes de nostre puissant & invincible Monarque sur cette riviere, pour servir de sauve-garde à tous ces Peuples, contre toutes les Nations Iroquoises.

Le 23. nous nous rendîmes, au Lac de saint Jean apres beaucoup de peines. Je fus tout surpris à mon arrivée d'apprendre que les Mistasirinins m'attendoient depuis un mois. C'estoit cette premiere bande que je rencontray sur ma route passant dans leur païs, à qui j'avois differé le Sacrement de Baptesme jusqu'à mon retour, & que j'avois envoyez au Lac de saint Jean, en partie pour éprouver leur resolution, en partie aussi pour les instruire pleinement, & à mon loisir, quand je serois de retour.

Je receus la pleine recompense de toutes les peines que j'avois souffertes dans ce long voyage, par le baptesme de trente Adultes. Apres les avoir suffisamment instruits, je fus d'avis qu'ils restassent au lac pour y passer l'Hyver, & se mieux esta-

blir dans le Christianisme.

J'espere que ce voyage leur profitera, car comme les gens qui habitent ce lac, sont plus anciens Chrestiens, & plus fermes dans la Foy, leur exemple servira beaucoup à cette nation, pour leur donner une veritable idée de nostre sainte Religion.

Le 29. nous partimes du lac pour aller à Chegoutimik, où Monsieur de saint Denis Capitaine de Tadoussac, nous attendoit pour nous embarquer dans son vaisseau, nous y arrivasmes le premier d'Aoust.

Dés que j'ay esté à Quebec, j'ay tasché d'exposer la suite de nostre voyage aux personnes, qui m'avoient employé, & que je sçavois avoir plus de part au succez de cette Mission: je les ay informées des causes de mon retour si prompt, des lieux que j'ay veu, de tout ce que j'ay fait pour le salut de tous ces peuples, pour la publication de l'Evangile, l'establissement de nostre sainte Foy, & pour la gloire de nostre grand Monarque dans toutes les Nations que nous avons pu pratiquer pour leur en faire un ample, & fidelle rapport.

Jusques icy on avoit estimé ce voyage impossible aux François, qui apres l'avoir entrepris déja par trois fois, & n'en ayant pû vaincre les obstacles, s'estoient veu obligez de l'abandonner dans le desespoir du succez. Ce qui paroist impossible, se trouve aisé quand il plaist à Dieu. La conduite m'en estoit deuë apres dix-huit ans de poursuites que j'en avois faite, & j'avois des preuves assez sensibles que Dieu m'en reservoit l'execution, apres la faveur insigne d'une guerison soudaine, & merveilleuse, pour ne point dire miraculeuse, que je reçeus dés que je me fus devoüé à cette Mission, à la sollicitation de mon Superieur. Et en effet, je n'ay pas esté trompé dans mon attente, j'en ay ouvert le chemin en compagnie de deux François, & de six Sauvages.

Il est vray que ce voyage est extremement difficile, & que tout ce que j'en escris, n'est que la moindre partie de ce qu'il y faut souffrir. Il y a 200. saults ou cheutes d'eau, & partant 200. portages, où il faut porter canot, & équipage tout ensemble sur son dos, il y a 400. rapides, où il faut avoir toujours une longue per-

che aux mains, pour les monter, & les franchir; je ne veux rien dire de la difficulté des chemins, il faut l'experimenter pour le comprendre. Mais on prend courage quand on pense combien d'ames on peut gagner à Jesus-Christ. Il faut faire 800. lieuës pour aller & pour revenir, nous en avons fait plus de 600. en moins de quarante jours. Nostre maxime estoit de partir de bon matin, & de gister bien tard, nous nous mettions en route aussitost que le point du jour nous permettoit d'entrevoir les roches dans la riviere, & nous la continuions, jusqu'à ce que par le defaut de clarté, on ne pouvoit plus les distinguer.

Le succez que j'ay eu en publiant l'Evangile a esté surprenant, rencontrant dans les esprits de toutes ces Nations, des dispositions si avantageuses, que j'ay eu plus de peine à refuser ceux qui se presentoient pour estre baptisez, qu'à les gagner, & à les assujettir sous l'empire de la Foy. Tous les Capitaines, & les principaux Chefs ont esté gagnez à Dieu, ce qui aidera beaucoup à la conversion des autres.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'en conçois de grandes eſperances.

Les mariages & les ſuperſtitions ſont deux vices capitaux, & l'obſtacle le plus malaiſé à vaincre dans toutes les Nations Sauvages, celles-cy ſemblent d'autant moins éloignées du Royaume de Dieu, qu'elles ſont moins ſujettes à ces vices, n'eſtant point accouſtumez à une vie beaucoup voluptueuſe, & ne ſe montrant point ſi opiniaſtres dans leurs ſuperſtitions; il eſt aiſé de les deſabuſer de leurs erreurs, les aſſujettir aux Loix Evangeliques, & à la pureté de la religion Chreſtienne.

Je n'ay point eu de peine à leur faire comprendre le peu de pouvoir qu'ont les demons, pour ſecourir ceux qui les ſervent, puiſqu'ils n'en ont aucun pour ſe delivrer eux meſmes des feux de l'Enfer, & je leur ay expliqué les peines qu'ils endurent, l'ardeur de leur jalouſie, & la malice horrible, qu'ils ont de ſouhaitter d'avoir des compagnons de leur miſere.

La Polygamie n'eſt pas ordinaire chez eux, j'ay remarqué meſme que la ſecon-

de femme de ceux qui en avoient deux, estoit presque toujours quelque proche parente, & m'estant informé de la raison, qu'ils pouvoient avoir pour en user ainsi, on me respondit que quand une femme a perdu son mary, c'est au plus proche parent d'en prendre soin, & de la faire subsister, & de la tenir non pas en qualité d'esclave, mais de femme.

Je finis le recit de nostre voyage par le nombre des baptisez, qui monte depuis mon depart à deux cent, tant enfans, qu'adultes. Que ne peut-on pas esperer apres de si beaux commencemens? particulierement, si on considere le desir ardent que tous ces peuples m'ont témoigné d'estre instruits; la difficulté qu'ils ont eu à me laisser partir; les instances qu'il m'ont faites de nous aller establir au plustost dans leur païs, & les sollicitations pressantes qu'ils font à tous les François pour les inviter à venir negocier avec eux.

Peut-on rien souhaitter apres tant d'avantages, sinon qu'il plaise à Dieu de donner benediction à tous nos travaux? c'est son affaire, & c'est son interest.



LA SAINTE MORT DE MADAME DE LA PELTRIE,

FONDATRICE DES Religieuſes Urſulines en la nouvelle France ; & de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation premiere Superieure de ce Monaſtere.

TROISIESME PARTIE.

NOſtre Canada a perdu Madame de la Peltrie, Fondatrice des Religieuſes Urſulines en ce païs, & Bien-factrice de nos Miſſions. Elle mourut ſaintement parmy ſes filles, le 18. de Novembre de l'an 1671. & fut ſuivie ſix mois apres, de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, ſa chere compagne, & la premiere

Superieure de ce Monaſtere.

La mort de ces deux Illuſtres perſonnes a eſté une affliction publique : comme elles obligeoient tout le monde, tout le païs y a pris part, & les a regrettées. On les honoroit beaucoup par-tout, pour leur vertu & leur ſainteté, mais elles eſtoient cheries & conſiderées, particulierement comme celles qui avoient donné commencement à l'inſtruction des jeunes filles Françoiſes & Sauvages; & qui par ce moyen avoient beaucoup contribué au bon eſtabliſſement, & au progrez des Colonies de la Nouvelle France.

Elles ont eſté toutes deux appellées de Dieu pour ce glorieux deſſein, preſqu'en meſme temps, & toutes deux d'une maniere extraordinaire, ſans s'eſtre jamais veuës ny connuës auparavant, au moins des yeux du corps. Ce qui fut dés lors un préjugé de l'excellence du caractere de leur vie & de leur conduite, comme il paroiſtra dans les Chapitres ſuivans. Il y a 32. ans qu'elles paſſerent la mer en un meſme vaiſſeau, & ſouſtenuës qu'elles ont toujours eſté depuis, par de nouveaux renforts, qui leurs ſont venus de France,

France, d'année en année, & que le Ciel leur a mesme procuré, parmy les filles qu'elles ont élevées dans le païs; elles ont formé une Communauté assez nombreuse, qui subsiste par une espece de miracle, & avec laquelle elles ont travaillé toutes deux de concert, jusqu'au dernier soupir, à sanctifier grand nombre de familles, par les bonnes impressions qu'elles ont donné de nostre sainte Religion, & des vertus Chrestiennes à celles qui les composent.

Mon dessein n'est pas de prevenir icy les Escrivains qui voudroient nous donner l'histoire complete de deux vies si saintes. Je ne pretends que toucher legerement quelque chose de leurs eminentes vertus, & de leur sainte mort; afin d'éviter le blâme de commettre une injustice, en tenant caché un bien qui doit estre public, & satisfaire en quelque maniere, comme par avance, à une infinité de personnes, qui ne respirent que la gloire de Dieu, en leur donnant la connoissance de deux saintes Ames, qui ont brulé du mesme zele, & qui n'ont jamais eu d'autres pretentions que de vivre & mourir en son

ſaint Amour, dans un païs barbare, & de le voir au peril de leur vie, connu & aimé de tous les peuples de ce nouveau monde.

Je ne puis toutefois me diſpenſer de parler aſſez amplement de leur vocation au païs de Canada, parce qu'elle fera voir les voyes admirables de la divine Providence pour les ſanctifier, en procurant en meſme temps à ces Nations barbares, un ſecours ſi avantageux pour leur ſalut ; & quelque penſée que j'aye, pour éviter la confuſion de ramaſſer en des Chapitres ſeparez, ce qui les regarde chacune en particulier, il faut neanmoins qu'apres avoir oüy cette pieuſe Dame ſur le ſujet de ſa vocation, nous en apprenions des circonſtances tres notables du narré que nous fera de la ſienne, par l'ordre de ſon Directeur, la Reverende Mere Marie de l'Incarnation.

CHAPITRE I.

De la vocation de Madame de la Peltrie au païs de Canada.

MAdame Magdelaine de Chauvigny, veuve de feu Monſieur de la Peltrie, nâquit à Alençon de parents des plus conſiderables de ce païs, qui prirent un ſoin tout particulier de l'élever dans la crainte de Dieu, & dans la pieté. Dés ſon enfance, elle fit paroiſtre ſon beau naturel, ſes inclinations au bien, & un eſprit deja meur: on ne voyoit en elle aucune marque de legereté, & ſes mœurs ſe formoient dés lors à toute ſorte de vertu. Le ſaint Eſprit qui la conduiſoit, luy inſpira une affection tres-grande pour tout ce qui regarde le ſervice de Dieu; pour la pureté, la miſericorde, & la charité envers les pauvres, dont elle ne pouvoit voir la miſere ſans en eſtre touchée de compaſſion; ce qui faiſoit juger à ceux qui faiſoient une reflexion particuliere ſur ſa conduite, qu'elle ſeroit un jour une grande ſervante de Dieu.

Je laiſſe à des perſonnes de merite, qui en conſervent precieuſement les memoires, mille particularitez d'édification qu'on raconte de ſon bas âge, pour m'arreſter uniquement à ce qui a rapport à ſa vocation en Canada. Eſtant un peu avancée en âge, on connut aſſez que ſon naturel, & les dons du Ciel qui eſclatoient en elle, la rendoient beaucoup plus digne d'avoir Jeſus Chriſt pour Epoux, que propre à paſſer ſa vie dans les pompes & les delices du ſiecle. Auſſi les premieres ſaillies de ſa devotion furent pour la Religion; elle fit tous ſes efforts pour y entrer, & dans le deſeſpoir d'en obtenir la permiſſion, elle ſe jetta à la dérobée dans un Monaſtere, d'où on eut bien de la peine de la retirer, ſur-tout pour l'engager dans le mariage, pour lequel elle n'avoit aucune inclination. Neanmoins le grand reſpect qu'elle avoit toujours eu pour ſes pere & mere, dont elle connut la volonté, l'y firent conſentir. Apres une infinité de combats, & des torrens de larmes, elle vit clairement que Dieu vouloit d'elle, qu'elle leur rendiſt cette obeïſſance. Elle eſpouſa donc un fort honneſte Gentil-

homme de la Maiſon de Touvoys, nommé Monſieur de la Peltrie, de qui elle eut une fille, qui ne reçeut la vie que pour aller augmenter dans le Ciel le nombre des Predeſtinez. En cet eſtat elle n'oublia rien, ſelon le precepte de ſaint Paul, pour faire qu'on ne peuſt remarquer la moindre tache dans ſa couche nuptiale; elle conſerva inviolablement les loix les plus ſaintes du mariage, juſques à ce qu'il plut à Dieu appeller à ſoy Monſieur ſon mary, & la remettre en liberté. Pour lors ſe voyant ſans enfans, & avec de grands biens, elle delibera devant Dieu ſur ce qu'elle avoit à faire, & ne ſouffrit pas peu dans ſon eſprit, avant que de ſe déterminer. Car d'un coſté elle ſe ſentoit fort portée à reprendre ſes premieres penſées de la Religion; de l'autre, les richeſſes que Dieu luy avoit données, luy preſentoient un moyen bien avantageux pour procurer un ſecours notable à la converſion des peuples barbares du Canada. Enfin la compaſſion de tant d'ames qui ſe perdoient, luy toucha le cœur plus ſenſiblement, & l'emporta par deſſus les inclinations violentes qu'elle ſentoit

pour la vie Religieuſe ; & apres avoir conſulté la deſſus des perſonnes doctes, de merite, & de grande vertu, elle prit la reſolution de ſacrifier ſes biens, & ſa vie à cette bonne œuvre. Le papier qu'elle leur mit entre les mains, où elle avoit eſcrit de ſa main toutes ſes veuës, ſes lumieres ; & ſes ſentimens ſur cette vocation, eſt tombé heureuſement dans les noſtres.

J'en ay tiré les chefs qui ſuivent, comme plus remarquables, parce qu'ils en comprennent toute la ſubſtance. Comme la fin qu'elle ſe propoſoit, eſtoit de connoiſtre par ces grands hommes, la volonté de Dieu, elle leur ouvre entierement ſon cœur, & en expoſe les ſentimens dans toute la ſincerité poſſible ; Elle declare premierement que ce n'eſtoit pas un deſſein pris à la legere ; que ç'avoit eſté le plus ordinaire de ſes entretiens interieurs avec Dieu ; principalement depuis ſix ou ſept ans, que le feu de ſon ſaint amour s'eſtoit allumé dans ſon cœur d'une maniere extraordinaire, & qu'elle avoit reçeu cette grace, faiſant les exercices ſpirituels, ſous la conduite d'un ſage Directeur.

Que pendant cette retraitte, elle avoit ſenty des mouvemens ſi puiſſans, pour procurer par toutes les voyes imaginables, la gloire de celuy qui poſſedoit uniquement ſon cœur, qu'elle ne ſe propoſoit pas moins que de s'employer à procurer, autant que le pourroit la foibleſſe de ſon ſexe, la converſion & le ſalut de toutes les nations du monde, qui luy ſembloit trop petit pour la grandeur de ſon zele; qu'elle accompagnoit dés lors en eſprit tous ces hommes Apoſtoliques, (qui y travaillent par toute la terre,) dans leurs dangers & dans leurs fatigues; qu'elle diſoit cent & cent fois le jour à Dieu, dans ces tranſports : Faites de moy, mon Dieu, tout ce qu'il vous plaira, tout eſt à vous, mon Dieu, mon cœur, mes biens & ma vie; & qu'elle avoit ſenty interieurement que Dieu prenoit plaiſir à ces ſaillies d'amour; qu'il acceptoit l'offrande qu'elle luy faiſoit de ſoy-meſme, & que ſes projets reüſſiroient à ſa gloire. Ces ſaints deſirs eſtoient ſi embraſez, & ſi violents, qu'elle en avoit de la peine à reſpirer; & elle adjouſte, qu'ils avoient toujours continué, & augmenté de jour en jour. Mais

comme ſes veuës, pour lors, n'eſtoient que generales, elle n'avoit encore aucun deſſein formé ; & elle jugeoit bien que n'eſtant pas aſſez forte pour entreprendre tout ce que ſon zele luy pourroit inſpirer, elle devoit, pour rendre ſes bons deſirs effectifs, ſe déterminer à quelque bonne œuvre particuliere dans l'eſtenduë de ſon pouvoir, & de ſes forces. Elle ſe trouva là-deſſus dans de grandes obſcuritez, ce qui l'obligea à redoubler ſes prieres & ſes devotions, & à faire dire quantité de Meſſes ; enfin la penſée luy vint qu'elle ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la gloire de Dieu, que de donner ſes biens & ſa vie, pour eſtre employez à l'inſtruction des petites filles de Canada ; ô que de bon cœur, diſoit-elle, j'y conſacrerois toutes les richeſſes de l'Univers, ſi elles eſtoient en ma diſpoſition, que je ſouffrirois volontiers tous les martyres imaginables, pour cooperer au ſalut de ces pauvres ames abandonnées !

Dans ces penſées, & dans ces deſirs ſi ardents, elle eſtoit bien reſoluë de ne rien entreprendre ſans l'aveu, & l'approbation de perſonnes bien éclairées, & elle

jugeoit aſſez que pour en venir à l'execution, il falloit qu'elle euſt la parfaite joüiſſance de ſes biens; deux pas à faire tres-facheux ; mais c'eſt icy, où elle fit paroiſtre ſon courage, & ſa confiance en Dieu, de fait elle, trouva mille difficultez pour le dernier, & pour le premier de tres-grandes oppoſitions, ſon entrepriſe ayant paru d'abord une chimere, parce que, le Canada ne faiſant alors que commencer, il n'y avoit aucune apparence, qu'une jeune veuve delicate, avec de grands avantages de nature, de biens de fortune & de grace, conſiderée, & recherchée comme l'un des premiers partis de ce pays, ſongeaſt à paſſer les Mers, pour mener une vie miſerable dans des foreſts, parmy des peuples les plus barbares du monde. Pour ſes biens, elle entra dans de grands procez, ſes parties qui eſtoient puiſſantes, pretendants que pour ſes profuſions & ſes liberalitez envers les pauvres, elle eſtoit incapable de gouverner ſon bien : Elle ne s'eſtonna point neanmoins, quoy qu'elle euſt peu de perſonnes pour elle, & qu'elle euſt perdu ſon procez. D'abord elle en appella ; ſes

parties avoient de leur coſté des plus grands du Royaume, qui ſollicitoient inceſſamment les Juges contr'elle ; tout ſembloit eſtre dans le deſeſpoir, & ſes amis tenoient comme pour aſſeuré qu'au plus elle n'auroit ſon partage, que par proviſion. Dans ces embaras, elle eut recours à Dieu, & luy fit vœu, & au grand ſaint Joſeph, Protecteur du Canada, que ſi elle gaignoit ſon procez, elle executeroit ſon deſſein, & qu'elle employeroit tout ſon bien pour ſa gloire, & le ſalut des ames. Tout eſtoit encor alors dans le ſecret. En meſme-temps qu'elle eut fait ce vœu, Dieu changea le cœur de ſes parties, qui de lyons, pour me ſervir de ſes termes, devinrent des agneaux, en un mot elle gaigna ſon procez. Tous ſes amys, & tous ceux qui luy avoient eſté les plus oppoſez, en furent ſurpris, & admirerent la conduite de la divine Providence, ſur ſes affaires. Quelques bonnes ames, dit-elle, me diſoient ; nous ne ſçavons pas quels ſont vos deſſeins, mais la main de Dieu s'eſt fait paroiſtre extraordinairement en cette occaſion, & vous eſtes bien obligée de l'en remercier, &

de luy en témoigner vos reconnoiſſances.

Apres ce coup du Ciel en ſa faveur, elle temoigne, que ſes deſirs de glorifier Dieu, dans le Canada, le mépris des douceurs, & des commoditez de la France, l'amour pour ſa vocation, & le zele pour l'instruction des petites filles Sauvages, s'eſtoient acrus notablement, auſſi bien que ſa confiance en Dieu; & elle avoüe franchement, pour s'expliquer avec ſa ſimplicité, & ſa ſincerité ordinaire, qu'elle avoit reſſenty depuis, en ſon cœur, tout ce qu'elle avoit jamais leu, ou entendu, des paſſions les plus ardentes des Saints, pour tout ce qui touche le ſervice & la gloire de Dieu. De plus, que le jour de la Viſitation de la ſainte Vierge, pendant ſon oraiſon, Noſtre-Seigneur luy avoit donné une forte impreſſion que ſa volonté eſtoit qu'elle allat en Canada, pour le bien de tant de petites filles, & qu'il luy feroit, à ce deſſein, de grandes graces. Ce qui me donna, dit-elle, tant de confuſion, que je luy dis, toute baignée de larmes, Helas! Monſeigneur, ce n'eſt pas à moy, qui ſuis une ſi grande pechereſſe, une ſi vile, & ſi abjecte creature, qu'il faut départir de

si grandes faveurs, il me semble qu'il me disoit interieurement, qu'il estoit vray, mais que c'estoit pour donner sujet d'admirer davantage sa misericorde, & qu'il vouloit se servir de moy en ces lieux là, pour sa gloire; que je m'y verrois un jour, & que j'y mourrois; que quoy que de ses plus zelés serviteurs d'eussent s'y opposer, je n'avois que faire de me mettre en peine, que i'irois infailliblement. Ie demeuray muette, ne sçachant plus que dire, je fondois toute en pleurs, voyant d'un costé les graces que Dieu me faisoit, & de l'autre mon indignité; je sortis de mon Oraison remplie d'une paix interieure, & dans une entiere confiance que mes desseins reussiroient.

Nonobstant tous ces sentimens, & ces connoissances si expresses, selon qu'elle le pouvoit presumer, de la volonté de Dieu, elle remet tout au jugement de ceux que Dieu luy avoit donné pour la decision de cette affaire, comme elle le temoigne, finissant ainsi l'écrit qu'elle leur presenta sur ce sujet. Au reste je laisse le tout entre les mains de Dieu (ce sont ses propres termes) & de ses fideles serviteurs, qui

prendront la peine d'examiner ma vocation en Canada, les conjurant, au nom de sa bonté, de ne pas considerer ce que je pourray souffrir dans l'execution de ce dessein, puisque j'endurerois volontiers mille Martyres, s'il estoit besoin, & que ce fust la volonté de Dieu, pour contribuer quelque chose à sa plus grande gloire, je suis preste de signer à l'aveugle tout ce qu'ils auront conclu sur cette affaire.

Ils jugerent tous apres l'avoir oüye, & examiné son écrit que le doigt de Dieu y estoit tout manifeste, & qu'elle pouvoit suivre, avec asseurance, l'attrait de la divine Majesté; quelques-uns mesme maintenoient qu'elle ne pouvoit reculer, ou differer, sans resister au Saint-Esprit. Il ne se peut dire quelle fut pour lors la joye de son cœur.

Nostre-Seigneur voulut encore témoigner qu'il approuvoit sa resolution, dans une grande maladie, qui luy survint au plus fort de ses difficultez: elle estoit à l'extremité, & sur le point de tomber en l'agonie, dont on n'attendoit que le premier moment pour luy donner l'habit des

Religieuſes de ſaint François, dans lequel elle avoit deſiré de mourir; lors qu'elle ſe ſentit inſpirée de faire vœu, en cas qu'il pluſt à Dieu luy rendre la ſanté, de s'appliquer, encore avec plus de vigueur, à rompre tous les obſtacles, qui s'oppoſeroient à ſon deſſein; elle le conçeut dans ſon cœur, ſans que persōne en euſt aucune connoiſſance, en meſme temps la fievre la quitta. Le Medecin ayant appris qu'elle n'eſtoit pas morte, & qu'elle avoit paſſé doucement, la nuit en fut ſurpris, veu l'eſtat où il l'avoit laiſſée le jour precedent. Il la vint voir, & la trouvant ſans fiévre, luy dit, Madame, je penſe que voſtre fiévre eſt allée en Canada; la malade, qui ne pouvoit encor parler, leva doucement les yeux au Ciel, & fit un petit ſouris.

Dieu luy ayant ainſi rendu la ſanté comme par miracle, elle s'acquitta genereuſement de ſon vœu. Jamais homme ne ſe trouva plus en peine que Monſieur de Vaubougon ſon pere, qui avoit des penſées ſur ſa fille tout à fait oppoſées à celles, que le Saint-Eſprit luy avoit inſpirées; elle eſtoit ſa bien aymée, demeurée

veuve à l'âge de vingt-cinq ans, ſans enfans, recherchée de tous coſtez, & des meilleurs partis de la Province, pour ſes belles qualiez, qui la rendoient extremement aymable. Ils ſouffroient tous deux, dans leur eſprit, & le pere & la fille: le pere pour flechir le cœur de ſa fille; qui luy témoignoit aſſez ſon extreme averſion du mariage, & la fille, qui ne penſoit qu'à glorifier Dieu, ſe voyant comme ſeule, pour trouver une perſonne bien éclairée, qui luy donnat conſeil ſans eſtre ſuſpecte, & l'aydaſt à executer le deſſein qu'elle avoit pour le Canada. Elle conſulte Dieu la deſſus, à ſon ordinaire; & la penſée luy vint de s'adreſſer à un tres-honneſte gentil-homme, d'une haute pieté, feu Monſieur de Bernieres, Treſorier de France à Caën, aſſez connu par ſes livres, & plus encore par la ſainteté de ſa vie; Elle trouve moyen de luy parler, & apres l'avoir informé en divers entretiens, de toutes les connoiſſances neceſſaires, pour tirer de luy les lumieres qu'elle ſouhaittoit dans la pourſuite de ſon entrepriſe, elle luy propoſa une penſée qui faciliteroit & iuſtifieroit la liberté de leurs en-

treveuës, qu'elle jugeoit devoir eſtre frequentes, pour pouvoir ſe ſervir avantageuſement de ſes conſeils : ſçavoir, que, comme on l'importunoit fort pour le mariage, il euſt pour agreable de la demander à Monſieur ſon Pere, ſans toutefois avoir la penſée de l'épouſer jamais.

Ce ſaint homme vit aſſez clair dans l'intention de cette pieuſe Dame. Neanmoins comme la choſe eſtoit fort extraordinaire, il prit du temps pour la conſiderer devant Dieu, elle le fit auſſi encore tres-particulierement de ſon coſté. Et tous deux enfin ayant jugé que ce moyen, qui n'avoit rien qui ne fuſt ſelon Dieu, ſeroit efficace, pour la fin qu'ils pretendoient, Monſieur de Bernieres en fit la propoſition fort civilement à Monſieur de Vaubougon, qui eſtant bien informé du merite de la perſonne, y conſentit, pourveu que ſa fille le voulut bien

Cette ſage fille, qui agiſſoit de concert avec luy dans cette ſainte fiction, eſcouta la deſſus ſon pere, avec beaucoup de reſpect & de modeſtie; & ſa réponſe fut, que puiſque cet honneſte Gentilhomme, qui luy faiſoit l'honneur de la recher-

rechercher, luy agreoit, elle le preferoit aussi à qui que ce fust de la Province. Il n'en fallut pas davantage pour contenter l'esprit de Monsieur de Vaubougon, & pour donner à ces deux bonnes ames liberté entiere de se communiquer, & pousser fortement, quoy que secretement, l'affaire du Canada que Monsieur de Bernieres entreprit avec tant de conviction qu'elle seroit à la gloire de Dieu, qu'il estoit resolu d'y employer, s'il eust esté besoin, tout son bien, & ne quitta point Madame de la Peltrie, qu'il ne l'eust mise luy-méme dans un des vaisseaux, qui passoient en Canada. Mais Dieu vouloit que pour épargner la douleur qu'auroit causé une separation si violente, & si inesperée, cette fille si fort cherie fermat auparavant les yeux à son bon pere, qui mourut tres-chrestiennement, peu de temps apres l'esperance qu'il avoit conceuë de revivre dans une heureuse posterité par ce second mariage, s'il eust esté tel qu'il se l'estoit figuré. Apres cette perte, qui luy fut tres-sensible, la voilà plus libre que jamais, & ses affaires se trouverent à tel point pour ne pas m'arrester à

trop de particularitez, quoy qu'aſſez remarquables, qu'il ne fut plus queſtion que de faire choix du Monaſtere, & des Religieuſes propres pour ce deſſein. Comme on jettoit les yeux de tous coſtez, on découvrit enfin qu'à Tours, quelques Religieuſes Urſulines, avoient vocation pour le Canada, entr'autres la Reverende Mere Marie de l'Incarnation decedée en cette ville, depuis quelques mois. Monſieur de Bernieres, & Madame de la Peltrie s'eſtoient tranſporté à Paris pour negocier cette affaire; il y eut auſſi toſt des Lettres de part & d'autre; & les réponſes ſe trouvant favorables, il fallut en venir au pluſtoſt à l'entreveuë, qui verifia une viſion merveilleuſe, que ladite Mere Marie de l'Incarnation avoit euë ſix ans auparavant; laquelle comme elle a eſté ſuivie de ſon effet, merite bien qu'elle meſme nous en faſſe le recit dans le Chapitre ſuivant, l'ayant écrite de ſa main, depuis la mort de ladite Dame & peu de temps avant la ſienne, par l'ordre de ſon Confeſſeur & Directeur.

CHAPITRE II.

Le témoignage illuſtre que rend la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, de la Providence particuliere de Dieu ſur la vacation de Madame de la Peltrie en Canada.

JE produis ce témoignage dautant plus volontiers, que la ſainteté & le merite de la perſonne, dont nous parlerons cy-apres, luy donne ſon autorité, & ſon poids: voicy ſes propres termes.

Environ l'an mille ſix cent trente trois vers la fin de l'année, peu apres que i'eus fait ma profeſſion Religieuſe, m'eſtant retirée à l'iſſuë de Matines, dans noſtre cellule; il me ſembla dans un leger ſommeil, que ie pris par la main, une jeune Dame Seculiere, & que marchant avec elle d'un pas plus prompt que le ſien, je la devançois toujours, ſans neanmoins la laiſſer. Noſtre chemin eſtoit vers le lieu ou l'on s'embarquoit. Nous allaſmes toujours de compagnie durant noſtre voyage, juſques

au lieu , ou nous nous devions rendre. Enfin nous arivaſmes à vn grand pays. Eſtans décendus à terre , nous montaſmes ſur une coſte par un paſſage,comme de la largeur d'un grand portail , a coſté de cette ouverture , parut un homme veſtu à la façon qu'on depeint les Apoſtres , qui nous regardant benignement ma compagne , & moy , me fit ſigne de la main, me donnant a entendre que c'eſtoit là noſtre chemin, pour aller à noſtre demeure ; quoy qu'il ne parlât point , ſon ſigne me ſervoit d'adreſſe , pour aller à une petite Egliſe, ſituée ſur la coſte. Cette place eſtoit quarrée en forme d'un Monaſtere , les baſtimens beaux & reguliers, cependant ſans m'arreſter , à en conſiderer la ſtructure , mon cœur eſtoit attiré vers cette petite Egliſe , qui m'avoit eſté montrée par le gardien de ce pays. Je ſentois toujours ma compagne apres moy ; & en avançant , je vis un chemin, qui conduiſoit au bas de ce grand pays, qu'en un moment je conſideray tout entier : il me parut couvert d'un broüillars épais , au milieu duquel j'entrevis une Egliſe , quaſi enfoncée dans ces tenebres,

en ſorte qu'on n'en voyoit que le faiſte. Ces obſcuritez, qui rempliſſoient ce pauvre païs, eſtoient affreuſes, & paroiſſoient inacceſſibles, ma compagne cependant me quitta, & deſcendit quelques pas dans l'epaiſſeur de ces broüillars. Pour moy, qui dés le commencement, avois eu ſigne d'aller à une petite Egliſe, qui eſtoit ſur le bord de la coſte, ou nous eſtions, je ne reſpirois que d'y ariver au pluſtoſt, elle eſtoit d'un beau marbre blanc, tout orné d'une belle ſculpture à l'antique. La ſainte Vierge eſtoit aſſiſe au deſſus, tout au milieu, & regardoit ce grand païs, portant en ſon ſein le ſaint Enfant Jeſus : La Mere & le Fils me paroiſſoient de marbre, cependant leur attrait eſtoit ſi charmant, qu'il me ſembloit que je ne ſerois jamais arrivée aſſez toſt pour contenter ma devotion.

J'y arivay enfin, pleine d'une ardeur, qui me conſumoit. Pour lors je fus bien ſurpriſe, car levant les yeux je trouvay que la ſainte Vierge, & ſon divin Enfant n'eſtoient plus de marbre, mais de chair, & que cette ſacrée Mere jettoit ſes regards pitoyables ſur ce pays deſolé, & que baiſſant la teſte, elle en entretenoit

le petit Jesus, il me sembloit aussi qu'elle luy parloit de moy, ce qui m'enflammoit le cœur de plus en plus.

La beauté du visage de la sainte Vierge, qui paroissoit de l'âge de quinze à seize ans, estoit ravissante, l'impression en est encor entiere dans mon esprit. La dessus je m'eveillay avec une grande idée pour la conversion du pays, que j'avois veu, je n'avois neanmoins aucune veuë de ce que pouvoit signifier cette vision, tout m'estoit un mystere, que je n'entendois pas, par ce qu'en tout cela, il ne me fut pas dit une seule parole. Un jour donc que j'estois devant le saint Sacrement, je receus tout d'un coup une nouvelle impression de cette mesme vision; & tout ce que j'avois veu de ce grand pays fut representé à mon esprit dans toutes ses circonstances. La divine Majesté en cette vision, me dit interieurement. C'est-là le Canada que je t'avois monstré, il faut que tu y aille faire une maison à Jesus & à Marie. Je n'avois jusques alors jamais entendu parler de ce que c'estoit que le Canada, que quand pour faire peur aux enfans on les menaçoit de les envoyer en Canada, je le

prenois pour un mot d'épouvente, ou de raillerie. Pour cet homme, qui en eſtoit le gardien, je ne pus douter que ce ne fuſt ſaint Joſeph, Jeſus, & Marie ne pouvant eſtre ſans luy.

Il y avoit donc environ ſix ans que tout cela s'eſtoit paſſé, lorſque Madame de la Peltrie, & Monſieur de Bernieres arriverent à Tours pour faire le contract de fondation ſous le bon plaiſir de Monſeigneur Deſchau Archeveſque, Superieur du Monaſtere, & des filles qu'on venoit demander. Ce fut le R. P. Recteur du College de la Compagnie de Jeſus, qui nous en vint apporter la nouvelle, que noſtre Reverende Mere Prieure reçeut avec action-de-grace, & qui de là à noſtre ſollicitation, alla trouver Mondit Seigneur de Tours, & luy demanda des Religieuſes Urſulines, pour accompagner Madame de la Peltrie, qui avoit le deſſein d'aller fonder un Seminaire en Canada pour l'inſtruction des filles Sauvages. Cette demande ſurprit d'abord ce bon Prelat, neanmoins apres qu'il eut eſté bien informé de tout, par ce Pere; alors eſlevant ſa voix; ha! mon Pere, luy dit-il, eſt

il bien possible que Dieu veüille prendre de mes filles, pour un dessein si glorieux ; helas! que je seray heureux, s'il s'en trouve dans cette Communauté, qui ayent vocation pour exposer leur vie si genereusement ; le Pere luy repliqua que la divine Providence y avoit pourveu, & m'avoit donné cette vocation ; Allez je vous prie mon Pere, luy répondit-il, allez encore luy parler, interrogez là bien sur ce sujet, & revenez au plustost m'apprendre ce qui en est.

Sur ces entrefaites Madame de la Peltrie entre avec Monsieur de Bernieres, il la reçeut avec mille benedictions sur sa genereuse entreprise, & fut tellement touché de sa rare modestie, & du zele, qui paroissoit dans ses paroles, & dans l'ouverture, qu'elle luy fit, des sentimens de son cœur, qu'il acquiessa avec joye à toutes les demandes qui luy furent faites, sur tout, lors qu'il eut appris, par le retour du Pere, qui m'estoit venu examiner de sa part, sur ma vocation, ce qui en estoit au vray ; En mesme-temps il voulut qu'on nous amenast Madame de la Peltrie, qu'on luy ouvrit les portes du Monastere

à elle & à ſes ſuivantes, & qu'on la reçeût dans la Maiſon, comme ſa propre perſonne.

Cette bonne Dame, qui avoit apprehendé l'abord de Monſeigneur de Tours, fut ravie de voir ſon affaire faite ſi promptement; & ſans differer davantage, vint au Monaſtere pour nous faire part de cette bonne nouvelle, & connoiſtre celles que Dieu luy avoit deſtinées pour ſes compagnes.

A ſon arrivée la Communauté s'aſſembla au ſon de la cloche, & s'eſtant rangée en ordre pour la recevoir en ceremonie, ſelon les intentions de mondit Seigneur, nous la conduiſimes au Chœur en chantant le *Veni creator*, qui fut ſuivy du *Te Deum.* Toutes pleuroient de joye de voir cette pieuſe Dame, qu'on regardoit comme un Ange du Ciel, elle de ſon coſté, penſoit eſtre en Paradis; Pour moy, dés que je l'eus enviſagée, je me ſouvins de ma viſion, & reconnus en elle la compagne qui s'eſtoit jointe à moy. pour aller à ce grand païs qui m'avoit eſté montré; ſa modeſtie, ſa douceur & ſon teint m'en renouvellerent l'idée, tous les

traits de ſon viſage me parurent eſtre les mêmes. Il y avoit environ ſix ans que cela m'eſtoit arrivé, & cependant j'en avois l'idée auſſi diſtincte, que s'il ny eût eu qu'un jour. Ce qui me fit encore admirer davantage la divine Providence, fut ce que j'appris par apres d'elle même, qu'en ce méme temps que Dieu me l'avoit fait connoiſtre, il luy avoit auſſi donné les premieres inſpirations de ſa vocation pour le Canada.

Pour ne point m'arreſter au détail de mille circonſtances, qui changerent dans cette agreable entreveuë, noſtre Communauté en un petit Paradis, la difficulté fut de nous trouver une compagne, car toutes le vouloient eſtre. On alloit en foule trouver Monſieur de Bernieres, qui eſtoit reſté au parloir, pour obtenir cette grace de Monſeigneur de Tours par ſon entremiſe. Enfin le ſort tomba heureuſement ſur une fille pleine de courage & de zele, & accomplie en toute ſorte d'avantages de la nature, & de la grace; c'étoit la Mere Marie de ſaint Joſeph, appellée auparavant, de ſaint Bernard, dont il eſt fait mention en la Relation de l'an

1652. pour avoir finy saintement sa vie en ce païs, comme elle s'y estoit employée l'espace de treize ans avec grand fruit pour le salut des ames.

Toutes choses estant ainsi terminées, en peu de temps, selon nos souhaits, nous prîmes congé, particulierement de mondit Seigneur, & ayant receu sa benediction, nous partîmes incessamment de Tours, pour nous rendre au plustost à Paris; où estant arrivées sur la fin de Février de l'an 1639. nous esperions bien augmenter nostre nombre de quelques-unes des Religieuses Ursulines du Fauxbourg saint Jacques, qui avoient la mesme vocation que nous; & nostre esperance en estoit dautant plus grande que nous n'ignorions pas le zele de cette Maison pour le Canada, & la disposition qu'elle avoit de s'en priver tres-volontiers pour une si sainte entreprise.

En effet, il s'en trouva qui estoient toutes disposées dés lors, à se joindre avec nous, comme firent l'année suivante, la Mere Anne de saint Claire, & la Mere Marguerite de saint Athanase; mais Monseigneur de Paris ne le jugea pas à

propos, ne pouvant pas encore ſe reſoudre à donner ſon approbation à un deſſein ſi extraordinaire.

La divine Providence avoit deſtiné cette place pour cette année, à la Mere Cecile de ſainte Croix, que nous trouvâmes heureuſement au Monaſtere des Urſulines de Dieppe, dans des ardeurs incroyables d'expoſer ſa vie aux tempeſtes & aux dangers de la mer, pour cooperer avec nous, dans les emplois propres de noſtre Inſtitut, au glorieux deſſein de la converſion de ces nations barbares.

Enfin, apres avoir ſurmonté mille difficultez, par une aſſiſtance du Ciel toute particuliere, nous nous embarquâmes le 4. de May, cinq que nous eſtions, ſans parler des Reverends Peres Jeſuites, qui nous aſſiſterent en tout, & ne nous abandonnerent jamais; & ſans y comprendre auſſi les Reverendes Meres Hoſpitalieres, que le ſaint Eſprit avoit inſpirées de demander la meſme Miſſion, pour exercer les œuvres de miſericorde envers les François & les Sauvages malades, appuyées de la pieté de Madame la Ducheſſe d'Eguillon, qui avoit donné la premiere ou-

verture à ce deſſein, & fourniſſoit le fond neceſſaire à ſon eſtabliſſement.

Enfin, ſous la protection de la ſainte Vierge, à laquelle nous avions eu recours tres-particulierement, dans trois ou quatre dangers manifeſtes de naufrage, le premier jour d'Aouſt de la méme année, nous arrivâmes toutes heureuſement à Quebec, où nous fûmes receuës par Monſieur de Mon-magny Gouverneur, par les Reverends Peres Jeſuites, & par tous les François & les Sauvages, avec toutes les civilitez, & les demonſtrations de joye imaginables.

Auſſi-toſt que je me vis ſur cette terre tant deſirée, je m'y proſternay & la baiſay dans des ſentimens de reſpect, & de reconnoiſſance envers la divine Majeſté, que j'adoray dans le païs, qu'elle m'avoit montré il y avoit long-temps. Je le reconnus tel que je l'avois veu, à la reſerve de ces épaiſſes tenebres, qui me parurent diſſipées, la Foy ayant déja fait de notables progrez dans les nations Algonquines, Montagnaiſes & Hurones, par les ſoins des Reverends Peres de la Compagnie de Jeſus.

Ces bons Sauvages nous regardoient comme personnes venuës du Ciel, ils mettoient la main sur leurs bouches par admiration, estonnez de ce que pour l'amour d'eux, nous avions quitté nostre païs, nos biens, nos parens & nos amis. Nous caressions & embrassions celles de nostre sexe, sans horreur, ny de leurs cheveux graissez, ny de leur mauvaise odeur, c'estoient tous nos tresors, & toutes nos delices.

Le premier Chrestien Noel Negabamat nous amena deux de ses filles, & ensuite ce qu'il y avoit sur le lieu de filles Sauvages. Madame nostre chere Fondatrice estoit ravie de se voir en possession de ce qu'elle avoit tant souhaitté, & de les pouvoir servir. Elle en voulut absolument avoir la charge en chef; & il luy fallut donner cette consolation.

Ce fut un plaisir de la voir déployer ce qu'elle avoit apporté pour faire de petites simares à ses cheres filles, que nous vestimes de camelot rouge, les Sauvages en furent ravis les voyant toutes habillées d'une mesme parure.

Comme nous ne pouvions pas encore

eſtre en cloture, la maiſon que nous avions d'emprunt, ne deſempliſſoit point, non plus qu'une grande chaudiere, qui eſtoit toujours ſur le feu; rien ne nous eſtoit trop cher pour nos pauvres Sauvages. L'humilité & la charité de noſtre pieuſe Dame eſtoient ſi grandes, qu'elle rendoit à nos petites Sauvages, les mêmes ſervices que fait une nourice à ſon enfant, avec une joye auſſi grande que le monde en trouve dans ſes delices les plus charmantes. Et quoy qu'elle fut naturellement d'une complexion tres-delicate, elle ne le faiſoit point paroiſtre dans ces rencontres, mangeant ſouvent dans les cabanes avec les Sauvages, qui l'aimoient & l'honoroient à leur façon, plus qu'il ne ſe peut dire.

Mais ce narré de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, m'engage inſenſiblement à faire icy un petit abregé des principales vertus de cette pieuſe Dame.

CHAPITRE III.

De la vie de Madame de la Peltrie en ce païs, & de ſa ſainte Mort.

ON peut juger de ſes premieres démarches, dans la fidele correſpondance qu'elle porta à la grace de ſa vocation en ce païs, de quel pas elle s'y eſt avancée en toute ſorte de vertu, l'eſpace de pres de 33. ans que ces peuples ont eu le bonheur de la poſſeder.

Ce qui parut d'abord en elle avec plus d'éclat, fut le zele qui brûloit dans ſon cœur pour leur converſion. Elle euſt volontiers couru en perſonne toutes les foreſts, les lacs, & les montagnes de ce grands païs, pour crier à ces nations infinies qui les habitent, qu'il y a un Dieu, un Paradis, un Enfer, un Jeſus-Chriſt crucifié pour l'amour & le ſalut de tous les hommes; mais il falloit auparavant reſpirer un peu, il falloit travailler à l'établiſſement du Monaſtere qu'elle avoit entrepris, il falloit qu'elle euſt la conſolation de voir ſes filles en poſſeſſion de

de l'employ qu'elle leur avoit souhaitté avec tant de passion, & qu'elle méme y mist la main dans le soin qu'elle prit, conjointement avec elles, des petites filles Sauvages. Ces premieres saillies du feu divin, dont elle estoit consommée interieurement, avec son humilité, sa douceur, sa pieté & sa charité, qui rendoient sa conduite si sainte, donnerent de l'admiration aux François & aux Sauvages; mais ce qui les ravit, fut que deux ans aprés son arrivée, ayant appris que le grand concours des Sauvages devoit estre plus haut, elle monta jusques à Mon-real, où son grand cœur n'en trouvant pas encore assez pour contenter la soif extréme, qu'elle avoit du salut des ames, elle prit le dessein de penetrer jusqu'à trois cent lieuës de Quebec, par des chemins embarassez de torrens & de cheutes d'eau, qui feroient méme peur à ceux qui ne les verroient qu'en peinture, & d'aller au païs des Hurons, où estoit le fort des Missionnaires, & où l'on contoit plus de quatre-vingt mille ames, en y comprenant les peuples de la nation neutre, & de la nation du Petun, tous renfermez dans l'estenduë de

ſoixante lieuës de païs, qui ont eſté depuis ou ruinés,ou diſſipés par les Iroquois, en des Contrées plus écartées. Tout eſtoit diſpoſé pour ce grand voyage, ſa compagnie, ſes canots, ſes proviſions, ſes petits balots,qui contenoient dequoy vivre ſur les lieux, & y faire ſes liberalitez; rien ne l'avoit eſtonné de tout ce qu'on luy avoit pu dire pour la divertir de cette entrepriſe, elle n'attendoit que le temps & la ſaiſon propre pour s'embarquer: mais un de nos Peres eſtant deſcendu de ce païs avec la flotte Huronne, luy fit voir ſi clairement l'inutilité de ce voyage, pour la fin qu'elle pretendoit, & le danger manifeſte de tomber entre les mains des Iroquois, qui eſtoient en guerre avec ces peuples, qu'elle prit la reſolution de n'y plus penſer; mais pour ne point manquer à ce zele, elle fonda l'entretien d'un Miſſionnaire de noſtre Compagnie; & demeurant convaincuë, qu'elle ſatisferoit pleinement à ſa vocation, ſi elle ſe contentoit de travailler à la converſion de ces ames abandonnées, par des prieres continuelles, par ſes abſtinences & ſes mortifications ordinaires, & par ſes em-

plois de charité auprès des petites filles Sauvages, demeurant en cloture, & vivant dans la regularité religieuſe avec ſes filles; comme elle a fait ſaintement & conſtamment juſqu'au dernier moment de ſa vie, ſans ſe relacher jamais, ſelon le témoignage que rend à ſa vertu, toute ſa Communauté. Elle eſtoit ſi exacte en toutes choſes, qu'elle prevenoit les autres en tout ce qui regarde la diſcipline religieuſe, & lorſque la Superieure ordonnoit quelque choſe à la Communauté, elle eſtoit toujours la premiere à l'executer, animant ainſi toutes les autres par ſon exemple à obeïr avec promptitude; & l'on a remarqué que les obſervances regulieres n'eſtoient jamais mieux, ny plus ponctuellement gardées, que lorſqu'elle avoit ſoin de la cloche.

Ayant l'office de la lingerie, qu'elle a exercé dix-huit ans entiers, elle donnoit plus volontiers qu'on ne luy demandoit, & donnoit de ſi bonne grace, & avec tant de bonté, qu'elle faiſoit mille excuſes, ſi les choſes n'eſtoient pas ſi commodes qu'elle l'euſt bien ſouhaitté; auſſi dés ſon enfance, la charité & la miſericorde

avoient eſté ſes cheres vertus : Elle avoit une telle affection pour les pauvres, que pour le reſpect, & l'amour qu'elle avoit pour la pauvreté de noſtre Seigneur, elle euſt voulu en avoir toujours aupres de ſoy, & les veſtir de ce qu'elle avoit de meilleur ; & comme on luy reprochoit un jour avec reſpect & amitié, qu'elle portoit preſque toujours de vieux habits rapetaſſez, qu'il y avoit en cela quelque choſe contre la bienſeance, & qu'elle feroit peut-eſtre mieux de les donner aux pauvres. Ah, pour moy, dit-elle, j'aimerois beaucoup mieux leur en donner de neufs. L'eſprit d'abaiſſement, & d'humilité qui regnoit dans ſon cœur, luy rendoit facile la pratique de toutes les vertus, ſon plaiſir eſtoit de ſe voir dans les offices les plus mépriſables, de laver la vaiſſelle, les marmites & les pots, ballier la maiſon, & aſſiſter les malades dans les derniers ſervices ; ce qu'elle faiſoit d'une maniere qui raviſſoit tout le monde. Elle eſtoit en poſſeſſion de prendre par tout, la derniere place, au Chœur, au Refectoire, à la Communion, & aux autres aſſemblées de la Communauté ; c'eſtoit luy

faire de la peine que de luy donner la qualité de Fondatrice; Helas je ne ſuis, diſoit-elle à cette occaſion, qu'une pauvre miſerable, qui n'ay fait qu'offenſer Dieu; elle le croyoit ainſi, quoy qu'en effet ſa conſcience fuſt tres-pure devant Dieu, & que ſa vie fuſt aux yeux des hommes, un exemple continuel de toutes les vertus. Son port, quoy qu'aſſez majeſtueux, eſtoit humble, ſon exterieur portoit à l'amour de la pauvreté, au recüeillement interieur, & à la devotion; & ce bas ſentiment qu'elle avoit d'elle méme faiſoit qu'elle parloit peu, & jamais de ſoy, ſinon pour ſe confondre. Un jour, au commencement de l'année, les petites Penſionnaires luy eſtant allées demander ſa benediction, mes pauvres enfans, leur dit-elle, à qui vous adreſſez-vous? à la plus méchante creature qui ſoit au monde. Cette meſme humilité faiſoit, qu'elle ne vouloit pas qu'on luy ſerviſt rien de particulier pour le manger, quoy qu'elle en euſt beſoin, s'eſtimant inutile & la derniere de toute la Communauté. Elle diſſimuloit avec une douceur incroyable, les petits déplaiſirs, qui ſont inévitables

dans une vie de Communauté pour ſainte qu'elle ſoit, elle ſe donnoit toujours le tort, & ne pouvant ſouffrir qu'on luy demandaſt pardon, elle eſtoit ſouvent la premiere à le demander à genoux, c'eſt moy, ma chere Sœur, diſoit-elle, qui vous ay donné ſujet de peine, par mon orgueil, & par mon impatience, priez Dieu qu'il me convertiſſe, & croyez que je vous aime de tout mon cœur. Quoy qu'elle euſt un don d'oraiſon continuelle, & qu'elle parlaſt éminemment des choſes de Dieu aux perſonnes de dehors, qui la venoient viſiter, ſon humilité neanmoins la rendoit ſi reſervée dans la Maiſon, qu'elle n'en parloit que par interrogation, & comme ſi elle euſt ignoré ces choſes-là; & quand on la preſſoit quelquefois en recreation, de communiquer les bons ſentimens, que Dieu luy donnoit dans ſes exercices de devotion, elle répondoit naïvement, que diray-je? ſinon que je ſuis continuellement infidele aux graces de Dieu.

Mais comme je ne pretends icy que faire un petit abregé de ſa vie; je laiſſe ſes autres vertus, ſes penitences, & ſes mor-

tifications, qu'un corps robuſte auroit eu de la peine à ſupporter, & dans leſquelles elle eſtoit infatigable; ſe refuſant méme conſtamment en toutes choſes, les ſoulagemens qu'on jugeoit neceſſaires à ſa foible complexion, & à ſes infirmitez, preſque continuelles. Et s'il arrivoit qu'elle euſt connoiſſance que quelque perſonne fuſt en mauvais eſtat, & en danger de ſon ſalut; elle redoubloit pour lors, & ſes auſteritez & ſes prieres.

Auſſi puiſoit-elle cet amour des ſouffrances, & ce zele qui la conſumoit dans la ſource de l'amour divin, ſon cœur eſtant inſeparable du ſaint Sacrement de l'Autel, pour lequel elle avoit une devotion admirable, & dont elle ne pouvoit perdre la preſence. Sans ſon humilité, qui l'éloignoit de toutes particularitez, elle l'euſt volontiers receu tous les jours; & pour ſe conſoler, & ſe ſatisfaire dans cette privation qui luy eſtoit bien ſenſible, elle procuroit au Monaſtere le plus de Meſſes qu'elle pouvoit, & les entendoit toutes avec une modeſtie & un reſpect Angelique, ſe donnant toujours la liberté de quitter le parloir, & quelque conver-

ſation que ce fuſt, lorſque on ſonnoit une Meſſe.

Comme cette pieuſe Dame avoit gagné les cœurs de la Communauté par ſes bons exemples, & de ceux de dehors par la douceur de ſes ſaints entretiens, & par ſes liberalitez, tout le Canada luy ſouhaittoit encore pluſieurs années de vie, mais il a plû à Dieu, qui vouloit couronner les merites de ſa ſervante, d'en diſpoſer autrement.

Ce fut le douziéme de Novembre de l'année derniere 1671. qu'elle fut attaquée d'une pleureſie, qui l'emporta le ſeptiéme jour. Ce terme parut bien court aux perſonnes qui n'eſtoient pas bien reſoluës de la perdre, il fut neanmoins ſuffiſant, pour faire éclater dans ſa mort les vertus qui avoient paru en elle pendant ſa vie : Elles s'aſſemblerent toutes alors comme en foule, pour l'accompagner dans ce paſſage, & parurent dans un éclat ſi extraordinaire, que les perſonnes qui eurent le bonheur de l'aſſiſter pendant ſa maladie, en furent toutes ſurpriſes.

Jamais elle ne fut plus humble, plus

affable, plus patiente, plus mortifiée, plus obeïssante, ny plus soumise à la Superieure, aux ordonnances du Medecin, plus devote, plus unie avec Dieu, ny plus resignée à sa sainte volonté.

Elle avoit toujours eu une tendresse particuliere pour la pauvreté, aussi voulut-elle mourir en pauvre, jusques là méme qu'elle pria celles qui l'assistoient, de luy faire cette grace que de décharger une petite table, qui estoit proche de son lit, de quantité de douceurs qu'elle ne jugeoit pas luy estre necessaires, ajoûtant qu'elle desiroit que la pauvreté parut dans sa chambre, & dans tout ce qui avoit rapport à elle, comme une Reine dans son Palais, où elle doit avoir tout credit & autorité.

Le 15. du méme mois, & le quatriéme de sa maladie, elle fit son testament solemnel, où Monsieur Talon Intendant voulut se trouver, tant pour honorer sa personne, que pour autoriser ses dernieres volontez; & la defunte, qui eut toujours l'esprit sain & present à soy, ne manqua pas de luy en faire compliment, & de luy en témoigner ses reconnoissances. Deux jours apres, ayant appris du Mede-

cin qu'elle ne paſſeroit pas le lendemain, elle ne s'en eſtonna point, & pria celles, qui eſtoient aupres d'elle de ne luy plus parler que de l'Eternité ; & comme on luy demandoit ſi elle n'avoit pas quelque regret de mourir, point du tout, dit elle, j'eſtime mille fois plus le ſeul jour de ma mort, que toutes les années de ma vie.

Le jour ſuivant, qui fut celuy de ſon bonheur, elle fut ravie, quand s'eſtant enquiſe quel iour il eſtoit, elle ſçeut qu'il eſtoit Mercredy, Dieu ſoit beny, dit-elle, ah! que ie ſeray heureuſe de mourir auiourd'huy, c'eſt un iour deſtiné pour honorer ſaint Joſeph. De fait elle entra dans l'agonie en priant Dieu, & expira doucement deux heures apres, ſur les huit heures du ſoir, dans l'enclos du Monaſtere, âgée de 68. ans, dont elle en avoit paſſé trente-trois en ce païs. Elle employa cette derniere journée dans des deſirs ſi ardents de voir Dieu, & de le poſſeder, que les heures luy duroient des années, & demandoit inceſſamment quand arriveroit ce bienheureux moment qui l'uniroit à ſon ſouverain bien pour jamais.

Elle receut ſes derniers Sacremens de la main de Monſieur de Bernieres, neveu

de celuy qui avoit conduit toutes ses affaires pour le Canada, grand Vicaire de Monseigneur de Petrée, & Superieur du Monastere, avec une devotion & une ioye, qu'il seroit difficile d'exprimer: & faisant reflexion sur la charité, & le soin de ses cheres filles, qui n'avoient rien oublié, ny épargné, pour l'assister en tout, pour le spirituel & pour le temporel, elle reconnut sensiblement, avec beaucoup de satisfaction & de consolation, qu'ayant tout quitté pour nostre Seigneur, elle en recevoit le centuple dés cette vie, selon sa promesse. Ces paroles du Sage; *timenti Dominum bene erit in extremis*, que l'ame qui aura passé sa vie dans la crainte de Dieu, s'en trouvera bien à la mort, ont esté verifiées en cette pieuse Dame; le iour de sa mort a esté pour elle un iour de benediction, *& in die defunctionis suæ benedicetur.*

Aussi comme elle avoit acquis la perfection de la Justice Chrestienne, son ame, avec celle des Justes estoit en la main de Dieu, *Iustorum animæ in manu Dei sunt*, & dans la seureté de cet asyle, elle ne ressentit aucune atteinte du tourment de la mort, *non tanget illos tormentum mor-*

tis, Elle n'eut aucune peine de quitter la vie ; l'eſprit de componction, qui regnoit dans ſon cœur, y avoit mis le calme, & l'avoit delivrée des inquietudes que cauſe d'ordinaire le ſouvenir des pechez paſſez, enfin le témoignage de ſa bonne conſcience, qui eſt toute la gloire d'une ame Chreſtienne, & la confiance qu'elle avoit en la divine miſericorde, luy faiſoit regarder d'un œil paiſible & ſans crainte, ce qu'il y a de plus horrible dans les Jugemens de Dieu : de ſorte que ſon cœur, au plus fort de ſes douleurs tout tranſporté de joye, & dans des mouvemens tout divins, ne reſpiroit que le Ciel ; elle prioit ſes cheres filles, qui eſtoient touiours auprés d'elle, de luy remettre ſouvent en memoire, ce premier Verſet du Pſeaume 121. *Lætatus ſum in his quæ dicta ſunt mihi, in domum Domini ibimus.* S'occupant, iuſques à ce qu'elle tomba en l'agonie, dans des ſentimens de componction, pleins d'amour, & de ſuavité, de reſignation à la volonté de Dieu, de confiance, de loüange, d'action de grace, & dans des deſirs ardens de ſe voir au pluſtoſt dans la joüiſſance du bon-heur eternel.

Le lendemain de ſa mort, elle fut en-

terrée dans le Chœur des Religieuſes, dans un cercüeil de plomb, ce qui ſe fit à la verité contre ſes intentions; cette humble Dame n'ayant cherché durant toute ſa vie que l'humiliation & l'aneantiſſement, & ſur tout à la mort. Mais le reſſentiment que les Urſulines ſes filles conſerveront toujours, de ſes bontez, & de ſes bien-faits, les fit paſſer par deſſus toute autre conſideration, & les obligea dans une occaſion ſi conſiderable, & ſi ſolemnelle, d'en témoigner cette petite reconoiſſance.

Avant que ſon corps fut enſevely, on en tira le cœur, ſelon qu'elle l'avoit ordonné, dans ſon teſtament, pour eſtre mis entre les mains des Peres de noſtre Compagnie, auſquels elle l'avoit promis depuis pluſieurs années, conformement à leurs deſirs, declarant expreſſement (ce qui confirme, encore le bas ſentiment qu'elle avoit d'elle-meſme) qu'elle vouloit qu'il fuſt mis dans une petite quaiſſe de bois toute ſimple, ſans eſtre meſme rabotée, & ſans autre enveloppe que de la terre meſlée avec de la chaux vive, & qu'il fuſt livré en cet eſtat auſdits Peres, pour marque du reſpect & de l'affection

(ce ſont les propres termes du Teſtament) qu'elle a toujours euë pour leur ſainte Compagnie, pour eſtre poſé, & enterré ſous le marchepied de l'Autel de leur Egliſe, où repoſe le ſaint Sacrement, pour y eſtre conſommé, & reduit en pouſſiere, aux pieds de la divine Majeſté.

Ces dernieres lignes de ſon teſtament olographe ayant eſté omiſes dans la minute du teſtament ſolemnel, elle n'eut point de repos qu'elles n'y fuſſent inſerées, ne pouvant s'empécher, tandis que cette affaire ſe paſſoit, de témoigner de l'indignation contre ce cœur, qui, a l'entendre, avoit eſté ſi traitre, ſi ingrat, & ſi infidele a cette adorable majeſté.

Ses obſeques furent honorées de toutes les perſonnes conſiderables de cette ville, & des bourgades voiſines; comme cet illuſtre defunte eſtoit regrettée de tout le monde, auſſi les larmes n'y furent pas epargnées. La compagnie eſtant reſtée dans l'Egliſe de dehors, le Clergé entra proceſſionnellement dans le chœur des Religieuſes pour y faire l'enterrement. Et, la ceremonie achevée, le meſme Clergé conduiſit le cœur porté ſous un creſpe noir, apres Monſieur de Bernieres, Curé,

par un des plus considerables habitans du païs, ancien Conseiller du Conseil Souverain, suivy de Monsieur de Courcelles Gouverneur,& de Monsieur Talon Intendant, & de toute l'assemblée, jusques à nostre Eglise ; où, à la porte, il fut consigné entre les mains du Superieur, par ledit sieur de Bernieres executeur du testament, & de là, il fut porté,par ledit Pere, au pied des marches du grand Autel,dont elle avoit autrefois donné le grand tableau, & la lampe d'argent, avec un fond pour l'entretenir, sans parler des autres témoignages de son affection envers nostre Compagnie, tant en France, qu'en ce païs, où elle a toujours eu un de nos Peres pour son Directeur,& son Confesseur:qui sont des marques de l'affection qu'elle avoit pour cette Compagnie & qu'elle a conservée jusqu'au dernier soupir, ayant desiré, avant que de mourir, d'en voir les principaux ouvriers, qui se trouvoient pour lors à Quebec, pour recevoir leurs benediction,& se recommander à leur prieres; C'est un devoir qu'elle merite de nous, & que nous luy rendrons tous tres-volontiers, dans des sentimens eternels de reconnoissance.

CHAPITRE IV.

De la bien-heureuse Mort de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation.

LA vie de cette femme forte, telle que nous la represente Salomon, en quelqu'estat que nous la considerions, ou engagée dans le mariage, ou dans sa viduité, qui luy a donné la liberté de quitter le monde, & d'estre comme elle l'a esté, une tres-digne fille de sainte Ursule, estant un ouvrage du Saint-Esprit, qui s'est plu en cette ame, & qui a pris plaisir de l'enrichir des dons les plus exquis de ses graces, demande un volume entier, & un esprit plus éclairé que le mien, dans la connoissance de sa conduite, pour en former parfaitement le caractere & l'idée.

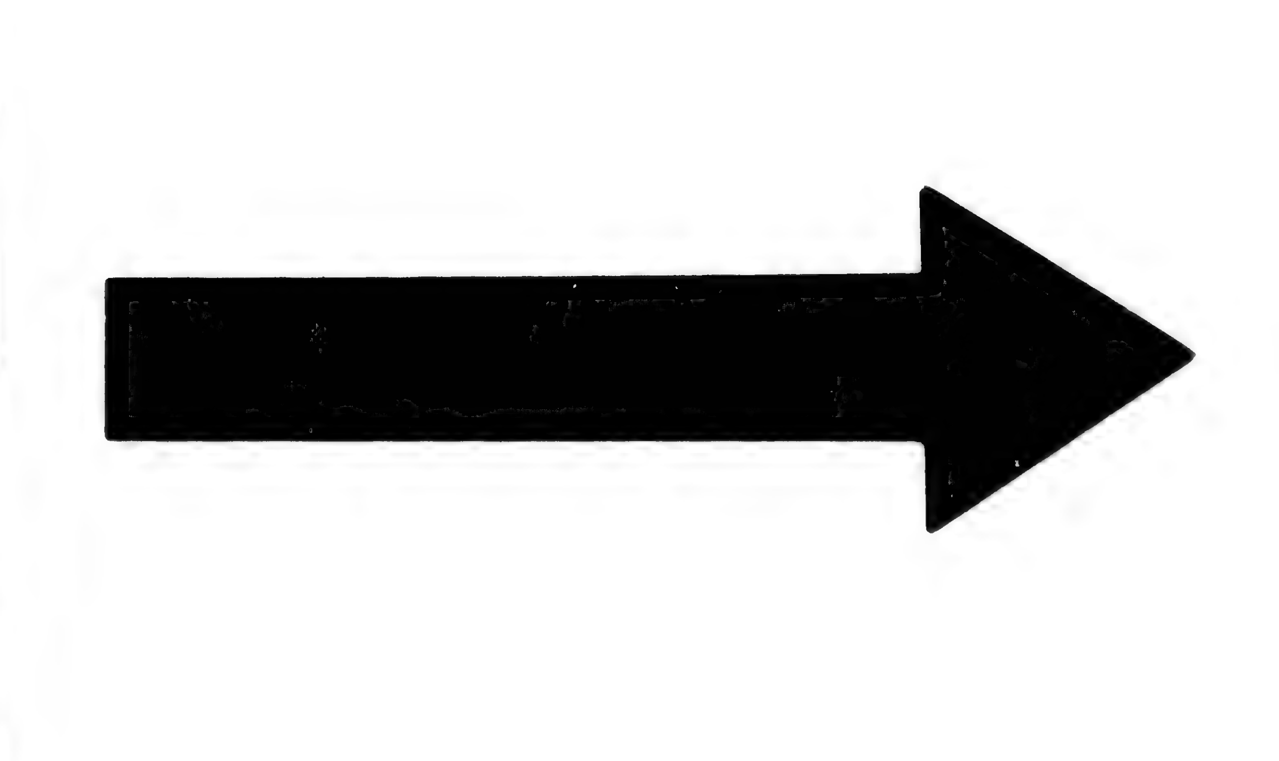
Sa vocation toute surnaturelle, que j'ay esté obligé de deduire assez amplement, nous donne quelque veuë de la Providence particuliere, que Dieu avoit sur cette ame, & nous la devons considerer comme un effet, & une production de ces belles lumieres, dont son entendement

ment eſtoit eſclairé , & de ce feu , que l'Epoux celeſte avoit allumé dans ſon cœur , dés ſon enfance. Je ne dis rien de ſa vie toute extraordinaire eſtant encor en France ; elle a eſté connuë de perſonnes de grand merite , & d'eminente vertu, qui la touchent de prés ſelon le ſang : le zele de la gloire de Dieu bruſle trop ardemment dans leur cœur pour en refuſer la communication , & la connoiſſance au public. La vie qu'elle a menée en ce païs a été en comparaiſon de l'autre une vie cachée ; & commune à l'exterieur ; par un ordre exprés qu elle en avoit reçu de N. S. & qui fut approuvé de ſon Directeur ; ordre qu'elle a obſervé ſi exactement , & avec une application ſi particuliere , les trente-trois années qu'elle a paſſé dans le Canada , que, quoy qu'elle euſt interieurement de plus grandes communications que jamais avec Noſtre-Seigneur , qu'elle ne perdoit point de veuë, dans ſes emplois, & dans ſa converſation avec le prochain, non plus que dans l'Oraiſon ; neanmoins, ſes raviſſemens , ſes extaſes , ſes viſions, ſes carreſſes ſi particulieres quelle recevoit de la part de Noſtre-Seigneur , & de ſa ſainte Mere , & autres ſemblables fa-

veurs, qui auparavant luy estoient ordinaires, ne parurent plus. Toutes ces graces demeurerent cachées le reste de sa vie, sous un exterieur tout celeste, qui edifioit & ravissoit les personnes qui la voyoient, ou avoient le bon-heur de converser avec elle. Son silence perpetuel n'avoit rien de triste, ny de rebutant; sa modestie estoit Angelique;& son humilité, & sa simplicité, sans exemple, accompagnée d'une sagesse & d'une prudence qui ne tenoit rien de l'humain. Quoy qu'elle eust esté dixhuit ans en charge, à trois diverses reprises, avec une entiere satisfaction de tout le monde, tant de la Communauté que du dehors; toutefois elle estoit la plus soumise, la plus obeïssante de la maison, la plus exacte dans toutes les observances; & découvroit son interieur à sa Superieure avec la sincerité que feroit une Novice la plus fervente.

Elle conservoit une douceur inalterable pour qui que ce fust, & les personnes qui ont conversé familierement avec elle, ou qui ont conduit son interieur, ont reconnu manifestemẽt, que cette admirable égalité d'humeur, venoit d'une vertu interieure toute extraordinaire,& de cette

union intime qu'elle avoit avec celuy qui dit de ſoy-même, *mitis ſum, & humilis corde*, je ſuis doux & humble cœur. Elle eſtoit ſans doute poſſedée de ſon eſprit ; & c'eſt de cette ſource infinie de toutes ſortes de biens, dont elle eſtoit ſi proche, qu'elle avoit tiré ce grand courage, & cette cõfiance inébranlable pour entreprendre ſi genereuſement la conduite d'une Miſſion de Religieuſes en Canada, qui eſtoit lors ſans exemple, & pour ſe reſoudre à traverſer tant de mers, à s'eſtablir dans un païs barbare, à y baſtir un Monaſtere, où elle a aſſemblé 25. à 30. Religieuſes, & un nombre conſiderable de petites Penſionnaires, tant Sauvages, que Françoiſes, & à le rebaſtir & le remettre ſur pied, douze ans apres ſon arrivée, tout ayant eſté conſumé par le feu. Elle ſurmonta toutes ces difficultez, & une infinité d'autres, qui ſe trouvent toujours dans l'execution des grands deſſeins, & fournit à toutes ces dépenſes du fond inépuiſable de cette confiance qu'elle avoit en Dieu, animée de la charité qui bruſloit dans ſon cœur pour le ſalut de ces peuples, & appuyée fortement ſur l'ordre qu'elle avoit reçeu de Noſtre Seigneur & de ſa ſainte Mere,



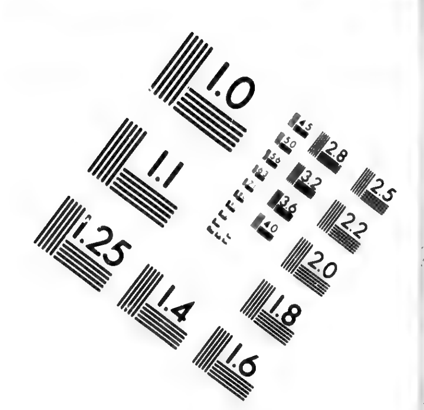
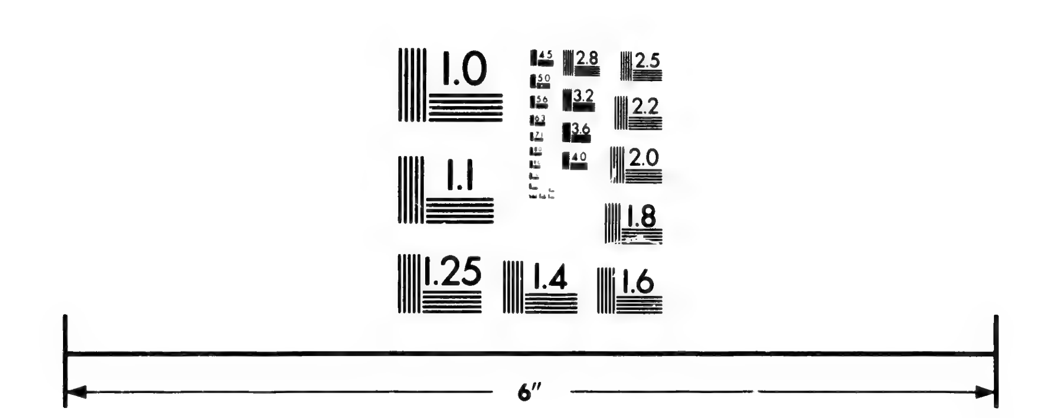
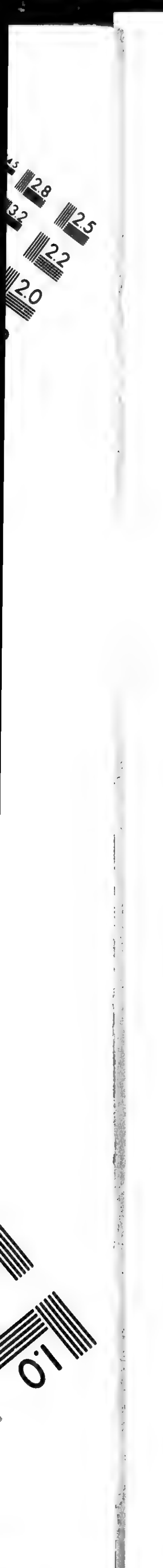


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





de leur baſtir en ce païs une Maiſon Ces veuës la tenoient dans la paix, qu'elle ne perdit jamais, quelque oppoſition que put faire à ſes deſſeins, le demon; du reſte, ſa maniere d'agir eſtoit accompagnée de vigueur, de ſoin & de vigilance, ſelon la nature des affaires. Son cœur & ſes bras étoiẽt toujours ouverts aux filles, & aux femmes Sauvages, qui vouloient eſtre inſtruites; ny la petiteſſe du lieu où elles eſtoient logées dans les commencemens, ny leur peu de vivres, ny le manquement de quantité de choſes neceſſaires, n'eſtoient capables d'arreſter ſon zele, & ſes liberalitez, ny d'alterer tant ſoit peu ſa confiance. Elle eſtoit induſtrieuſe, & n'ignoroit rien de ce qu'on peut ſouhaitter en une perſonne de ſon ſexe, pour l'aiguille, ou pour le pinceau, & pour toutes ſortes d'ouvrages; elle n'eſtoit pas meſme ignorante en matiere d'architecture. Elle apprit en peu de temps les deux Langues, qui ont le plus de cours en ce païs, l'Algonquine, & la Huronne, avec tant de ſuccez, qu'elle ſe rendit capable de les enſeigner aux autres, & on peut dire qu'elle eſt morte dans ce ſaint exercice, puiſque ſa derniere maladie la prit, lors qu'elle avoit actuellement

pour écolieres, trois Religeuses nouvellement venuës de France.

Son indiſpoſition commença le ſeiziéme de Janvier, par un débordement extraordinaire de bile, qui l'obligea de ſe mettre au lit juſqu'au dernier d'Avril, qui fut le jour de ſa bienheureuſe mort. Elle fut ſi mal dés le commencement, que du ſentiment des Medecins, on jugea à propos de luy donner ſes derniers Sacremens, n'y ayant pas d'apparence qu'elle deuſt paſſer le neuviéme jour; & depuis ils proteſterent ſouvent, qu'elle ne vivoit que par miracle. Dieu vouloit qu'elle remipliſt la meſure des ſouffrances, qui luy devoient meriter la couronne, qu'elle poſſede maintenant dans le Ciel.

Pendant ces trois mois & demy qu'à duré ſa maladie dans une complication de divers maux, qui luy cauſoient jour & nuit des douleurs tres-cuiſantes, elle fit paroiſtre une conſtance, qui donna un nouveau luſtre à toutes ſes vertus. On fut obligé de luy faire des inciſions profondes, & tres-ſenſibles en deux abſcez, qui s'eſtoient formez ſur ſon corps; pendant cette operation, elle parut dans un repos & dans une égalité d'eſprit admirable,

ſans ſe permettre la moindre plainte, cõme ſi le raſoir euſt agy ſur un autre corps que le ſien. Elle ſe tenoit devant Dieu, & s'offroit à ſon infinie bonté, en eſprit de victime, toute preſte à ſouffrir encore davantage, juſqu'au jour du Jugement, pour le faire connoiſtre, aimer & glorifier de tous ces peuples: Elle ſe conſideroit comme attachée à la Croix de ſon Sauveur, ſon unique amour, qui l'entretenoit continuellement; elle ſe conjoüiſſoit avec luy de ce bon-heur, *Chriſto*, diſoit elle, *confixa ſum cruci*, cette reflexion luy cauſoit une joye indicible.

Celles qui l'aſſiſtoient, remarquerent que ſa douceur, ſa patience, ſon humilité, ſa charité, toutes ces belles vertus qu'on avoit toujours admiré, ſembloient neanmoins croiſtre à meſure que croiſſoient ſes douleurs: toutes choſes la portoient à Dieu, mais ſur tout les douleurs & les ſouffrances. Vers les derniers jours de ſa vie elle paroiſſoit comme dans une douce extaſe, la joye ſur le front, la veuë modeſtement baiſſée, ou tournée vers ſon Crucifix qu'elle tenoit en main, elle parloit peu, mais toujours avec une ſuavité raviſſante.

L'empressement qu'on témoignoit à demander à Dieu sa guerison luy faisoit un peu de peine, parce qu'elle s'estimoit inutile sur la terre; un peu avant sa mort, sa Superieure luy reprochant avec amitié, qu'elle avoit donné quelque sujet à sa maladie, ayant toujours voulu suivre la Communauté pour le vivre, quoy que souvent il fust contraire à la foiblesse de son estomac; elle luy découvrit pour lors ce secret; que Nostre Seigneur luy ayant ordonné, à moins, qu'elle ne fust malade, de s'accommoder en tout à la Communauté, elle avoit cru, apres avoir communiqué la chose à son Directeur, qu'elle devoit éviter les particularitez; que sa vie estoit de peu d'importance, mais que sa grande affaire estoit d'obeïr à la divine Majesté. C'est pour cette mesme raison que quelque degoust qu'elle eust pour la vie presente, & pour ardents que fussent ses desirs d'aller loüer & aimer Dieu dans le Ciel, ses Superieurs voulant qu'elle demandât à Dieu la santé, elle obeït avec simplicité, & avec une parfaite soumission, & forma sa priere presque en mêmes termes qu'avoit fait autrefois saint Martin; Monseigneur si vous jugez que je sois en-

core neceſſaire à cette petite Communauté, je ne refuſe point le travail, ny la peine, voſtre ſainte volonté ſoit faite.

Eſtant à l'extremité elle demanda pluſieurs fois toutes les petites Penſionnaires, tant Sauvages, que Françoiſes, elle leur donna ſa benediction avec des tendreſſes incroyables, & les recommanda particulierement à toutes ſes ſœurs, avec grand zele, les aſſeurant qu'elle offroit continuellement à Dieu le peu de bien qu'elle faiſoit, ſes douleurs, ſa vie & ſa mort, pour la converſion, & le ſalut des pauvres Sauvages, afin, dit-elle, que Dieu ſoit connu, aimé, ſervy & glorifié de tous ces peuples. Ce fut dans ces ſentimens que chargée d'années, & de merites, elle quitta la terre, pour aller joüir de Dieu dans le Ciel. Cette ame ſainte ſe ſepara ſans violence de ſa chere Communauté, parce que Dieu l'appelloit à ſoy; elle n'eut aucun ſentiment de leurs regrets ny de leurs larmes, d'autant qu'elle avoit les yeux arreſtez ſur la volonté de Dieu, qui avoit toujours eſté l'objet de toutes ſes delices, & ſon Paradis en cette vie.

FIN.

&c.
unau-
a pei-

plu-
aires,
leur
resles
tieu-
grand
onti-
u'elle
ort,
vres
soit
s ces
que
quit-
ns le
vio-
arce
cun
lar-
rre-
ou-
&